

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CHUTE DES ANGES, suivi de
L'APPROCHE DOCUMENTAIRE ET LA FORME BRÈVE

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN CRÉATION LITTÉRAIRE

PAR
CAROLINE MONTPÉTIT

FÉVRIER 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Je désire remercier particulièrement André Carpentier, professeur au département d'études littéraires de l'UQAM, pour ses conseils, son soutien et son tact. Je remercie également Catherine Vaudry, qui a révisé la dernière version de ce mémoire.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	V
LA CHUTE DES ANGES	
Un vieil homme	1
La visite	7
La vie rêvée	12
L'oubli	19
Postérité	25
La route du ciel	30
Le chapelet	37
La lettre	46
Histoire de peau	53
L'île aux corbeaux	60
Requiem	69

L'APPROCHE DOCUMENTAIRE ET LA FORME BRÈVE

INTRODUCTION	76
PREMIÈRE PARTIE : Le documentaire et la fiction	
L'expérience du nouveau journalisme	79
Le point de vue de l'auteur	86
L'épreuve du réel	87
L'émotion génératrice de fiction : mon expérience personnelle	90
DEUXIÈME PARTIE : Le choix de la nouvelle comme genre bref	
Un univers fragmenté	98
Une réponse à l'angoisse	98
Porte ouverte sur le temps	101
L'urgence	102
Une nouvelle près du fait divers	104
L'objet-symbole	106
La description	107
Ouverture, clause et point de vue	108
CONCLUSION	111
BIBLIOGRAPHIE	114

RÉSUMÉ

La première partie de ce mémoire de maîtrise est un recueil de onze nouvelles. Réunies sous le titre « La Chute des anges », chacune propose, à sa façon, une rencontre. Le lecteur, qui traversera un recueil en apparence hétéroclite, fera ainsi successivement connaissance d'un vieil homme, d'un Indien quechua révolté, d'une vieille dame blessée, d'une future mariée ou d'une épouse déçue, etc. Il y visitera du même souffle le Pérou, une île de l'Atlantique ou le casino d'une grande ville. Chaque personnage y fait aussi en quelque sorte l'apprentissage de ses limites, qui sont celles d'un être humain devant un autre être humain, avec ce que cela implique de mystère et d'interrogation. En ce sens, ce recueil sera peut-être le récit d'une impuissance. Mais il peut aussi, du même souffle, devenir un hommage à la vie, dans son imperfection, et à l'ingéniosité humaine.

La deuxième partie du mémoire est pour sa part consacrée à une réflexion sur l'apport documentaire en fiction et sur la forme brève privilégiée par l'auteur. Dans un premier temps, on y explore les liens étroits qui ont uni le journalisme et la fiction au cours des derniers siècles. On y retrouve plus particulièrement la pensée de Tom Wolfe, l'un des défenseurs de ce qu'on a appelé dans les années 1960 le nouveau journalisme, qui prétendait inventer une forme de journalisme se rapprochant de la fiction. L'auteur démontrera aussi comment le journalisme a servi de point de départ à son travail. Dans un deuxième temps, la réflexion portera sur le choix du genre bref, de la nouvelle en particulier, pour dire le monde moderne. Modelée par l'urgence, par le symbole, par les ellipses, mais aussi porte ouverte sur le temps, la nouvelle sait dire la face angoissante d'un monde fragmenté, où l'auteur part parfois à la recherche de lui-même.

Mots clés : formes brèves, nouvelles, journalisme, réalisme.

UN VIEIL HOMME

Il y avait entre nous une maison, une ancienne chaumière de cultivateur, avec une façade de pierres, campée sur la rive abrupte d'un torrent. Elle était invisible de la route, mais une pancarte affichant les mots « À vendre » l'annonçait au bord du rang. Je l'avais d'abord dépassée, distraitement, avant de décider brusquement de faire demi-tour pour y jeter un coup d'œil.

On accédait à la maison par un petit chemin qui descendait dans les broussailles. Et dès qu'on avait passé la pergola couverte de clématites qui fixait les limites du terrain, on avait l'impression de se trouver dans un univers fermé, un monde à part. Le bruit du torrent, qui grondait tout proche, en faisait un lieu replié sur lui-même, hors des autres bruits, hors du temps, une enclave à la fois insolite et rassurante dans le brouhaha de la vie.

Dès mon arrivée chez lui, Georges se leva pour venir à ma rencontre. Mais au bout de quelques pas, il s'arrêta, le souffle court. La peau de son visage était marquée de plaques rosées. Dans ce corps pesant, derrière ce ventre rond, et malgré une démarche boitillante, on devinait une âme nerveuse, rebelle, un esprit qui voit loin devant, comme un adolescent. « Entrez », me dit-il, en souriant. J'ai su plus tard qu'il avait 73 ans. Il en paraissait à la fois plus et moins. Son œil exercé me toisa de la tête au pied. Il me regardait avec l'appétit d'un homme qui ne veut rien se refuser malgré son âge, quitte à le payer de sa peau. Manifestement, l'idée de passer un moment avec une femme seule et beaucoup plus jeune que lui l'enchantait. Le désir est sans doute de ces choses que l'on édulcore à tort lorsque l'on parle aux personnes âgées, comme si elles étaient redevenues des enfants. Feignant de ne rien voir de sa cour discrète, je lui offris la politesse déférente due à un aîné.

La maison qu'il me faisait visiter était plus que centenaire. Elle avait jadis fait partie de la seigneurie d'Ailleboust, qui découpait la région. Des documents retrouvés dans les archives indiquaient qu'un cultivateur avait, un siècle et demi plus tôt, fait construire sur ce terrain des moulins à scie, tournant, virant et travaillant. Un incendie fulgurant avait plus tard ravagé les lieux. La maison était alors devenue fromagerie, et le terrain avait accueilli des vaches, des poules, des lapins. Ensuite, l'immeuble avait été abandonné. Et si, depuis, d'autres propriétaires l'avaient retapé, lui redonnant cet air pimpant qu'il arborait aujourd'hui, on devinait son âge à l'étroitesse de ses fenêtres intérieures et à l'épaisseur de ses murs. Sa façade, bordée de lierre, de vignes, de plates-bandes, était riante. La maison réservait là aux passants la face civilisée de son existence. Derrière, les fenêtres s'ouvraient sur une forêt très dense, qui bordait les parois escarpées d'une chute. À partir de ce point du terrain, on sentait la puissance obstinée et tranquille de l'eau. Depuis cette ligne du terrain, rien n'avait été ratissé, fleuri, bêché. Là, la nature en friche régnait, sauvage. Georges me fit visiter les lieux précautionneusement, évaluant du regard chaque chose, comme on couche la liste de ses biens sur un testament.

Le terrain, surtout, le remplissait de fierté. Sa voix ronronnait en évoquant la rondeur des raisins bleus que portait la vigne à l'automne. Sa main s'attardait sur les feuilles des plants de tomates qui attendaient de boire le soleil d'août pour donner leurs premiers fruits. Elle interrogeait les boutons qui allaient sous peu se transformer en rudbeckias, en fleurs de tournesol, en lavande ou en hémérocailles. Sur le palier de la maison, sur une chaise de rotin, l'homme s'était souvent installé pour allumer un joint de marijuana cueillie dans son jardin. Et il s'amusait à raconter que ce plant avait été tout ce que des voleurs avaient pris, lors d'une courte visite faite au domaine il y a quelques années. Il touchait ces choses comme des merveilles, dont il mesurait maintenant la valeur. Quant à moi, l'endroit me ravissait. J'aimais le bois roux et chaud qui tapissait l'intérieur de l'édifice, le chant de l'eau qui nous rejoignait jusque dans le salon à travers les fenêtres. Je me sentis chez moi tout de suite.

Je ne relevai pas tout de suite, chez Georges, de traces de défaillance. Je ne sentis pas souffler sur lui la maladie. Pour moi, qui n'avais alors pas atteint la quarantaine, la désintégration du corps était quelque chose de complètement étranger, comme relevant d'une autre réalité. Ces choses-là se déploient dans l'intimité d'un individu, et je ne connaissais rien de lui. Lorsqu'il subit les outrages du temps, le corps se transforme d'abord en privé, dans le secret d'une douleur qui revient, dans la trahison des petits gestes qu'on ne peut plus accomplir.

Dans les semaines qui suivirent, Georges et moi parlâmes souvent et longtemps. Il m'accueillait toujours avec entrain, m'invitait invariablement à boire et à manger. Souvent, en cours de conversation, cet intérêt qu'il me portait se mêlait à un filet de tristesse, qui perçait dans le ton rauque, affaibli, de sa voix. Georges avait bien d'autres fantaisies que ces ambitions horticoles. Dans la chambre des maîtres, à l'étage, il avait fait couvrir les murs de miroirs, qui reflétaient le lit et ceux qui s'y trouvaient, dans tous les angles possibles. Au mur, il avait placé (était-ce pour son usage personnel?), une paire de menottes, auxquelles pendait une petite clef. Près de la porte de la chambre était suspendu au mur un énorme chapelet, fait de billes de bois grosses comme des cerises, dont on sentait, simplement à le voir, qu'il était utilisé à des fins toutes autres que catholiques. Ces détails érotiques piquaient ma curiosité. Mais c'était surtout l'insistance de Georges à les exhiber qui m'intriguait. Et ce n'est qu'au cours de rencontres subséquentes que je réussis à percer un peu le mystère qui entourait cet homme.

Ses jours étaient comptés. La maladie l'avait débusqué même dans ce bout du monde, au milieu des fleurs de pavot et des clématites, dans le fracas de la chute et la foison des arbres. Un soir, Alpha, le chien du voisin, avait trouvé Georges étendu de tout son long, devant la maison, en pleine tempête de neige. Le chien était resté longtemps à japper près de son corps inanimé, jusqu'à ce que son maître l'entende et

vienne en renfort. Quelques heures de plus et Georges y restait. Depuis, il traitait Alpha avec empressement, l'accueillait toujours avec joie quand il venait frotter ses pattes à la porte de la maison. Mais à partir de cette nuit-là, quelque chose en lui s'était brisé. L'idée de la mort le poussait loin de cette maison qui était pourtant, à ses yeux, l'image même de la vie. Par bravade, Georges affichait un air hilare, fumait, mangeait et buvait avec excès, enlignait les conquêtes et narguait, par chacun de ses gestes, la souffrance tapie en lui. Il riait fort, comme pour enterrer le silence qui l'entourait. Il mentait à la vie. Car son cancer, nourri de vins, de portos choisis, de bières et d'alcools forts, secouait son corps toutes les nuits au point de le tenir parfois éveillé jusqu'à l'aurore.

Je n'ai appris l'existence de la femme de Georges que passablement tard dans nos conversations. C'était au moment où je lui présentai une offre d'achat, et une larme mouilla brièvement sa paupière. « En sept ans, ma femme n'a jamais mis les pieds dans cette maison, me confia-t-il. Elle n'aime ni les mouches, ni la campagne. » De son porte-monnaie, il tira la photo de format passeport d'une fausse blonde au regard éteint, qu'il exhibait comme une carte d'identité. De son mariage, survenu il y avait plus de quarante ans, étaient nés quatre enfants, eux-mêmes devenus parents. Depuis quatorze ans, il n'y avait plus, entre cette femme et lui, qu'un froid glacial, une sorte de mutisme mêlé d'agacement qui le sciait comme un ulcère. Le malaise s'était installé de façon totalement anodine. Un jour où, prétextant une grippe, elle avait choisi d'aller dormir dans la pièce qui côtoyait leur chambre, dans leur appartement de Montréal. « Elle n'est jamais revenue, dit-il, avant d'ajouter, je ne suis pas allé la chercher. » Le mur invisible qu'elle avait érigé entre eux s'était épaissi d'année en année. Alors qu'elle aimait les casinos, les hôtels de luxe et le soleil en janvier, lui rêvait de pêche à la ligne, de culture de tomates, d'observation d'oiseaux. À force de côtoyer la différence, il avait fini par se sentir exclu dans sa propre maison, enfermé dans le silence de pensées non partagées. Un jour, parti en balade après un voyage d'affaires dans la région, il avait aperçu une pancarte, au bord d'un

rang, annonçant une maison à vendre. Il avait acheté la chaumière sur un coup de tête, avait payé comptant. N'était rentré que très tard en ville ce soir-là. « J'ai téléphoné à ma femme et je lui ai dit : j'ai eu un accident. Et c'était vrai, je venais d'avoir un accident », se souvint-il en souriant. C'était quelques mois seulement avant la date prévue de sa retraite. Depuis, il passait le plus clair de son temps entre la chute et le jardin, respirant à fond l'odeur des feuilles qui pourrissent à l'automne, découvrant le nom des arbres qui peuplaient la forêt. Et c'est pour une maîtresse de passage, une femme mariée de Joliette, qu'il avait posé les miroirs de la chambre, et les objets de jeux sexuels que j'y avais trouvés.

Déjà, à cette époque, il sentait sa fin venir, pensai-je. Et c'est à grand renfort de plaisirs qu'il tentait de tromper les projets du destin. La peur le tenaillait. C'était l'idée de mourir, dans un centre d'accueil impersonnel où peut-être il perdrait peu à peu la raison, abandonné progressivement par ses amis, ses enfants, qui ne supporteraient plus ses absences, le spectacle désolant de sa chute vers le néant. Nous vivions à une époque où plus personne, à part les mourants, ne croyait à la rédemption. Le simple examen de ses affaires, des menottes par-ci, un crucifix par-là, dans cette maison qu'il vendait meublée, laissait pressentir cet étrange débat qui avait cours en lui, entre une religion qui l'avait bâillonné, qu'il avait rejetée, et qui peut-être, seule, pouvait le sauver.

La maison fut inspectée plusieurs fois, et sous toutes ses coutures. À chaque visite, je m'y sentis un peu plus chez moi. Une fois le marché conclu, à la sortie du cabinet du notaire, Georges insista pour m'inviter à dîner. Nous nous rendîmes au Coq chantant, de la ville la plus proche, un de ces restaurants un peu prétentieux où l'on finit par trouver la même cuisine qui se sert d'un bout à l'autre du Québec, les mêmes grillades, les mêmes salades, les mêmes vins. Les nouveaux riches aiment y exhiber leurs bagues en or et leurs conquêtes. Au moment d'y entrer, Georges m'avait ouvert la porte en glissant son bras autour de mon épaule, laissant du coup planer le

doute sur la nature de notre relation, nous qui étions, somme toute, presque des inconnus l'un pour l'autre. Ancien gérant de banque, il aimait décliner les postes qu'il avait occupés dans sa carrière, de simple commis à directeur dans des institutions financières. Il mangeait beaucoup, insistait pour que son invitée prenne les plus grosses rations de viande, choisisse les meilleurs crus. Son insistance me rappela les mots d'une chanson griffonnée dans un de ses cahiers d'enfance, qu'il avait, au cours d'une de mes visites, sortis d'une de ces vieilles boîtes que l'on trouve cachées dans les maisons de campagne, pleines de trésors oubliés. Elle y figurait aux côtés d'une panoplie de médailles de saints, de reliques religieuses, qui témoignaient d'une foi qui, si Georges ne s'en réclamait plus, avait été un jour chez lui très intense. La chanson était écrite d'une main soigneuse, avec la calligraphie régulière et penchée d'un garçon fréquentant les collèges des prêtres. Elle racontait l'histoire d'un jeune homme qui emmène une fille luncher avec seulement cinquante sous en poche. Après que la belle se soit gavée, le jeune homme, incapable de payer, était coffré par les policiers. À table, assis Au coq chantant, nous étions deux à l'imaginer, cinquante-quatre ans plus jeune, chantant, l'air égrillard, ces strophes : « Du poulet, du pouding, du brandy/Je me suis dit, elle mange pour toute la vie./Quand elle m'a demandé de la tarte/Je suis tombé à quatre pattes, quand elle m'a demandé du fort/J'aurais mieux aimé me voir mort... » Aujourd'hui, Georges avait les moyens de payer, et, le vin aidant, il aurait sans doute aimé parler un peu plus longtemps. La note est tombée sur la table comme un point final à nos échanges. Nous nous sommes quittés sans effusions, sans promesses de se revoir.

Peut-être venait-il de rompre son lien le plus important avec le monde. Il me semblait que là où il allait, même l'amour le fuyait. Et moi qui possédais désormais les clefs de la joie, je restais seule avec la vie.

LA VISITE

Arthur entendit la porte de métal de sa cellule se refermer derrière lui. Le bruit était lourd et sec, sans appel, sans écho. Il s'assit sur le lit. Son regard se promena un instant sur la pièce : la couverture rouge, la petite table de métal, la peinture écaillée du plafond. Machinalement, il faisait l'inventaire de ses meubles, comme les gardiens fouillent les valises des visiteurs qui passent dans la vie des prisonniers. Le compte y était. Il enleva sa veste comme on se soulage du poids du monde. Déjà, sur le lit, un pantalon et une chemise numérotés l'attendaient. Il s'y glissa avec satisfaction. Sur la table de chevet reposait la plus récente acquisition de la bibliothèque de la prison, un roman, *Crime et châtiment* de Dostoïevski.

Arthur regarda sa montre, qui affichait les jours et les heures, les minutes et les secondes. Cela faisait maintenant plus d'un an que, pour la première fois, la blonde Pénélope avait raté leur rendez-vous amoureux. Ce jour-là, comme d'habitude, Arthur s'était cantonné dans sa cellule, feignant l'indifférence, emmuré vivant dans son grand corps de caïd. Le haut-parleur de la prison avait craché les noms de plusieurs prisonniers : « Jacques Langlais, Ian Saint-Pierre... » Assis sur son lit comme un élève pris en faute, il avait vainement attendu le sien. Dans sa vie de bagnard réglée comme du papier à musique, l'événement avait pris une envergure démesurée.

En l'absence de Pénélope, il se sentait comme un chien auquel on aurait retiré sa pitance quotidienne. Il s'était habitué à ses visites dans sa vie toute en grisaille. Elles étaient le rayon de soleil dans une grotte où le jour n'entre jamais. Il « avait faim », comme on dit en prison quand on est en manque d'amour. « Où est Pénélope? », lui avait soufflé, en ricanant, un détenu à la cafétéria. Il l'avait menacé de le battre, l'avait copieusement engueulé. En guise de punition, on l'avait confiné à

sa cellule pendant quelques jours. Rageur, il avait serré les poings, s'était replié un peu plus sur lui-même.

Il avait connu Pénélope par l'entremise d'un autre prisonnier. Elle était l'une des bénévoles qui accordent un peu de leur temps aux bagnards avides de présences féminines, avides de présence tout court. Pendant un an, ils s'étaient rencontrés dans le parloir de la prison, au milieu de la foule. Elle pouvait à peine caresser son visage avec ses mains, promener son regard sur son corps. La salle sans fenêtres était remplie d'autres prisonniers et d'autres visiteurs. Ils étaient assis autour d'une petite table pour deux, flanquée d'un micro. Retranché derrière une vitre opaque, un gardien de sécurité chronométrait les rencontres, saisissant au hasard des bouts de conversation, observant sans être vu. Parfois, des femmes plus belles, plus provocantes que Pénélope, venues visiter d'autres prisonniers, lui faisaient de l'ombre, attirant le regard d'Arthur. Elle observait discrètement la chose. Mais il revenait à elle, faisant l'inventaire de chaque détail de son visage, emportant avec lui ces images.

Ensemble, ils avaient fait des projets de voyage, d'achat de maison, visité le monde en rêve. Pénélope parlait de la vie que l'on mène à l'air libre, détaillait le fil des saisons, la couleur de l'eau du Saint-Laurent, elle disait son désir de partager avec lui cette vie. « J'aimerais que tu y sois », laissait-elle parfois tomber. Et ses mots rebondissaient sur le sol dur de la salle du parloir. Personne ne semblait vouloir s'en emparer et les écouter. Un an s'était écoulé avant qu'Arthur n'obtienne le droit de passer trois jours seul avec Pénélope dans une « roulotte spéciale », où un gardien leur rendait visite trois fois par jour. Un an au cours duquel Pénélope s'était sérieusement attachée à lui. Le moment venu, Arthur y était entré dans un état d'extrême fébrilité, escorté par le gardien de sécurité. C'était un colosse, un nouveau venu qui se laissait parfois aller à sourire, ou à accepter de prolonger le temps alloué pour les visites moyennant quelques cigarettes. Arthur s'était jeté sur elle dans le lit

propret, aussi excité qu'un cheval fou. Elle était restée de glace, souriante comme un ange qui prête ses ailes à une bête de somme. Une fois le désir satisfait, le temps s'était écoulé avec une lenteur exaspérante, dans ce petit espace qui leur tenait lieu de planète, rempli de silences entre les visites du gardien. Par moments, Arthur se prenait à parler d'un monde qu'il avait inventé. Puis il s'interrompait, à court d'inspiration, rattrapé par la réalité. Plus tard, il cherchait à lui faire peur. Avec brusquerie, il lui racontait ses mauvais coups. Affectueuse, exubérante, Pénélope s'était prêtée encore une fois à ses fantaisies dans le lit de la petite roulotte. La date de la vraie sortie approchait à grands pas...

L'idée qu'il ferait un jour de la prison n'avait jamais effleuré Arthur alors que, dix ans plus tôt, il avait acheté une arme pour braquer sa première banque. Le coup de feu était parti tout seul, la caissière s'était écroulée. Arthur avait vu qu'elle était morte. Dès qu'il avait entendu hurler les sirènes de police, il avait compris que son libre arbitre était chose du passé. Lors de son procès, il avait plaidé coupable. Depuis, il avait oublié comment vivre, comme un amputé perd progressivement l'usage de ses jambes jusqu'à oublier leur présence. Il se réjouissait des petits acquis, quelques cigarettes, un bon livre, comme autant de pieds de nez faits à la mort. Dans les jours qui suivaient les visites de Pénélope, il s'amusait à tenter de se rappeler le motif de sa robe ou la couleur de ses chaussures, le galbe de ses jambes, les intonations de sa voix. La vision durait quelque temps, jusqu'à ce que tout s'abîme dans la grisaille de sa cellule, des travaux du pénitencier, des horaires et de la course incessante des aiguilles de sa montre, qui semblaient parfois tourner en vain dans le vide. Il finissait par l'oublier.

L'heure était enfin venue de préparer, dans l'angoisse, la conclusion de dix ans de détention. La tension montait chaque jour. Déjà, les heures de sortie accordées par l'administration de la prison lui semblaient interminables. Il était allé rendre visite à Pénélope en compagnie d'un gardien. Désœuvrés, ils étaient sortis tous les trois flâner

rue Sainte-Catherine. Arthur traînait son corps comme un boulet. Pénélope était tendue. Des trois, le gardien était celui qui semblait s'amuser le plus. À l'intérieur « des murs », Arthur était coiffeur. Ce travail lui conférait un certain statut parmi les prisonniers. Pendant la coupe, ils lui racontaient leur vie. Dehors, il était comme la voile d'un bateau que le vent mène où bon lui semble. La force de ce vent l'affolait. Aussi hésitant qu'un amnésique, il s'accrochait à ce que sa mémoire lui avait laissé de souvenirs de sa vie au dehors, cherchait à se donner une contenance, se demandant s'il allait pouvoir s'y faire une place. Du temps où il était libre, il gardait des souvenirs de cris de sirènes, de pas qui claquent sur l'asphalte des villes, d'appartements vides, de lendemains de veille, et de nuits sans amour : une fuite en avant perpétuelle. Pourtant, il aurait voulu plaire à Pénélope, être un homme libre et authentique, comme ceux qui circulent avec leurs papiers en règle dans les rues. Il aurait pu lui faire cadeau de sa liberté entière, car les années avaient rogné ses propres ailes.

Le jour de la sortie, Pénélope avait mis une robe jaune soleil. Elle avait crié victoire quand la porte du pénitencier s'était ouverte. Le vent s'était engouffré dans l'édifice. Arthur l'avait suivie docilement, comme une bête aveugle, dans l'autobus et même dans l'escalier qui menait à son petit appartement. Une fois là, la laideur des lieux l'avait frappé. Plusieurs fois, il s'était campé sur le balcon arrière, n'osant pas croire à l'existence de la ruelle qui s'étendait sous ses yeux, ouverte à toutes les possibilités, sans contrainte d'horaire. Le soir, Pénélope s'était étendue près de lui. Elle n'avait pas protesté quand il s'était levé nerveusement durant la nuit, pour faire les cent pas dans l'obscurité, grillant cigarette sur cigarette. Il l'avait fixée des yeux pendant de longues heures, alors qu'elle sommeillait. Puis il s'était étendu à son tour et ils avaient dormi côte à côte, lourds, silencieux comme deux chats épuisés.

Le réveil avait eu sur lui l'effet d'une bombe. Recroquevillé au creux de son lit comme un animal plongé en pays inconnu, Arthur avait ouvert un œil pour constater que la chambre était vide. Pénélope lui avait laissé de l'argent pour acheter de quoi

manger. Arthur n'avait pas quitté l'appartement, s'était terré tout le jour au fond du lit. Pendant quelques instants très brefs, il avait regardé le grand parc de l'est de Montréal, que Pénélope lui avait décrit dans sa splendeur automnale.

Le soir venu, il était sorti en rasant les murs. La femme qu'il avait agressée portait des talons aiguilles et un manteau sombre. Il avait humé profondément son parfum, tout en lui mettant le couteau sur la gorge. Elle lui avait donné tout son argent, mais elle n'avait pas tardé à porter plainte. Arthur ne s'était même pas caché. Il était rentré chez lui. Il avait attendu avec anxiété l'arrivée des policiers. Docilement, il s'était livré à la justice. Et il était lui-même surpris d'avoir le cœur léger en retournant vers la prison qui l'attendait, toutes portes ouvertes. Fidèle à son habitude, à la bibliothèque, il avait emprunté la plus récente acquisition. Il s'imposait depuis longtemps de ne pas en lire plus d'une page à la fois, histoire de faire durer le plaisir et la vie, si rares en prison. Quand la porte de sa cellule s'était refermée derrière lui, il avait souri, avait chassé ces pensées de sa tête. Il avait enlevé sa veste comme on se libère du poids du monde, et avait commencé une longue lettre d'adieu à une Pénélope qui n'existait pas.

LA VIE RÊVÉE

Frédéric tentait de décoder le langage des rêves depuis qu'il était tout petit. Pour lui, la vie onirique faisait partie de ces choses, fugaces et difficiles à expliquer, dont l'importance était capitale et déterminante. Un peu comme l'amour en fait. Il avait l'impression que son extrême sensibilité lui donnait accès à des informations privilégiées. Et que ces informations se travestissaient et se codifiaient pour parvenir à sa conscience sous la forme des rêves. Il voyait en ces aptitudes particulières un guide, comme une carte géographique qui lui indiquerait subtilement les grandes lignes de son destin.

Très tôt, il avait pris l'habitude de noter ses rêves les plus profonds, ceux qui laissent l'impression d'avoir touché un mystère, d'avoir effectué une virée dans l'inconscient. Ils étaient rares. Parfois il en notait deux au cours d'une même année, parfois il n'en transcrivait aucun. Ces notes étaient inscrites dans un grand cahier qui l'avait suivi à travers les âges de la vie et qu'il avait trébuché en résistant à la tentation de le jeter, de déménagement en déménagement. Aujourd'hui, il lui semblait que ces rêves disaient le fil de son existence mieux que lui-même n'aurait su le faire. Et que la quarantaine, qu'il venait d'atteindre, était une occasion de faire des bilans, de regarder en arrière et d'appréhender ce qui venait devant.

Quelques jours plus tôt, une poignée d'amis étaient venus célébrer chez lui ses 40 ans. Après leur départ, Laurence, la fiancée de Frédéric, s'était retirée pour dormir dans la chambre. Resté seul dans l'appartement vide encore rempli des échos de leurs voix et des odeurs de nourriture, Frédéric s'était plongé dans ce livre, à la relecture des grands rêves qui avaient jalonné son existence.

Toujours, il revenait à celui de Marion. C'était un rêve plein d'espoir qu'une nuit lui avait apporté, alors qu'un chagrin d'amour minait ses journées. À cette

époque, Marion venait une fois de plus de le quitter, au terme de l'une de ces disputes répétitives qui le laissaient chaque fois plus vulnérable et blessé. Aspiré dans un tourbillon dans lequel il peinait à retrouver son souffle, il n'arrivait invariablement qu'à l'aimer encore plus passionnément. Marion avait charpenté son existence à force de le faire souffrir. Il lui semblait ne pas pouvoir se passer d'elle.

Durant ces années d'allers-retours réguliers entre l'amour et l'enfer, il l'avait rêvée mère, mourante ou infidèle. Mais aujourd'hui, un rêve en particulier retenait son attention. Il s'y retrouvait perdu au milieu d'un lac, alors que Marion et tout un groupe de gens étaient demeurés sur la berge. Refusant de lui tourner le dos, Marion lui criait qu'ils allaient rester très amis. Au milieu de son lac, à bord d'un bateau qui s'éventrait, Frédéric coulait à pic. Et alors qu'il sentait l'eau l'envahir, une petite voix lui criait de se débarrasser du poids des livres qui l'encombraient, puis du poids de ses vêtements. Et Frédéric larguait ses livres, puis ses vêtements, entrant de plain-pied dans l'eau, dans la nudité. Il continuait de couler vers le fond du lac, lorsque, contre toute attente, une chambre se formait, comme un aquarium d'air où il pouvait respirer. Là, une autre femme, toute pleine de tendresse, l'attendait. Se déplaçant sur une musique de jazz, elle s'approchait de lui et l'enlaçait, en une danse qu'il espérait pouvoir savourer toujours.

Il avait fait ce rêve il y a une quinzaine d'années. Peu après, Marion l'avait définitivement abandonné à une solitude aussi détestable que douloureuse. Le défi de Frédéric avait été de l'oublier, ou, au pire, de lui pardonner. Aujourd'hui, il lui semblait que ce rêve prenait son sens, et qu'une nouvelle avenue pleine d'espoir s'ouvrait enfin devant lui. Il était vrai que Marion était demeurée son amie à travers les âges. Longtemps solitaire à la suite de cette rupture, il avait depuis fait connaissance de Laurence, qui était sur le point de devenir sa femme. Mais Frédéric ne savait toujours pas si ce destin lui avait été dicté dans ses rêves, bien avant sa réalisation, ou si c'était une lecture postérieure au rêve qui lui donnait aujourd'hui

son sens. D'où viennent ces gens qui nous visitent en rêves, se demandait-il. Qui donc nous les envoie?

Avant même l'histoire d'amour qui l'avait douloureusement lié à Marion, plus en amont encore dans l'histoire de sa vie et dans les pages précédentes de son cahier, des rêves plus anciens révélaient des aspects de la réalité de Frédéric plus troubles encore. C'étaient ceux qui entouraient le décès de son père, survenu alors que Frédéric n'avait pas vingt ans. Il avait somme toute peu connu ce père, mort noyé dans un tragique accident de bateau. Au fil des ans, sa mère avait refait sa vie, s'était remariée. Mais la mort paternelle précoce avait laissé à Frédéric un sentiment d'amertume, une sensation d'inachevé qu'il semblait tenter en vain de compléter dans ses voyages nocturnes. Et c'est peut-être parce qu'il appelait sans relâche cette partie de lui, morte avec son père, que Frédéric rêvait constamment de ce dernier. Dans ses rêves, son père vivait comme un fantôme flottant dans la maison qu'occupait aujourd'hui sa mère. Libéré de toute attache, vis-à-vis de ses propres enfants, il habitait une petite chambre au rez-de-chaussée, comme insouciant du nouveau couple qui dormait à l'étage. Sans regret et sans état d'âme, il était condamné à errer dans cette maison qui ne lui appartenait pas, à demeurer sans âge et sans avenir.

Dans d'autres rêves, Frédéric s'autorisait à confronter bruyamment le fantôme de son père. Une fois, dans un ultime effort de le rejoindre dans son mutisme éternel, il lui avait demandé pourquoi il l'avait quitté si tôt, pourquoi il n'avait pas pris les mesures de sécurité nécessaire dans le bateau qui l'avait conduit à la noyade. Mais finalement, derrière cette interrogation sur les circonstances de sa mort, il lui demandait surtout pourquoi il n'avait pas été le père aimant qu'il aurait dû être, mais plutôt un homme distrait, plongé dans son propre univers, loin des autres, et en particulier de ses cinq enfants, qui n'arrivaient pas, de leurs piaillements, à le tirer de ses rêveries. Invariablement, dans ces rêves qui ramenaient à la conscience de Frédéric l'ombre liquéfiée de son père, ce dernier ne lui opposait qu'un silence de

plomb, laissant flotter un vague sourire sur ses lèvres pincées. Et se dressait entre eux, comme la paroi transparente d'une vitre, le mur glacé de la mort. Frédéric se souvenait s'être réveillé troublé de ces rêves nocturnes, anxieux et mouillé de sueur, roulé sur lui-même dans le lit creux et chaud qui lui rappelait bien que lui-même habitait, seul, le monde des vivants.

Dans le grand livre que Frédéric s'apprêtait à refermer, il y avait bien eu aussi quelques rêves érotiques. Au cours de ceux-là, l'inconscient de Frédéric s'ingéniait malicieusement à dévêtir des amies ou des collègues avec qui, dans la vie réelle, il n'entretenait qu'une relation chaste et platonique. Il se souvenait de Suzon, la jeune femme qu'il côtoyait des journées durant, à son travail, au bureau de poste, et qui par une nuit de tempête et d'orage, lui avait rendu, en rêve, une visite ardente et passionnée. Le lendemain, au travail, il avait longuement scruté son visage, pour y déceler les traces d'un désir, d'un feu qui aurait pu expliquer son aventure nocturne. Mais la Suzon diurne avait troqué ses œillades d'allumeuse pour le regard éteint et les propos sobres d'une jeune mère débordée vaquant à ses activités professionnelles.

Mais tout cela, c'était avant, bien avant ce quarantième anniversaire qui lui laissait envisager l'avenir sous un ciel plus clair. Dans quelques semaines, Frédéric allait se marier avec une femme qu'il aimait tendrement et qui, lui semblait-il, le lui rendait bien. Laurence était d'une dizaine d'années plus jeune que lui. Belle et intelligente, elle était d'origine française. Elle n'avait migré au Québec que depuis quelques mois. De son passé, il ne savait, outre le fait qu'elle était originaire du Poitou, que le fait qu'elle était enfant unique et qu'elle avait laissé derrière elle une famille qui l'étouffait. Ici, elle occupait, au noir, un emploi de lectrice dans une maison d'édition quand Frédéric l'avait rencontrée. Ils avaient vite emménagé ensemble, avaient fait quelques voyages. Le mariage était une façon pour elle d'accéder au statut d'immigrante reçue. La mère de Frédéric s'opposait à ce mariage depuis le début. Un jour, elle avait pris Frédéric à part, lui avait parlé du malaise

qu'elle éprouvait en la compagnie de sa future femme. Frédéric avait rejeté avec agacement les appréhensions de sa mère. Il les croyait fondées uniquement sur une possessivité maternelle envers un fils unique, qui l'avait aidé à surmonter l'épreuve de la mort de son mari.

Pour son anniversaire, la mère de Frédéric lui avait fait cadeau d'une boîte de tisane. C'était un joli emballage, dans les teintes de mauve et de bleu, qui portait sur son flanc le dessin de deux canards nageant paisiblement sur les flots d'une rivière. La boîte, comme la tisane qu'elle contenait, était fabriquée par une compagnie de thé algonquine. Dans la description du produit, on pouvait lire qu'il s'agissait de myrica, une herbe récoltée sur le bord des rivières du Centre-du-Québec. Cette herbe, promettait l'emballage, aidait à rendre le rêveur lucide. Le jour de ses 40 ans, Frédéric s'en était versé une tasse avant d'aller au lit et d'ouvrir le grand livre de ses rêves. À son réveil, le soleil planait déjà haut dans le ciel. Cette nuit-là, c'était sa mère qui lui était apparue. Dans un décor surréel, elle se trouvait assise sur un rocher, au bord d'un précipice qui semblait sans fond. Prostrée, en robe blanche comme pour se marier, elle pleurait. Les jours suivants, Frédéric avait été particulièrement attentif à Laurence. Il scrutait avec insistant son regard bleu, son doux sourire, creusé de chaque côté par de jolies fossettes, qui l'avaient fait craquer dès leur première rencontre.

Les préparatifs du mariage allaient bon train. Laurence et lui s'en occupaient ensemble sans beaucoup discuter de la vie commune qui les attendait. Le décompte des jours précédant le mariage était déjà bien entamé lorsque Frédéric se mit à regarder sa fiancée d'un autre œil. En fait, il s'était mis à observer sa future épouse comme si elle était une parfaite inconnue, ou plutôt comme s'il n'avait accès qu'à la façade d'une édifice complexe, dont il ne connaissait pas les pièges et les secrets. La discrétion qu'elle gardait sur ses origines françaises l'incommodait de plus en plus. Le sujet avait déjà été la cause de plusieurs disputes entre eux. Dans ce dossier

comme dans d'autres, Frédéric n'avait pas eu le dernier mot. Laurence lui avait tenu tête, se refermant comme une huître sous la pression de ses questions, et surtout lui refusant, au cours des heures qui suivaient ces tensions, la tendresse dont il était assoiffé.

Au moment de dresser la liste des invités au mariage, Frédéric avait trouvé tout naturel de prévoir la présence des parents de Laurence à leur côté. Mais alors qu'il l'avait pressée de leur téléphoner pour leur transmettre une invitation, elle avait vaguement hésité, puis s'était braquée, arguant qu'elle avait traversé l'Atlantique pour se forger de ce côté-ci une nouvelle identité, et qu'elle se passerait bien de parents pour accomplir cette tâche. Frédéric n'avait pas insisté. Mais au cours de la nuit qui avait suivi, il avait fait un rêve étrange. Laurence lui était apparue sous des traits qu'il ne connaissait pas. Ils étaient tous les deux dans une grande pièce un peu sombre et il s'approchait d'elle pour mieux la regarder. Mais plus il s'approchait, plus une partie de son visage lui échappait, comme si ses yeux n'arrivaient pas à en percer l'obscurité. Puis, Laurence changeait brusquement d'angle. Et sous l'éclat du projecteur qui l'éclairait, on pouvait constater une blessure béante, comme un trou, entourée de cicatrices, qui lui rongerait la face. Et pour échapper à cette vision d'horreur, le regard de Frédéric se réfugiait dans ses yeux, ses doux yeux bleus calmes comme l'eau d'un lac un jour de canicule, et il y restait accroché de longues minutes tel un homme qui se noie s'accroche à une branche sur le point de rompre.

Ce rêve-là, il le savait, n'était pas anodin. Et c'est avec une certaine nervosité qu'il l'avait noté, le matin suivant le réveil, dans le livre des grands rêves de sa vie. Dès qu'il avait croisé le regard de Laurence, au déjeuner, il avait compris qu'il ne pouvait pas le partager avec elle. Pourtant, jamais il ne l'avait regardée comme ce matin-là. Derrière le fin grain de sa peau, derrière son regard clair comme l'azur, il cherchait un signe, une indication qui lui dirait qui elle avait été dans ce temps qui avait précédé sa venue dans sa vie. Peut-être avait-elle saisi à ce moment-là la

profondeur inquisitrice de son regard. Il lui avait semblé en tout cas qu'elle l'avait subtilement évité, ce jour-là et durant la semaine qui avait suivi.

Leurs vies s'étaient poursuivies dans une frénésie d'invitations, de commandes de costumes, de fleurs et de vin. Mais l'angoisse avait atteint Frédéric au milieu de ce tourbillon. Un matin, en l'absence de Laurence, il avait pris le téléphone et avait logé un appel à l'ambassade de France. Puis il avait télécopié aux services consulaires la photo et le nom de sa future épouse, en demandant qu'on vérifie son identité. Les services consulaires n'avaient pas tardé à lui répondre. La Laurence Gareau qu'il s'apprêtait à épouser était en fait Laura Barrot, une jeune femme recherchée par la police française pour le meurtre de son dernier mari. Les jours suivants avaient été un pur supplice pour Frédéric, qui avait choisi, pour faire face au drame, de se murer dans un silence de plomb. On n'était plus qu'à deux jours de la date fixée pour le mariage lorsque des agents de la police canadienne s'étaient présentés à leur domicile pour coffrer la belle fugitive. Et lorsque Frédéric l'avait vue s'éloigner, les mains menottées derrière le dos, il lui avait semblé que ses espoirs de bonheur le quittaient pour toujours.

L'OUBLI

Le canot fit quelques petites vagues en s'engageant sur l'eau. Maude s'était placée en amazone sur le banc, face à son fiancé. Elle avait relevé les bords de sa robe de mariée pour ne pas qu'elle s'abîme dans l'eau qui ruisselait au fond du canot. Ce n'était pas la façon traditionnelle de s'asseoir en canot. Mais ce n'est pas tous les jours non plus qu'on se marie sur l'eau.

C'était une idée de Laurent, ce mariage célébré à la campagne, autour d'un petit lac. Il voyait là une métaphore de leur couple, qui se nourrissait d'espace et de grand air. Et ce petit périple sur l'eau, les yeux dans les yeux, illustrait bien le pari du mariage, avec ses enjeux d'équilibre, d'adresse et de légèreté. Le mariage tout court aussi, c'était une proposition de Laurent. Maude l'avait acceptée avec enthousiasme, elle qui n'en rêvait plus depuis plusieurs années. Subtilement, elle y voyait l'occasion de nouer une boucle, de fermer le cercle des amours stériles, mortes nées, qui avaient jalonné sa vie. Le mariage la drapait d'une force nouvelle, comme si la vie lui fournissait subitement, après des années de disette, matière à rire et à espérer. Mais, elle s'en rendait compte aujourd'hui, un passé ne s'efface pas comme ça, le temps d'enfiler une robe blanche, de prononcer un oui sonore avant de disparaître dans l'étreinte d'un baiser.

Quelques semaines auparavant, un incident était survenu pour le lui rappeler. Et même au milieu de ce lac calme que pas une brise ne ridait, même le jour de son mariage, ce souvenir la suivait comme une ombre. Au bout du fil, la voix d'une vieille connaissance avait résonné à son oreille, comme surgie d'un autre monde. La voix n'avait pas changé, drainant avec elle des échos de passé, d'amitiés flétries, de solidarités mortes. Maude avait gardé un silence étonné en la reconnaissant.

« J'ai une mauvaise nouvelle, avait dit la voix, après lui avoir brièvement demandé comment elle allait. Marc est sur le point de mourir. »

Maude n'avait rien dit, mais la voix semblait avoir deviné ses pensées.

« Non, il n'a pas fait une overdose », avait-elle dit.

Maude avait imaginé en pensée le visage de son interlocuteur, qu'elle n'avait pas vu depuis quelques décennies. Il devait avoir aujourd'hui les traits ridés par le passage des ans, peut-être quelques reflets de gris à la racine des cheveux. Qui sait, peut-être avait-il une épouse, des enfants?

Le canot continua de filer doucement sur le lac, en direction des dizaines de convives qui attendaient les mariés sur l'autre rive, tandis que l'esprit de Maude s'évada vers d'autres temps. Son regard plongea au fond du lac pour retrouver l'image, enfouie dans sa mémoire, de son premier amour. Maude était alors à peine une adolescente. Mais tout en elle penchait déjà vers l'adulte en devenir. Et le soir, devant le miroir, elle avait peine à attendre que son corps prenne enfin les formes d'une femme plus vieille. L'expérience de l'amour, celle que l'on réserve à l'âge adulte, l'appelait à tout vent. Marc, grand et beau du haut de ses 17 ans, lui semblait inaccessible. Un homme déjà. Elle en avait longtemps rêvé la nuit, le corps en feu, avant d'oser s'en approcher dans la vie. Il n'avait pas boudé ses avances. Dans ce monde dont elle ne connaissait encore rien, il l'avait rapidement prise sous son aile.

Le feu de joie avait été bref, l'illusion de la fête perpétuelle vite disparue. Lorsqu'elle repensait à ses premiers pas dans l'âge adulte, Maude avait une impression très fugitive de bonheur, un élan comme celui que doit sentir un suicidaire aux premières secondes de son saut dans le précipice. Marc, pour elle, était le roi, l'invincible, le puissant. Ses longs cheveux noirs ondulaient dans le vent. Sa peau, mate et presque imberbe comme celle des Amérindiens dont il descendait, était pour elle la première de toutes les peaux, la seule contre laquelle elle pouvait se blottir, une fois passé le temps de l'enfance où seuls les parents prodiguent des caresses. Elle n'avait pas vu la faille de son âme sensible, le gouffre dans lequel il allait finir

emporté. Le penchant prononcé de Marc pour les drogues n'avait pas fait fuir Maude. À l'époque, elle pensait simplement toucher du doigt le paradis.

Une nuit, dans les effluves d'alcool et les vibrations d'une musique de défonce, ils avaient fait l'amour, avec fièvre. Dans cela comme dans le reste, il avait une longueur d'avance sur elle. Mais pour elle, c'était la première fois. Cette nuit-là, comme les autres, il était sous l'effet de la drogue, sans doute du speed, et de quoi encore? Il lui en avait parlé avec un mélange d'appréhension et de ferveur, comme s'il avait vu là, en ces drogues, un maître qu'il avait choisi, un maître qu'il fallait suivre aveuglément, un maître plus fort que tous les maîtres. Avec un groupe de ses amis, il mélangeait tout, l'alcool, toutes les drogues. Elle les avait suivis prudemment, sans partager leurs cocktails de plus en plus déments, de plus en plus dangereux. Elle s'avavançait dans cet univers surréel comme dans un rêve.

Puis, subitement, elle avait pris de l'âge. L'âge, tardif, de raison. Elle avait fait volte-face. S'était détachée graduellement de Marc et de sa bande. Lui s'enfonçait de plus en plus dans l'univers des drogues, tâtait des aiguilles pleines d'héroïne, flirtait avec la mort tout en prétendant la braver. Protégée par sa famille, elle reprenait le chemin dicté par la société. Après leur rupture, ils s'étaient revus, de loin en loin. L'homme qui l'avait tant ébloui durant ses jeunes années ne lui semblait plus être qu'une épave flottant doucement à la dérive. Elle avançait, sûrement, malgré ses vertiges, dans une carrière de prestige. Lui accumulait les combines, les arrestations. Était prêt à beaucoup pour atteindre les paradis artificiels que ses meilleurs amis avaient depuis délaissés. Faisait encore mine de contrôler la situation, mais portait de moins en moins la tête haute. Physiquement, il était étonnamment demeuré le même, avait gardé l'élasticité dans le pas, la démarche souple de chat qu'il avait peut-être héritée de ses ancêtres Montagnais. Mais son étoile pâlisait. Il trompait ses amis, ses amantes, ses employeurs, sur tout : sa consommation, son argent, son emploi du temps. Il avait autrefois fait tourner la tête des femmes. Aujourd'hui, il devait se

contenter de qui voulait bien le soutenir, l'appuyer, le croire. Jour après jour, il négociait ses amitiés pour se droguer un peu plus encore. Même Maude, lassée des mauvaises nouvelles qui le montraient toujours un peu plus dépendant, un peu plus criminel, l'avait délaissé. Peut-être lui faisait-il peur, au fond, parce qu'il lui rappelait la marge ténue qui sépare les gens heureux des gens perdus, à quel point un millionnaire ressemble à un clochard dans la rue, et comment il est facile de basculer d'un groupe à un autre. Docilement, il avait disparu de sa vie. Maintenant, c'était la nuit qu'il la pourchassait.

Récemment, elle s'était remise à rêver de ce premier amour à l'avenir trouble. Une nuit, elle avait rêvé que c'était avec lui qu'elle se mariait, elle qui avait complètement voulu couper les ponts avec son cortège de misères. Puis elle avait rêvé que Marc la maintenait enfermée dans la maison de son père, là où jadis ils s'étaient enlacés pour la première fois. Récemment, encore, tout juste avant ce petit coup de téléphone d'une voix connue, elle avait rêvé que Marc réclamait son aide, du fond de sa détresse. Aujourd'hui, sur ce lac où s'avavançait majestueusement le canot des mariés, il lui semblait encore entendre sa voix, qui l'appelait sans relâche, tout en sachant très bien qu'elle ne viendrait pas.

Dans ces largesses du destin qui s'offrent parfois aux damnés, Marc avait fini par trouver une femme. Elle était grande et bâtie, avait une voix qui portait loin. Jadis, elle avait été l'aînée de sa famille, avait pris soin de nombreux frères et de sœurs. Ils avaient fait d'elle un genre de matrone, de ces femmes qui prennent spontanément en charge les gens en détresse autour d'elles, et qui, à force de donner et d'aimer, finissent par devenir elles-mêmes des êtres qui ont besoin d'aide, qui s'enfoncent lentement dans le désespoir. Maude était restée à l'écart de tout cela. Tout au plus avait-elle récolté des nouvelles de Marc de loin en loin, à travers des connaissances qu'elle croisait une fois l'an tout au plus. Elle se réjouissait des sursauts de bonheur qui survenaient dans la vie de Marc, elle gardait l'impression que son existence

n'était qu'une longue hésitation entre la vie et la mort, entre la sobriété et l'excès. Puis la voix au téléphone avait résonné dans l'intimité de son nouvel amour pour Laurent : « Il a volé une bicyclette dans un magasin pour tenter de la revendre dans un *pound shop*. Le propriétaire du magasin l'a vu et est parti à ses trousses. Il a eu un accident qui l'a laissé comateux. Ses médecins et la famille veulent lui épargner une vie de légume. Ils pensent le débrancher vendredi. Veux-tu le voir une dernière fois vivant? » Maude avait hésité. À quoi bon aimer ceux qui veulent mourir? s'était-elle déjà demandé. Au bout du fil, son propre silence lui avait semblé interminable. Elle avait fini par laisser tomber un « Oui » plein de réserve et d'ambiguïté.

Dans l'énervement qui l'avait prise sur le chemin de l'hôpital, elle s'était trompée plusieurs fois de direction et d'étage. Elle était entrée dans l'alcôve comme dans une chambre funéraire. Et elle n'aurait su dire si l'homme au crâne rasé, la tête garnie d'électrodes, avait reconnu le son de sa voix. Malgré les années, elle reconnaissait la forme de la mâchoire, la texture de la peau. Elle ne savait pas non plus si le mouvement nerveux qui agitait sporadiquement son seul œil entrouvert répondait à une commande du cerveau où si ce corps inerte avait complètement et définitivement perdu son maître. Debout à ses côtés, muette de trouble, elle ne savait plus si elle devait appeler la vie ou la mort, la violence du jour ou le calme de la nuit. Puis, elle s'était élancée dans les corridors blancs de l'unité des malades en phase terminale, souhaitant dans son for intérieur que les mots de soutien qu'elle avait articulés avec difficulté n'aient pas été entendus. Quelques jours plus tard, la voix au téléphone avait resurgi dans la vie rangée de Maude et de Laurent. Marc avait miraculeusement repris vie après qu'on l'eût débranché. Le lendemain, il avait même laissé entendre quelques mots. « Du vent », avait-il dit lorsque le ventilateur placé au-dessus de lui avait entrepris sa course. Remis sur pied, il avait réussi à quitter l'unité des malades en phase terminale pour joindre un institut de réhabilitation. Mais cette fois, Maude avait fermement répondu par la négative à la voix au téléphone : elle

n'irait pas voir Marc durant sa réhabilitation. Maintenant, ils ne se verraient plus qu'en rêve.

Maude sursauta quand l'aviron de Laurent fit tomber quelques gouttes sur son bras. Elle revint complètement à la réalité lorsque le canot frappa le quai du lac où l'assemblée de convives les attendait. Alertée, elle sauta sur le quai en un seul bond. Un sourire heureux illumina son visage. Sans la moindre hésitation, elle glissa son bras sous celui de son fiancé. Son corps se détendit lorsqu'elle le serra un instant contre elle. Et ensemble, ils se dirigèrent fièrement vers l'autel.

POSTÉRITÉ

Le sujet l'habitait, lui semblait-il, depuis la nuit des temps. Peut-être était-il venu à la naissance avec cette réserve d'ovules qui durent toute la fertilité d'une femme et qui se rendent disponibles à la puberté, avec l'envie d'amour, de sexe, et de liberté. À ce moment-là, alors qu'ils étaient tapis en elle, déjà prêts à éclore, elle n'avait même pas soupçonné leur existence. Ainsi allait l'époque. Sous la pression d'une mère inquiète, presque aux premières traces de sang qui avaient coulé de son ventre, elle s'était fait offrir cette petite pilule miracle qui évite les ennuis des naissances précoces.

Du coup, il avait paru à Elsa que ses seins naissants n'avaient pour essentielle fonction que de plaire aux hommes. Le temps les avait libérés des costumes rigides et uniformes que sa mère avait portés à son âge, ou encore des gigantesques soutiens-gorge à baleine qui supportaient encore la poitrine imposante et altière de sa grand-mère, femme digne et résignée. Sans trop réfléchir donc, portée par l'élan d'un premier amour aussi fou que sans issue, elle avait inconsciemment conclu que les grossesses et les bébés faisaient désormais partie d'un monde révolu. On ne voyait plus leurs frimousses que lors de rarissimes réunions familiales ou sur les photos de mariage jaunies où les familles nombreuses des mariés d'autrefois s'entassaient et souriaient, chapeau de travers, d'une grimace aussi crispée que peu convaincante.

Elle, entre temps, avait suivi les passions de son temps, s'était démarquée par des activités professionnelles brillantes, avait voyagé, fait des projets, voleté d'amant en amant, ou rêvé, simplement, sans amis, sans patrie, sans famille, en regardant filer les nuages, comme dans les poèmes de Baudelaire. Tout se passait enfin, à cette époque où plus rien ne ressemblait à hier, comme si elle et les gens de sa génération ne parlaient plus, passé l'âge des études, que de carrières potentielles, réussies ou perdues. Étaient-ils les dernières semences d'une espèce en voie de disparition?

Certaines études, qui s'étaient penchées sur le déclin de la fertilité chez *l'homo sapiens* exposé aux désordres environnementaux, le laissaient croire. Mais il semblait que la génération d'Elsa était, de toutes façons, fort peu soucieuse de son avenir, tant elle était occupée à se regarder exceller, à réclamer sa place sous le feu brillant du soleil, ou à amasser des billets de banque virtuels. Dans ce tourbillon de rendez-vous, étourdie de vitesse, elle avait trouvé un poste sans tracas et sans histoires. Et là, elle avait égrené ses heures, ses jours, qui s'étaient enfuis derrière elle comme des grains de sable emportés par une tempête, dans un désert d'amour planté de gratte-ciel et d'autoroutes, cherchant sa valeur dans les yeux des hommes et de sa mère, à la fois obsédée et empêchée par sa propre image, comme un serpent qui se mord la queue.

Elle n'aurait pu dire quand le désir d'enfant l'avait tenté pour la première fois. Peut-être l'avait-il toujours suivie en silence, comme un chien qui vous adopte malgré vous dans la rue et qui ne vous abandonne plus. Durant les années de la vingtaine, les enfants lui étaient bien apparus comme porteurs d'optimisme et d'espoir, valeurs qui faisaient cruellement défaut autour d'elle. Mais l'idée d'enfanter, vaguement évoquée auprès d'un compagnon de passage, avait vite été évacuée presque comme une hérésie, et son exécution, chassée par des causes plus urgentes, reportée à la nuit des temps. La trentaine, quant à elle, avait été plutôt solitaire. Mais le réveil avait été brutal. Un après l'autre, ses cheveux qui avaient été autrefois d'un brun profond et chaud prenaient peu à peu la couleur de la cendre. Était-ce la conscience du vieillissement, cette mort à petit feu, qui avait projeté le désir de descendance au premier rang de ses préoccupations? Mille fois, elle avait tenté de tromper la conscience obscure de son désir. Mais le temps filait, et il ne lui était désormais plus possible de faire autre chose que de le regarder bien en face. Quitte à lui tordre le cou.

Les amants, les uns après les autres, avaient marqué son corps et son âme. Désormais, elle laissait peser plus longtemps ses espoirs sur ceux qui partageaient un fragment de son existence, un coin de son lit. Chaque fois qu'un homme répondait un

tant soit peu à ses attentes, elle espérait l'amadouer suffisamment pour qu'il accepte, en bout de course, de lui faire un enfant. Un jour qu'un amant particulièrement séduisant lui avait donné rendez-vous dans un grand restaurant, elle crut un instant que le sort en était jeté. Mais entre la poire et le fromage, alors qu'elle s'apprêtait à faire miroiter à son interlocuteur les joies d'une vie de famille unie et comblée, le soupirant, pris d'une panique incontrôlée, avait carrément pris les jambes à son cou pour ne plus jamais revenir.

Puis il était arrivé dans sa vie, lentement. C'était l'Amant, avec un grand A, respirant la force et le courage, du bois dont on rêve de faire un père. Très tôt, leurs corps s'étaient faits l'un à l'autre, et il semblait à Elsa qu'elle ne pourrait plus jamais vivre sans cette présence rassurante auprès d'elle. Il était venu sur le tard, comme une pluie s'abat sur un champ presque mort après un été aride. Avec la promesse de l'aube dans ses yeux. Alors, ses supplications avaient débuté. Elle s'était mise à implorer le ciel, les étoiles et tous les saints de la terre et du ciel pour obtenir ce qu'elle désirait. « Ma mère a tellement désiré avoir son premier enfant. Figure-toi, elle a fait des neuvaines pour m'avoir », lui avait confié sa mère, en guise d'encouragement. Elsa, quant à elle, avait préféré se tourner vers des idoles plus pittoresques que la pâle Vierge Marie, qui lui rappelait trop directement les cahiers de ses cours de catéchèse, qu'elle souillait parfois de salive, lorsque adolescente, elle tombait endormie en pleine classe. Elsa avait plutôt entrepris d'initier l'Amant, plein de bonne volonté et ouvert à toutes les contorsions possibles, aux joies du yoga tantrique. Celui-ci, avait-elle lu sur un site Internet, est inspiré de rites hindous très anciens, liés à la fécondité. Aussi avait-elle découpé, dans le dépliant chipé aux portes d'un centre de yoga, des effigies de Prajnâparâmita, la sagesse suprême, de Târâ, la grande déesse, et de Cakti, vénérables divinités, qui président aux bienfaits du yoga tantrique. Elle les avait collées juste au-dessus de sa tête de lit, pour qu'elles président à leurs ébats, en prenant bien soin d'allumer en permanence le petit lampion qui les éclairait. Les Védas, ces textes anciens de la religion hindoue, avait-elle encore lu,

donnaient à la femme un rôle très passif, l'homme la fécondant et labourant son corps. Le tantrisme, disait-on, provoque la femme dans son éternelle beauté, dans sa santé et sa jeunesse pour résoudre le problème de la mort et du temps cyclique. Mais les jours passaient et le ventre d'Elsa restait vide, s'obstinant à cracher le sang une fois le mois, dans une crampe douloureuse qui la laissait exsangue. Aussi, de guerre lasse, avait-elle fini par abandonner le yoga tantrique ainsi que Târâ, Prajnâparâmita, et Cakti.

Pour noyer sa peine, elle choisit, avec l'Amant, de s'offrir des vacances au Pérou, au milieu des Andes, là où elle avait jadis rêvé de percer le secret des anciens Incas et de Macchu Picchu, et d'oublier, au profit d'une curiosité intellectuelle retrouvée, ses ambitions de progéniture et de maternité. Mais le chien muet de son désir, celui qui l'avait suivie au cours de ses longues années de galère, n'avait pas rendu les armes. Elle l'avait bien senti lorsque, parmi les multiples visites des temples de la Lune et du Soleil qui pullulent dans la région, elle avait entrevu celui dédié à la fertilité, à Ullo, près de Chucuito, près de la frontière bolivienne. Là, dans un champ fermé de quatre barrières de bois, des civilisations qui avaient peut-être précédé les Incas avaient érigé d'innombrables phallus de pierre, pour implorer les dieux de leur permettre une descendance abondante. Afin de s'assurer une fécondité prodigieuse, expliquait le guide touristique de la région, les jeunes femmes vierges devaient se jucher sur l'un de ces phallus, et y rester le plus longtemps possible. Certains de ces phallus en forme d'immenses champignons, hauts de plusieurs pieds, pointaient vers le dieu Indi, du soleil, tandis que d'autres étaient plutôt orientés vers la Pachamama, la terre-mère. Elsa avait oublié sa virginité, depuis longtemps perdue, et les rumeurs qui voulaient que ces sculptures, qui auraient dû, historiquement parlant, être rasées par les élans missionnaires des Espagnols, puissent être fausses. Bravant les regards indiscrets des passants et faisant fi de ce qui lui restait d'orgueil, elle avait héroïquement grimpé sur l'un de ces symboles de pierres et y était restée aussi longtemps que la visite guidée le permettait, priant secrètement les dieux de lui porter

secours. Mais le mois suivant avait ramené son lot de sang et de douleur. Et le retour à la ville fut abrupt, les goussets du couple étant désormais aussi vides que son utérus.

Le travail avait repris, ce travail auquel elle avait consacré avec enthousiasme toute l'énergie de ses jeunes années. Mais il lui semblait désormais stérile. Elle s'y accrochait pourtant, y puisait comme une assoiffée chaque goutte de sens qu'il pouvait donner à sa vie. En réunion, elle redoublait d'ardeur, lançait des idées, bâtissait des projets, contribuait, avec des semblables, à ériger le puissant monument du culte de soi et de la performance. Mais le désir d'enfant, lui, ne s'était pas avoué vaincu. Insidieusement, obstinément, il avait refait surface. C'était sans doute lui qui la guidait, lorsqu'elle avait interrogé la vendeuse d'amulettes du magasin africain qui faisait face à l'édifice où elle travaillait. Longuement, elle avait tripoté les effigies de Yemana, qui, dit-on, en plus de favoriser la fécondité, assure la protection des femmes, des enfants et du foyer. Secrètement, elle avait emporté chez elle une statuette représentant ce dernier, qu'elle avait ensuite discrètement glissé sous son oreiller d'alcôve. Les semaines qui suivirent furent sans histoires, tissées de journées consacrées au travail. Le soir, l'Amant et elle se retrouvaient, amoureux, autour d'un bon souper, trompant le temps avec l'alcool, au milieu d'une vie peuplée de musique et de fleurs.

Elle, discrètement, comptait les jours. Ceux qui voyaient, lentement mais sûrement, fondre sa réserve d'ovaires. Pour elle, ce temps avait tellement plus d'importance que pour l'Amant, qui, malgré ses cinquante ans bien sonnés, jouissait encore d'une chevelure noire, touffue, abondante. Lui la Force, elle la Fragilité. Il ne restait plus à Elsa qu'à l'aimer avec passion et persistance, obstinément. Le souhait de postérité, lui, avait pris place entre eux, quelque part sous un oreiller. Et malgré elle, sans le dire, malgré la force des jours et de tout ce qui l'entourait, tout ce qui la poussait ailleurs, dans un autre sens, elle attendait. Elle attendait.

LA ROUTE DU CIEL

Thomas était arrivé aux portes du casino de la ville. Sa voiture s'immobilisa quelques secondes. Il contempla le spectacle. De chaque côté du pont, des guirlandes de lanternes brillaient de tous leurs feux. Cela donnait à l'entrée du temple du jeu des allures de haie d'honneur. Reprenant de la vitesse, le véhicule sembla glisser sur la chaussée neuve et luisante de pluie. Thomas tâta nerveusement le portefeuille qui enflait la poche de son coupe-vent. Mentalement, il implora la chance de l'assister durant la soirée. Puis il jeta un coup d'œil furtif à l'ouest. Au milieu de la nuit, le casino s'élevait dans la lumière artificielle. Thomas sentit une angoisse fébrile lui monter à la gorge. Il fit jouer la radio pour se calmer. Thomas ne savait plus combien de fois, au cours du dernier mois, il avait fait le trajet jusqu'au casino. Plus tôt, à la maison, il avait prétexté une soirée à la brasserie, à écouter le hockey entre hommes, pour s'éclipser. Sa femme, Isabelle, n'avait pas posé de questions. Thomas était un homme honnête, peu porté sur les excès, dans l'alcool comme en amour. Ce soir-là, il avait été gentil, avait l'air particulièrement docile. Après la vaisselle, Isabelle l'avait laissé partir sans faire d'histoires.

Thomas pensa un instant à sa jeunesse. Il n'avait jamais été riche. Son père était un menuisier souvent en chômage, et sa mère, morte depuis au bout d'une maladie grave, avait élevé avec difficulté une dizaine d'enfants. Jeune, il se souvenait d'avoir suivi avec anxiété et passion les parties de cartes qui réunissaient les gens du voisinage autour d'une table. Campé derrière son père, les yeux rivés sur son jeu, Thomas ne pouvait s'en détacher avant que le gagnant de la soirée ne soit proclamé. Plus souvent qu'autrement, son père perdait. Thomas rageait intérieurement de ne pas pouvoir prendre le contrôle de ses cartes, alors que sa mère lui ordonnait d'aller se coucher. Lui, il en était sûr, aurait pu rafler la mise à force d'adresse. Aujourd'hui encore, il lui arrivait de serrer les poings en pensant à ce qu'il aurait alors pu gagner pour sortir sa famille de la misère.

Depuis cinq ans, Thomas travaillait dans une usine d'amiante de l'est de la cité. Solitaire, il avait longtemps côtoyé les autres employés de l'usine sans vraiment leur parler, se contentant de partager avec eux le brouhaha de la cafétéria, entre les cloches réglementant les horaires de travail. C'est un autre employé, une grande gueule du nom de Michel, qui, un jour, l'avait rapproché de Gilles. Michel avait offert la bière à tout le monde, à la brasserie du coin, un après-midi après le travail. « J'ai gagné au casino, les gars, c'est ma tournée », avait-il lancé, en brandissant au nez de tous un portefeuille rempli de gros billets. Ses collègues l'avaient regardé avec envie. Thomas et Gilles étaient tous deux pères de famille. Leur salaire modeste ne leur permettait aucun excès, aucune folie. Gilles avait deux garçons, Yannick et Martin, de huit et dix ans. C'était l'âge du début du goût des livres, mais aussi des vacances de ski dont on rêve. Thomas avait une fille, Anne-Marie, de douze ans. Sa femme, Isabelle, venait de perdre son emploi de téléphoniste dans une grande firme de télécommunications. Sans être pauvres, ils calculaient la moindre dépense pour arriver. Et ces semaines-ci, Noël approchait, et avec lui, les cadeaux à acheter, les bottes d'hiver et les habits de neige à changer.

Entre Thomas et Gilles, le courant avait passé tout de suite, une sorte d'amitié virile faite de réserve et d'intérêt mutuel. La semaine suivante, les deux hommes s'étaient donné rendez-vous à la sortie de l'usine et avaient pris ensemble la route du ciel.

La rencontre avec le casino avait été pour Thomas un choc. Une fois passé le stationnement bondé, tout avait là l'odeur de l'abondance, du parc aux fleurs cultivées qui entourait l'établissement jusqu'aux fontaines, dont on pouvait suivre les jeux d'eau savants, d'étage en étage. Au plafond, les lustres suspendus, perpétuellement allumés, puisque le casino ne fermait jamais ses portes, donnaient au lieu une ambiance de salle de bal. Partout, dans cette enceinte illuminée, des gens

s'agitaient, fébriles. Aux étages inférieurs, c'était le bruit des machines à sous qui dominait, brassant dans un fracas incessant leur lot de pièces à toute heure du jour et de la nuit. Assis devant elle, des hommes et des femmes au regard hagard tenaient dans leurs mains un contenant de plastique, dans lequel ils puisaient inlassablement les pièces de monnaie qui alimentaient ces monstres. Au fond de la salle, un escalier roulant promettait des plaisirs plus raffinés aux étages supérieurs. Là, autour des tables ornées de tapis verts, des hommes et des femmes se pressaient les uns contre les autres, concentrés sur le jeu. Quelques places étaient libres à une table de black-jack. Thomas et Gilles s'y étaient installés, avant de changer quelques dollars en jetons pour s'assurer une mise minimale.

Le croupier était un homme d'une cinquantaine d'années, l'air d'un bon gars. Il dirigeait le jeu d'une main experte. Distribuait les cartes entre les joueurs à une vitesse vertigineuse, il énonçait à haute voix le nombre de cartes demandées par chacun, avec la rapidité d'un encanteur de métier. Gilles et Thomas avaient joué quelque temps. Malgré son inexpérience, Thomas gagnait tandis que Gilles perdait. « Il y a certains trucs pour bien maîtriser le black-jack. Je vous dis ça pour vous aider à gagner », leur avait glissé le croupier, pour les encourager. Au milieu de la soirée, c'est Gilles qui avait convaincu son ami de quitter les lieux, alors qu'il ne lui restait plus un sou en poche. Thomas avait ensuite mis de côté son petit gain sans en dire un mot à sa femme. Les jours suivants, à l'usine et à la maison, avaient été lourds d'ennui. Alors qu'Isabelle le pressait de questions sur les vacances de Noël qui approchaient, sur les cadeaux à acheter pour Anne-Marie, Thomas avait été évasif et fuyant. Après le faste clinquant du casino, après l'ivresse des jetons qui s'amoncelaient sur le tapis vert, tout autour de lui lui paraissait médiocre, laborieux, et sans avenir.

Quelques semaines plus tard, Thomas avait inventé son premier mensonge pour s'éclipser une deuxième fois vers le casino. « Il y a une assemblée syndicale,

demain soir, pour discuter de la prochaine convention collective », avait-il annoncé à Isabelle, la veille. Cette fois, il s'était rendu au casino seul. Rapidement, il avait traversé à grandes enjambées le rez-de-chaussée jonché de machines à sous, sauté sans hésiter dans l'escalier roulant qui menait aux étages supérieurs. D'un coup d'œil, il avait repéré la table de black-jack qui lui avait porté chance la première fois. Quelques places étaient libres. La croupière était une jeune fille blonde, l'air ingénu. Pour faire un signe au destin, Thomas avait choisi la même couleur de jetons que la dernière fois, les jaunes. À côté de lui, un homme d'une soixantaine d'années avait pris place. Une casquette bleue enfoncée sur la tête, il jouait gros et avec assurance. Concentré sur le jeu, il ne perdait pas un mouvement de la croupière. La fortune lui souriait. Il amassait des piles et des piles de jetons verts. Thomas le regarda jouer quelques instants. Il contemplait l'audace qu'il mettait dans son jeu, avançant sans compter de hautes colonnes de jetons à chaque donne. Thomas attaqua avec une mise quatre fois plus élevée que celle qu'il avait investie la première fois. Il gagna. En quelques brassées, son investissement lui fut remis plusieurs fois. Seul, il n'hésitait pas à prendre des décisions, choisissait à toute vitesse le nombre de cartes à réclamer, les tours à passer. Il était euphorique, se sentait le roi du monde. Il avait gagné cent fois la mise qu'il avait investie quand un jeune homme bien mis lui prit le bras et le serra avec insistance. Thomas croisa son regard en détresse. « Vous gagnez, dit le jeune homme, en continuant de le fixer dans les yeux, faites confiance à mon expérience, et partez! » Thomas était rentré chez lui ivre de joie. En prenant soin de ne pas ouvrir les lumières pour ne pas réveiller sa famille, il avait compté ses dollars dans la salle de bains. Il pensait aux présents qu'il offrirait à Isabelle et à Anne-Marie.

Il n'avait pas parlé de son gain à sa famille. Mais le lendemain, il avait payé la tournée de bière aux gars de l'usine. C'était lui cette fois qui faisait le paon en réglant l'addition. Juste avant de rentrer chez lui, il avait soigneusement déposé le reste dans un nouveau compte en banque. Il avait flâné devant le bijoutier qui tenait commerce dans le voisinage de l'usine, et avait demandé à la vendeuse de lui laisser prendre

dans ses mains une bague ornée d'une pierre rare. En replaçant le bijou dans l'écrin, il avait aussi songé à cet ordinateur que sa fille Anne-Marie réclamait depuis si longtemps pour la maison. Mais les jours suivants le plongèrent dans un état dépressif. Au travail, il bâclait l'ouvrage, filait dès que la cloche sonnait. À la maison, il évitait de faire face à Isabelle, fixait la télévision jusque tard dans la nuit. Plus le temps filait, plus il avait l'impression que seule une possibilité de luxe, de dépenses, de folies pouvait le maintenir heureux et satisfait de lui-même. Isabelle commençait à remarquer son changement d'humeur. Un soir, elle s'était choquée de la colère avec laquelle il l'avait rabrouée, alors qu'elle brandissait une liasse de comptes à payer. Puis elle l'avait regardé avec étonnement lorsque, se faisant rassurant, il l'avait implorée de lui faire confiance, qu'il était un homme fort, qui pouvait tout arranger. Cette semaine-là, il se rendit au casino à plusieurs reprises. Il gagna encore durant toute une soirée. La somme qu'il détenait dans son compte de banque avait pris de l'ampleur. Ses rêves de richesse aussi. Un soir, toujours à la table de black-jack, il perdit, rejoua, perdit, rejoua et perdit de nouveau. Lors de ses passages précédents au casino, il avait connu le vertige que donne la multiplication de fortes sommes mises avec audace. Malgré les pertes, il continuait de jouer gros. Tout l'argent gagné plus tôt disparut à toute allure sous la main agile de la croupière. La sueur perlait sur son front. Il se sentait les joues en feu. Il aurait dû s'arrêter là, il le savait. Mais il retira d'importantes sommes du guichet automatique du casino, perdit encore avant de quitter la table de black-jack. Le coup allait être lourd à porter pour la famille qui assumait déjà difficilement les paiements à faire sur la voiture.

Il rentra à la maison, mais ne parla plus de jeu à ses collègues. En secret, il se rendit à la banque pour négocier une plus grande marge de crédit pour assumer les paiements sur son auto. Chaque jour, il prit bien soin d'apporter sa boîte à lunch à l'usine, pour économiser les frais de repas à la cafétéria. Et il lui arrivait de fermer les yeux et de se revoir, au sommet de sa gloire, devant la pile de jetons qu'il allait bientôt changer en dollars, dans l'ambiance grisante du casino. À ce moment-là, il n'y

avait plus eu d'usine, plus de comptes déprimants à payer chaque fin de mois, plus d'horaires à respecter, de discipline à suivre. Thomas s'était senti tout puissant, il était l'homme qu'il aurait aimé être, celui qui seul pouvait éclipser le pauvre Thomas. Pas un instant, depuis, il n'avait douté qu'il pouvait gagner encore, que le luxe qu'il avait entrevu était à portée de sa vie, à portée de ses doigts. Il n'avait pas dit son dernier mot. Sa soirée de chance au jeu lui avait fait miroiter mers et mondes.

Thomas trouva une place au milieu du stationnement bondé. Ce soir-là, en guise de porte-bonheur, il avait glissé dans son portefeuille une photo de sa mère, qui le regardait tendrement. Le temps était venu de se refaire, de retrouver l'argent perdu et d'en gagner beaucoup plus encore. Dans l'ascenseur qui menait au ciel, les gens étaient bien mis, d'humeur joyeuse. Il était environ dix heures du soir. C'était pour les joueurs une heure d'espoir. La soirée s'offrait encore à eux, pleine de risques et de promesses. Cette fois, Thomas ne jeta pas un regard vers la table de black-jack qui avait fait sa fortune et sa perte les jours précédents. D'un pas résolu, il se dirigea vers les tables qui exigeaient de plus fortes mises de départ, et qui attiraient par conséquent les joueurs plus « sérieux ».

Le croupier était un homme aux cheveux noirs, grand et sec. Il distribuait les cartes en parlant d'une voix forte. Il échangea sans mot dire les liasses de billets que Thomas lui offrit contre des jetons. Aux côtés de Thomas, un homme asiatique jouait lui aussi à toute vitesse, réclamait des cartes, dédoublait son jeu quand c'était nécessaire, accueillait avec une sorte d'indifférence, comme s'il était sous hypnose, le verdict qui tombait à chaque fin de mise, de la bouche du croupier. Ce dernier semblait connaître son métier. Était-ce en vertu d'une consigne qu'il avait reçue? De sa voix calme mais toujours forte, il rassurait les joueurs tout en les encourageant à jouer. « Je suis là pour vous aider à gagner », répétait-il aux joueurs, tout en empochant promptement leurs mises, chaque fois que la donne le lui permettait. Thomas joua très longtemps. Il gagna. Doubla la somme engagée au début, une fois,

puis deux fois. La bague entrevue chez le bijoutier redevint accessible, comme l'ordinateur familial et les vacances de ski en famille. Mais Thomas voulait plus encore que tout cela. Ce qu'il voulait, c'était avoir raison du croupier et de la maison, et peut-être, en son for intérieur, venger son père, le perdant. À côté de Thomas, l'homme aux yeux bridés perdit de gros montants. Imperturbable, il quitta la table quelques instants. Il revint, le teint pâle, mais les mains pleines de billets à échanger pour des jetons. Il se rassit à droite de Thomas.

Pour eux, le temps s'était arrêté. Toute leur énergie était centrée sur le jeu, dans une longue nuit qui ne finissait pas. Leurs regards étaient rivés sur les cartes qui allaient et venaient, sur leur jeu puis sur celui du croupier. Les jetons formaient des colonnes de plus en plus hautes devant eux, comme de petits piédestaux qui visaient à soutenir leur gloire prochaine. Thomas joua tout ce qu'il avait gagné et il perdit, perdit et perdit de nouveau. Il joua jusqu'à ce que la nouvelle marge de crédit qu'il avait négociée à la banque soit complètement dépensée. Le soleil pointait à l'horizon quand il réalisa qu'il n'avait plus un sou en poche, plus un sou à la banque.

En se dirigeant vers le stationnement, il traîna quelque temps devant les fontaines qui giclaient autour du casino, parmi les jardins luxueux. Il marchait, les mains dans les poches, laissait son regard flotter sur les fleurs rares. À la maison, Isabelle lui demanderait sûrement où il avait passé la nuit. S'il passait aux aveux, son petit monde, qu'il avait patiemment bâti à coups de travail et d'amour, s'effondrerait. Thomas se proposa de téléphoner à Gilles, de lui demander de lui fournir un alibi pour la nuit. Ils pourraient se rendre ensemble au travail. Ensuite, Thomas tenterait de nouveau d'emprunter de l'argent, pour regagner celui perdu au cours des dernières heures. Après, après seulement, il s'expliquerait avec Isabelle, cesserait de jouer, reprendrait sa vie sans histoires. Thomas se dirigea vers une cabine téléphonique, prit une grande respiration. Demain, demain, c'est sûr, tout allait s'arranger.

LE CHAPELET

De l'autre côté de la rue, l'enseigne lumineuse clignotait sans arrêt. Depuis deux heures déjà, Jean-Baptiste la contemplait de la fenêtre de sa chambre, qui faisait face au restaurant. Il était en état d'hébétude, comme lorsqu'il avait trop consommé de cocaïne, et qu'au petit matin, sans trouver le sommeil, il n'était plus capable de la moindre action cohérente. Aujourd'hui, pourtant, il était sobre. Il attendait.

Allongée sur le divan, Carole, sa femme, le regardait en silence. Il y avait bien deux jours qu'elle ne lui avait pas adressé la parole. Quelques jours auparavant, trois policiers étaient venus dans leur appartement, sur la rue principale du village. Exhibant un mandat de perquisition, ils avaient saisi sa voiture. Ils avaient aussi trouvé Carole à son travail et l'avaient interrogée pendant des heures. Jean-Baptiste ferma les yeux. Puis, il sembla s'éveiller comme en sursaut. Avait-il dormi quelques minutes, une heure? On cognait à la porte. Jean-Baptiste s'accorda quelques instants de répit et continua de fixer l'enseigne du restaurant d'en face qui brillait dans la nuit.

« M. Faucher, vous êtes en état d'arrestation », dit une forte voix d'homme, à travers la porte. Jean-Baptiste se leva tranquillement pour ouvrir. Dehors, deux policiers en uniforme lui faisaient face. « Vous êtes en état d'arrestation », répéta celui qui semblait le plus jeune des deux. « On vous conseille d'amasser quelques effets personnels... ». Jean-Baptiste se dirigea lentement vers la chambre.

C'était survenu quelques mois plus tôt. Pour Carole, le temps s'était arrêté ce jour-là. Plantée au sol comme une croix de cimetière, elle était restée longtemps

immobile à regarder le petit cercueil blanc au fond du trou, bien après qu'on y eût lancé la dernière pelletée de terre. Il y avait à peine une semaine que la petite Claire avait déposé un dernier baiser sonore sur ses joues, avant de partir à l'école. Carole l'avait suivie du regard jusqu'à ce qu'elle tourne le coin de la rue voisine, son petit sac rouge, vert et rose, bien en vue sur le dos. Elle était ensuite retournée à la cuisine pour ranger les restants du déjeuner avant de prendre le chemin du travail.

Puis, le choc était arrivé. Ces choses-là surviennent toujours de manière impromptue, se présentant d'abord sous une forme anodine, avant de vous jeter à terre d'un coup. Carole avait reçu l'appel à l'agence de voyage où elle travaillait. « Mme Cloutier, c'est le sergent Bérubé à l'appareil. » La nouvelle avait frappé Carole comme une gifle. Claire, sa petite Claire, la prunelle de ses yeux, avait été frappée par le camion d'un chauffard devant son école primaire. « Elle a été transférée d'urgence à l'hôpital », avait expliqué le sergent, en pesant lentement ses mots. « Mais il était déjà trop tard. » Les joues roses de Claire étaient devenues blanches pour toujours. Et pour Carole, le monde entier venait de perdre ses couleurs. Elle s'était réfugiée en elle-même comme un animal sauvage. Et malgré les apparences, n'en était plus tout à fait ressortie. Une rage froide, aussi massive que de la lave durcie, l'avait envahie et la tenait prisonnière. Elle était rentrée chez elle en automate, sans rien voir ni rien entendre autour d'elle. Malgré tout, elle savait qu'elle survivrait.

Le conducteur responsable de l'accident était un camionneur qui avait passé la nuit à conduire son véhicule. Pressé de finir son quart de travail, il n'avait pas ralenti au moment d'entrer dans la zone scolaire du village, avait mal entamé une courbe. Claire avait basculé sous ses roues alors qu'il prenait le fossé devant l'école. Le corps de la petite avait été déchiqueté sous le poids du véhicule. Il s'en tirait avec un bras cassé. Claire était morte. L'enquête avait été bouclée rapidement. Les audiences furent courtes. Le juge condamna le chauffeur à quinze ans de prison pour conduite

dangereuse ayant causé la mort. Son employeur fut tenu d'écourter les quarts de travail de ses employés. Le dossier était clos.

Carole était seule à l'agence de voyages lorsque Jean-Baptiste y était entré pour la première fois. « Je cherche un forfait de vacances dans le Sud, pour un voyage de groupe avec des collègues », avait-il expliqué en tripotant un dépliant. Elle avait remarqué ses grandes mains calleuses, son corps qui dégageait une sorte de sensualité sauvage. Il avait choisi le forfait en République dominicaine qu'elle lui avait proposé. Et quelques semaines plus tard, il était repassé à l'agence après le voyage. Timide et hésitant, il l'avait invitée au cinéma pour la remercier de son choix. Carole était divorcée depuis plusieurs années et mère de deux enfants, un garçon, Martin, et une fille, Julie. C'était la fin de semaine du mois que les enfants de Carole passaient avec leur père. Elle avait accepté l'invitation de Jean-Baptiste. Déjà, dans la pénombre du cinéma, il avait serré son bras autour d'elle.

Ils avait emménagé ensemble en mars, dans la fatigue mêlée d'excitation qui marque le printemps. Les deux enfants de Carole, Martin et Julie, tous deux préadolescents, à force de voir des couples rompre et se former, s'étaient accommodés avec résignation de cet homme taciturne et travailleur. Un troisième enfant était né. En ouvrant les yeux, Claire avait fait le bonheur de Jean-Baptiste. Entre les quarts de travail qui le retenaient au chantier comme menuisier, il s'en occupait avec un soin jaloux. La petite Claire était belle. Elle avait les yeux bleus, le front haut, une petite bouche pulpeuse à souhait. Elle ressemblait à son père. Elle avait ses traits avec la grâce en prime. À 40 ans, le menuisier la considérait comme un don tardif du ciel, une chance de refaire sa vie.

Depuis la mort de Claire, Jean-Baptiste Faucher vivait dans un autre monde. Sa transformation s'était produite peu à peu. Il n'avait pas toujours été un ange, bien sûr. Célibataire, dans les brasseries où il rejoignait ses compagnons de chantier, il levait déjà le coude jusque tard dans la nuit. Avec Carole, malgré le bonheur qui avait fait son apparition dans sa vie, il avait continué de boire. Il s'y mettait une fois Claire couchée, et plus lourdement encore les week-ends où les autres enfants allaient chez leur père.

Après la mort de Claire, son alcoolisme s'était alourdi. Il commençait à boire le midi, continuait jusqu'au soir, chaque jour de la semaine. Une fois bien saoul, il finissait par s'endormir. Et quand il ouvrait les yeux, au petit matin, la lumière l'agressait comme une arme. Au chantier, il avait commencé à s'absenter, une fois, deux fois par semaine, puis pratiquement un jour sur deux. Son contremaître avait laissé faire. Il avait l'expérience des choses de la vie, et de l'amitié pour cet homme brisé. Et puis, Jean-Baptiste n'était pas le seul employé à faire des excès. Un jour, au chantier, un autre ouvrier avait offert de la cocaïne à Jean-Baptiste. Ils en avaient d'abord consommé ensemble, puis, Jean-Baptiste en avait pris seul, après l'ouvrage. Il ne lui avait fallu que quelques mois pour en faire une habitude. À la maison, ces changements n'étaient pas passés inaperçus. Carole remarquait le regard nerveux de son amant, lorsqu'il rentrait du chantier un peu plus tard qu'à l'accoutumée. Parfois, sur l'oreiller, tout doucement pour ne pas le brusquer, elle lui demandait tout bas : « T'as encore consommé ce soir ? » Il ne répondait pas. Elle n'insistait pas.

Claire était morte et une sorte de démission les affectait tous les deux. Carole continuait de travailler, malgré la dépression, même si une sorte de souffrance

pesante, la clouait parfois au lit des week-ends entiers. Et puis, il y avait Julie et Martin. Malgré leur chagrin d'avoir perdu leur petite compagne de jeu, leur jeunesse, leur énergie, refaisaient surface. Leurs bagarres, leurs piailllements, leurs problèmes même tiraient Carole de son apathie. Courageusement, elle finissait par sortir de sa chambre, faisait une épicerie, organisait un souper, une sortie. Jean-Baptiste, lui, coulait à pic, sans bouée.

Cette fois, les deux policiers s'étaient présentés directement à l'agence pour lui poser des questions. « Carole Mercier? » lui avait demandé la policière en brandissant sa carte. « On est ici concernant une tentative d'enlèvement d'enfant. Le père de la victime a identifié la voiture de votre conjoint. » Étonnée et confiante, Carole les avait suivis jusqu'au poste de police. Ils réaliseraient vite qu'il s'agissait d'une erreur, se disait-elle, il suffisait de coopérer. Au poste de police, elle avait rencontré d'autres policiers. Durant des heures, ils lui avaient posé et reposé les mêmes questions.

Carole ne se souvenait plus de ce qu'elle avait fait le 15 septembre de cette année-là. Elle ne se souvenait plus non plus si son mari était allé travailler, ou s'il était resté couché jusqu'à midi, comme il en avait pris l'habitude. Elle avait répondu docilement aux questions des policiers. Tout au long de l'interrogatoire, elle avait gardé une hâte intense de rentrer chez elle. Elle voulait au plus tôt échapper à ce mauvais rêve. Ne pensait qu'à retrouver l'homme qu'elle aimait. Ils allaient reprendre leur souffle, se reconstruire, recoller les morceaux de leur vie brisée. Jean-Baptiste avait été arrêté le jour même, puis remis en liberté, moyennant une caution que Carole avait empruntée à la banque. Il faudrait aussi prendre un avocat. La facture s'annonçait salée.

La vie avait repris entre eux dans une espèce de torpeur. Ils s'épaulaient l'un l'autre sans se poser de questions. Carole croyait Jean-Baptiste innocent, tandis qu'il la soutenait auprès de ses enfants. Et ces derniers la ramenaient à la vie, l'appelaient dans la cuisine, l'attachaient à des préoccupations immédiates. Parfois, tout de même, lorsque le silence envahissait la maison après leur départ pour l'école, elle chassait un doute pour entamer une nouvelle journée de travail.

Au réveil, aussi, elle contemplait parfois Jean-Baptiste, endormi près d'elle. Au fil des ans, elle avait appris à décoder son homme. Elle connaissait ses forces, celles qui faisaient de lui l'un des meilleurs menuisiers en ville. Elle connaissait aussi son obstination dans l'amour, sa fidélité. Ces qualités, elle les avait mesurées durant les années où ils avaient partagé leur vie, leur maison, leurs tracas. Pourtant, il lui semblait aussi qu'une partie de ce roc sur lequel elle s'était appuyée dès les premiers temps de leur concubinage s'était effondrée, comme ces parois rocheuses qui tombent dans la mer et qui laissent soudain deviner un vide, là où autrefois il y avait du plein.

Appelée à témoigner à l'enquête préliminaire, qui devait déterminer si Jean-Baptiste subirait ou non un procès, Carole avait encore pris congé de l'agence, « pour des raisons personnelles », avait-elle avancé. Lorsqu'elle le vit dans le box des accusés, enchaîné à un gardien de sécurité, son conjoint, qu'elle trouvait si beau et puissant, avait perdu toute son assurance. Sa peau était grise, ses cheveux mal lavés. Il fuyait son regard. Carole songeait à son couple. Ils n'avaient pas été des anges. Mais ils avaient été honnêtes. Ils s'étaient aimés sincèrement, avaient aimé leurs enfants aussi. Maintenant, Carole ne s'illusionnait plus sur son intimité. L'affaire avait éclaté dans les journaux. Pour les lecteurs de la presse qui avait fait état des accusations, ils étaient des monstres, presque des assassins. Les jeux étaient faits.

Le premier témoin à comparaître fut la victime, une fillette de onze ans qui avait rapidement réussi à s'échapper de la voiture de son agresseur, avait témoigné.

Elle avait d'abord identifié la Buick beige, dans laquelle l'agresseur avait essayé de l'enlever. Il avait tenté de l'attacher avec une ceinture. Elle s'était débattue. Affolé par ses hurlements, qui risquaient d'ameuter les voisins, il l'avait laissée partir. Dès son apparition en cour, la jeune enfant avait conquis l'assistance et les avocats. Radieuse malgré le traumatisme qui lui avait été infligé, elle rayonnait de toute sa pureté, de toute son innocence. Encadrée par son père et sa mère, et se tenant toute droite devant le juge, elle avait tout de suite reconnu l'objet que l'avocat de la Couronne avait brandi sous son nez.

« Reconnaissez-vous ce chapelet? » lui avait demandé l'avocate.

« Oui, avait-elle répondu. Il pendait du miroir de la voiture. Je l'ai remarqué parce que mon père en a un pareil ».

« Du rétroviseur de la voiture de l'agresseur? » avait précisé la Couronne, insistante.

« Oui », avait répondu la petite fille.

Carole aussi connaissait ce chapelet. Jean-Baptiste lui avait déjà expliqué qu'il lui avait été légué par sa mère. Quand il était enfant, disait-il, elle le tenait dans ses mains durant la grand-messe, où ils allaient en famille le dimanche. Jean-Baptiste gardait de ces journées-là un souvenir ambigu. Le dimanche matin, sa mère, dont il était le fils unique, et dont le mari travaillait souvent loin, dans les mines, mettait toujours un soin fou à s'habiller, se poudrer, se parfumer. Son fils en éprouvait une fierté toute masculine en gravissant le parvis qui menait à l'église. Depuis la mort de Claire, Jean-Baptiste avait accroché ce chapelet dans son auto. Il disait qu'il le réconfortait, et même qu'il lui portait chance. Il ne savait pas vraiment pourquoi. Peut-être tout simplement parce qu'il savait que sa mère était heureuse les jours où elle le portait.

Le second témoin à comparaître en cour, immédiatement après la fillette, fut le contremaître du chantier où travaillait Jean-Baptiste. Il commenta en détail les

feuilles de temps de son employé, pour conclure avec la Couronne que celui-ci n'était pas au travail, le matin du 15 septembre où l'incident était survenu. Quand vint le tour de Carole d'être appelée à la barre des témoins, le mardi, l'avocate de la Couronne lui demanda une fois de plus si elle se souvenait où était son mari, le matin du 15 septembre. Carole dit se souvenir que son mari s'était levé très tôt, pour prendre la route du chantier.

« Il n'est pas resté dormir à la maison ce matin-là », dit-elle. L'interrogatoire de la Couronne se poursuivit longtemps. L'avocate posa des questions à Carole sur ses rapports sexuels avec Jean-Baptiste, sur la consommation d'alcool et de drogue du couple, sur l'état de santé de son conjoint en général.

À la fin de son témoignage, le juge intervint pour lui poser une question. « Comment se fait-il que jusqu'à présent, vous aviez toujours dit aux policiers que vous ne vous rappeliez plus où était votre mari le matin du 15 septembre, et qu'aujourd'hui, vous affirmez sous serment qu'il n'était pas à la maison ce matin-là? » Elle répondit avec lassitude : « Jusqu'à présent, monsieur le juge, j'ai toujours cru que mon mari était innocent. »

L'avocate de la défense intervint pour confirmer auprès de Carole si le couple avait bien souffert, au cours des dernières années, de la mort de leur enfant. Un silence s'installa dans la salle. « Oui », avait dit Carole, la gorge serrée.

L'audience fut levée et Carole marcha lentement jusqu'à la sortie du palais de justice. Pour elle, il n'y avait plus de doute. Sa vie était brisée maintenant.

Alors que les deux policiers attendaient dans l'embrasure de la porte, Jean-Baptiste boucla ses bagages sans dire un mot. Dans la garde-robe de la chambre, il prit une valise dans laquelle il rangea des sous-vêtements, des pantalons et quelques chemises. Dans la salle de bains, il prit son rasoir et quelques autres objets de toilette. Il chercha un instant le long chapelet que lui avait légué sa mère, et qui le rassurait

parfois, durant ses crises d'angoisse. Et la voix de Carole lui rappela doucement qu'il ne l'avait plus.

LA LETTRE

Sur le chemin du bureau de poste, Anne avait été prise d'une joie fébrile. Elle regardait Guy qui marchait près d'elle. Depuis le temps qu'elle l'espérait, cet homme, il était là enfin, tout près d'elle. Voilà qu'ils sortaient ensemble, en pleine rue, qu'ils étaient sur le point de former un vrai couple. Il lui avait pris la main, en accélérant le pas. Elle courait presque pour s'adapter à son rythme. Il faisait un froid intense. Leurs bouches projetaient de la vapeur dans l'air à chaque expiration. Dans peu de temps, si tout se déroulait comme prévu, ils seraient invités ensemble pour les fêtes de Noël ou du Nouvel An, partageraient une adresse, un numéro de téléphone et tous ces petits détails qui rapprochent les êtres dans une intimité à la fois permanente et officielle. Elle souriait toute seule en contemplant cette idée. Il lui semblait qu'elle touchait enfin à son but. Et pourtant, elle s'en rendait compte à la moindre occasion, son anxiété des dernières années ne la quittait pas. Et chaque fois qu'elle sentait un brin d'impatience, une exaspération dans la voix de Guy, la douleur familière du doute lui revenait, comme une écharde lui tenaillant le cœur, à laquelle elle se serait habituée avec le temps.

Une dizaine d'années plus tôt, l'homme qu'elle avait épousé à la fin de son adolescence, qui était le père de son garçon, l'avait brusquement quittée avant de mourir d'une crise cardiaque. Anne avait vécu ce double abandon comme un affront, en était restée fragile, désorientée. Elle avait connu Guy dans un congrès, après ce divorce et ce deuil. Il lui était apparu comme une bouée, la promesse d'un avenir possible. Marié, et de quinze ans son aîné, il l'avait d'abord invitée à le suivre lors de ses voyages à l'étranger. Puis ils s'étaient vus de plus en plus souvent, en ville, à l'insu de sa femme. Parfois, Anne se demandait si ce n'était pas le mariage de Guy lui-même qui miroitait à ses yeux comme un trésor lumineux, comme si elle convoitait cette union même qui avait survécu aux pièges de l'adultère et à

l'adolescence des enfants, et comme si c'était cette stabilité qu'à force d'amour et de séduction, elle avait tenté de partager avec lui, quitte à l'enlever à sa femme.

Suzanne, la femme de Guy, avait fini par découvrir leur liaison. Elle en avait souffert, énormément. Anne le savait, même si elle n'avait pas encore tout à fait réussi à faire la part de théâtre et la part de détresse, la part de vrai et de faux, dans le chantage émotif de Suzanne envers Guy. Ses mystérieuses maladies, annoncées l'une à la suite de l'autre, étaient disparues tout aussi étrangement. Ses menaces de suicide s'étaient succédé. Anne ne savait qu'en penser parce qu'elle ne connaissait pas Suzanne. Elle ne l'avait jamais vue, et n'en connaissait que ce que Guy avait bien voulu lui en dire. Pour Anne, le personnage de Suzanne s'était bâti peu à peu, comme un fantôme menaçant, dans la pénombre de sa chambre, durant les longues nuits de veille solitaire que son amant lui imposait. Au fil de ces heures, Suzanne était devenue une femme à abattre. La seule évocation de son nom, dans la bouche de l'aimé, faisait frémir sa colonne vertébrale. Et pris dans cet éternel chassé-croisé entre deux parties de lui-même, Guy n'avait trouvé d'autre façon, pour éviter les scènes, que de faire l'autruche, et d'écarter adroitement les sujets épineux, à force de cadeaux et de compliments, avec sa femme comme avec sa maîtresse.

À mesure qu'ils s'approchaient du bureau de poste, Anne révisa mentalement des pans de la lettre qu'ils s'apprêtaient à poster ensemble. C'était lui qui l'avait écrite, de son écriture ample d'homme sûr de lui. Elle aurait souhaité que la lettre fût parafée de leurs deux signatures, qui se seraient presque touchées au bas du papier, comme le symbole de leur union nouvelle. Mais Guy avait insisté pour la signer de sa seule main. Durant la rédaction, Anne était restée derrière lui, dressée comme une bête aux aguets, surveillant sa proie, alors qu'il était assis à la table de la salle à manger. Elle l'avait guetté comme on guette un homme captif, toujours tenté de s'évader. Elle avait suivi avec attention sa main courir sur le papier. La missive commençait ainsi :

« Chère Suzanne,

Il y a sans doute longtemps que j'aurais dû te transmettre cette lettre. Mais j'ai longuement hésité avant de te l'écrire. Je m'y résigne aujourd'hui, parce que je crois sincèrement qu'elle indique la seule voie possible pour nous tous. Nous sommes mariés depuis très longtemps, trop longtemps sans doute. Tu m'as donné quatre enfants. Nous les avons aimés tendrement. Puis ils ont grandi et le temps a passé. Et nous l'avons constaté l'un comme l'autre, un fossé, un silence s'est installé entre nous. Les dernières années ont été lourdes de tourments, peut-être particulièrement pour toi.» Au moment d'arriver à ce passage, Guy s'était arrêté d'écrire. D'un geste sec et nerveux, il avait posé le crayon sur la table. « Attends, je vais me faire un café », avait-il dit à Anne, filant vers la cuisine pour éviter qu'elle ne plonge son regard dans ses yeux pleins d'eau. Anne était restée seule dans la salle à manger. Par la fenêtre, elle voyait la neige tomber doucement. Cette année, Noël serait enfin la fête de la lumière, de l'amour qu'elle espérait depuis son enfance.

Elle n'avait pas été surprise de la subite nervosité de Guy. Depuis le temps qu'il fuyait le moment des explications avec sa femme... Mais cette fois, elle sentait qu'elle avait le dessus sur lui, qu'il ne pourrait s'échapper de cet appartement dans lequel il avait accepté d'entrer, de cette table à laquelle il avait accepté de s'asseoir, de cette lettre qu'il avait entrepris d'écrire. Elle le tenait. Il était là, sous ses yeux, il écrivait. Il ne pouvait plus faire marche arrière.

Anne sourit en entendant la tasse de café vibrer dans sa soucoupe alors que son amant revenait dans la salle à manger. Elle le suivait du regard et n'eût même pas besoin de faire un geste pour qu'il s'asseye à table et reprenne le crayon. Et tout doucement, elle promena une main tendre sur son épaule pour l'encourager. Il poursuivit. « J'avais espéré que notre séparation physique, lorsque je t'ai annoncé ma décision de quitter la maison familiale et de prendre un appartement au centre-ville, finirait par apaiser ta peine. Je sais aujourd'hui que ce n'est pas le cas. La peur et le

doute m'ont tenaillé pendant des mois, des années. Mais je t'écris aujourd'hui pour t'annoncer ma décision de vivre avec Anne. Nous allons pour le moment nous installer dans sa maison de l'ouest de l'île, puis nous achèterons ensemble une maison en banlieue. »

La main d'Anne se fit un peu plus pressante, un peu plus possessive, sur son épaule.

« Je crois donc qu'il serait mieux que nous divorcions. J'ai l'intention d'entreprendre sous peu des démarches légales à cette fin. Je veux te répéter à quel point je souhaiterais que tu te fasses à cette nouvelle situation, qui, somme tout, est loin d'être exceptionnelle. Je suis sûr que les enfants comprendront. Je continuerai de te remettre mensuellement assez d'argent pour que tu vives confortablement. Tu sais que tu peux me faire confiance à ce sujet. » En lisant ces lignes, Anne se rappela les longues conversations qu'elle avait eues avec Guy au sujet de la pension alimentaire qu'il devrait éventuellement verser à sa femme. Anne l'avait incité à être généreux envers cette femme qui vieillirait, selon toute vraisemblance, seule devant son miroir. Plus Suzanne serait satisfaite, croyait-elle, plus son bonheur à elle serait sans nuages. Mais la perspective de verser une pension alimentaire déplaisait à Guy, bien qu'il eût toujours gagné seul tout l'argent du ménage.

Guy avait secoué son épaule, pour se dégager de l'emprise que la main d'Anne exerçait toujours sur lui. Il continua : « Je n'attends pas encore d'amitié de ta part. Je me contente de te souhaiter la sérénité. Sache que notre mariage et notre famille ne perdent rien de leur valeur à mes yeux. Mais peut-être est-ce le besoin de vivre de nouvelles expériences qui me tenaille, avant ma mort, qui, vu mon âge, risque de survenir avant la tienne. Je te souhaite pour ma part sincèrement un avenir plein de lumière et de bonheur.

Affectueusement, Guy. »

La lettre était cachetée. De la main, elle pouvait la sentir dans la poche du manteau de son amant. Ils étaient arrivés au bureau de poste. Guy prit la main d'Anne en se dirigeant jusqu'au comptoir. En souriant, il demanda à acheter des timbres. En prit un, le posa sur l'enveloppe sur laquelle il avait inscrit le nom et l'adresse de sa femme, et la déposa dans la boîte aux lettres. Ils arrivaient juste à temps pour que la lettre soit dans la poste du lendemain, et le préposé attendait derrière eux pour prendre le courrier dans la boîte.

Anne avait prévu une belle soirée en tête-à-tête avec Guy ce soir-là. Sans le lui dire, elle était allée au marché le matin même, avait acheté une belle pièce d'agneau, de la menthe et des légumes frais. En passant, elle avait choisi une bonne bouteille, un dessert fin, des chandelles. Et elle avait pris congé pour le lendemain. C'était dimanche, soir de week-end, mais exceptionnellement, en cette période qui précédait les Fêtes, Guy avait donné rendez-vous à un client le soir même. Il fit faux-bond à Anne dès leur retour chez elle. Alors, dans ce face-à-face avec elle-même qu'elle s'était mise à détester avec les années, Anne revit en pensée la longue marche qu'elle avait menée, contre vents et marées, pour se rapprocher de cet homme. La journée était historique, qui devait marquer la fin de son calvaire.

Lentement, elle sortit de sa torpeur, entreprit de cuisiner l'agneau, les légumes, d'ouvrir la bouteille de vin, et de préparer le dessert, malgré sa solitude. Elle s'endormit tôt, assommée d'alcool. Dès qu'elle ouvrit les yeux le lendemain matin, elle ressentit l'absence de Guy à ses côtés. Après le déjeuner, elle composa le numéro de téléphone du bureau de son amant. « Je ne l'ai pas vu de la journée », lui répondit la standardiste. Désœuvrée, Anne décida d'aller au musée visiter une exposition qu'elle se promettait depuis longtemps de voir. À son retour, elle recomposa le numéro du bureau de Guy. On lui répondit qu'il était là, mais qu'il était en réunion pour l'après-midi. Elle finit par le joindre en fin de journée.

Sa voix était chaleureuse au bout du fil. Il l'invita joyeusement dans un restaurant chic pour souper. Anne arriva cinq minutes d'avance au rendez-vous. Elle n'avait pu résister à porter la jolie robe qu'elle avait achetée pour Noël. Il arriva enfin, choisit une table un peu à l'écart, commanda rapidement le repas et le vin. Ce fut Anne qui entra d'abord dans le vif du sujet. « As-tu des nouvelles de ta femme? » demanda-t-elle, anxieuse. « Oui », répondit-il avec cette économie de mots qu'il semblait avoir cultivée avec les années, et qui poussait son interlocuteur à assumer seul les frais de la conversation. « Elle a reçu la lettre? » demanda encore Anne. « Non », répondit-il. Les plats arrivèrent et ils mangèrent en silence. Quand vint le dessert, Guy prit une longue gorgée de vin et pour une fois, ce fut lui qui prit la parole. « Il faut que tu comprennes, Anne. » Elle eut un léger sursaut. Il continua. « Suzanne et moi avons vécu ensemble de très nombreuses années. C'est une femme vulnérable, malade. Elle a déjà été très affectée par mon déménagement au centre-ville. Un divorce lui serait peut-être fatal. »

Anne sentit l'univers tourner autour d'elle. Elle s'accrocha à son verre et reprit ses esprits, le temps de laisser tomber : « Mais la lettre que tu lui as envoyée hier? ». « Il n'y a pas de lettre, répondit-il brusquement. Je suis allé chez Suzanne ce matin, après le déjeuner. Le facteur est passé alors qu'elle prenait sa douche. J'ai pris la lettre dans la boîte. Je l'ai déchirée à mon retour au bureau ».

Un silence lourd s'installa entre eux. Anne eut l'impression de plonger dans le vide. Guy, avec cette façon qu'il avait de s'écouter lui-même, poursuivit. « Entretiens, j'ai longtemps parlé avec Suzanne. Notre séparation lui est vraiment insupportable. Elle ne sort presque plus de la maison depuis que les enfants sont partis pour de bon. » « Il faut que tu comprennes, Anne, répéta-t-il, la voix grave. « Je crois que je vais devoir retourner vivre avec elle. »

Autour d'Anne, dans ce restaurant chic où tout tournoyait, il n'y avait qu'un verre, un verre à pied bien plein du liquide vermeil, auquel s'accrocher. Elle le vida d'un trait. Galamment, en payant l'addition, Guy lui offrit de la reconduire à la maison.

HISTOIRE DE PEAU

J'ai connu Sergio et Dona au cours d'un voyage d'études, dans la petite pension, pratiquement une maison familiale, qu'ils tenaient à Miraflores, le quartier huppé de la capitale du Pérou, Lima. Ils ont été mon ancre, une sorte de repère, dans cette ville où je n'avais ni famille, ni amis. Ce qui nous ralliait, c'était le toit que nous avions sur la tête, le partage d'un foyer. Dans tout le reste, culture, langue, références sociologiques et politiques, nous étions et nous resterions des étrangers. Ils vivaient la plupart du temps sous mes yeux, comme si j'avais été absente. J'étais comme une intruse dans leur vie quotidienne. Dans le conflit qui les opposait en silence, j'aurais voulu pencher, trancher, faire avancer les choses. Durant des semaines, je les ai observés, et ma sympathie muette et impuissante allait tantôt à l'un, tantôt à l'autre. J'ai eu tôt fait de me rendre compte que j'étais prisonnière de mes propres barrières culturelles.

Au Pérou, à cette époque, la guerre se déroulait dans les rues comme dans les maisons. Sergio était Indien. Cela se voyait au premier coup d'œil. À 24 ans, il avait gardé la taille d'un enfant, même si dans ses yeux couvait déjà une colère d'adulte. À la clientèle de touristes et d'étudiants étrangers qui fréquentaient la pension, il présentait une politesse affectée, distante. Mais ce vernis recouvrait à peine l'insolence prête à bondir. Ses manières étaient fuyantes, sa rage, contenue. À force de le regarder, on devinait qu'il aurait voulu cacher le grain de sa peau, le lustre de ses cheveux, qu'il portait comme une honte. Qu'il aurait préféré naître de la bonne race.

Elle, il l'appelait Dona, était blanche. Et blanche, elle l'était jusque dans l'autorité de sa voix, lorsqu'elle lui réclamait un ventilateur pour la rafraîchir, un peu d'eau chaude pour son thé. Parce que ses ancêtres étaient venus d'ailleurs, il y avait de cela près de cinq cents ans, elle était encore, des centaines d'années plus tard,

comme une étrangère en son propre pays. Loin de la disqualifier aux yeux des autochtones, cela lui donnait une sorte de grâce. Comme si les peuples qui avaient habité ce pays depuis la nuit des temps voyaient encore dans les Blancs l'incarnation d'un certain dieu, qu'il fallait traiter avec égard, quoi qu'il arrive. Ils habitaient la même maison dans une sorte d'entente tacite, scellée par l'histoire de la dépendance d'une race envers une autre. Lui était muet comme une carpe, ne répondant aux ordres que par signes ou par des grognements, comme si le silence était le dernier retranchement dans une culture en déroute. Elle, de quarante ans son aînée, babillait comme une jeune fille, en espagnol, et racontait sa vie à qui voulait l'entendre.

Elle était sa mère adoptive, disait-elle. Elle décidait de tout dans cette maison, tandis qu'il exécutait les ordres, passivement, comme une ombre. Dans la cour baignée de lumière qui séparait leurs appartements, il entretenait seul les fleurs et la pelouse. Et au centre de ce petit jardin propre trônait un perroquet baptisé Coca, dont il avait aussi la responsabilité. Toute la journée, à intervalles réguliers, l'animal, un ara aux plumes colorées comme l'arc-en-ciel, entamait en espagnol la même strophe d'une vieille chanson de folklore : « Quand la reine d'Espagne reviendra, tralalala. » Ce n'était qu'une phrase, un refrain tiré d'une ritournelle, mais répétée inlassablement par cet oiseau sans cervelle. Et cette ritournelle indiquait chaque jour un peu plus, comme narquoisement, le fossé qui les séparait. Son chant, une espèce de son rauque, qui s'élevait puissamment dans les airs, ne s'adressant à personne et à tout le monde à la fois, créait une sorte de malaise autour de lui, et il n'y avait que Dona pour se réjouir de ce couplet de conquérant, et pour féliciter la bête à chaque fois qu'elle s'exécutait.

Un jour de canicule, alors qu'elle se tenait sur la petite véranda ombragée où elle prenait le thé au milieu de ses dentelles, Dona me raconta ses origines, ainsi que les prémisses de son étrange relation avec Sergio. Femme de l'élite, elle avait grandi, avec sa famille, sur un ranch à café, dans les hauteurs fraîches de la sierra. Elle y

avait vécu, enfant, comme une petite reine, au milieu des plantations, des employés de son père et de toute une ménagerie d'animaux domestiques. En fait, le magnifique ara qui régnait sur le jardin était le dernier descendant de toute une volière, que, jeune, elle s'était amusée à entretenir. Ces oiseaux rares avaient été capturés et vendus par des Indiens de l'Amazonie lointaine et s'étaient reproduits en captivité. Autour d'elle, à l'époque, une armée d'employés et de domestiques s'affairait, attachés à la ferme comme la liane à l'arbre qui la porte et la nourrit.

Trois fois, elle avait été mère. Son mari, blanc comme elle, était aujourd'hui décédé. Ses enfants, éduqués dans les meilleures écoles, rompus aux langues et aux cultures étrangères, avaient d'abord quitté la terre pour la ville, puis pour l'étranger. Armés de diplômes de médecin, d'avocat et d'ingénieur, ils avaient su rompre avec cette nation de malheur, tandis que le pays ploiyait sous les ennuis politiques. C'était avant l'arrivée de la gauche au pouvoir, avant la réforme agraire qui avait mené à la saisie des grandes *fincas*, et exproprié les propriétaires terriens. C'est cette réforme qui avait forcé Dona, devenue entre temps maîtresse du ranch, à venir vivre en ville et à se retrancher dans cette pension plus souvent qu'autrement déserte, où elle dépensait ses derniers deniers.

Le gouvernement socialiste n'avait pas réussi à pacifier le pays, loin de là. Depuis quelques années, les groupes terroristes pullulaient dans le pays. Les prises d'otages et les meurtres se succédaient. Les routes n'étaient plus sûres. Le pays était mis à feu et à sang par de petites bandes armées, majoritairement formées de jeunes, voire d'adolescents, sans avenir et sans fortune. Au départ, le discours de ces groupes affichait de nobles visées : libérer les Indiens de la discrimination dans laquelle on les tenait, permettre aux pauvres de profiter un peu du capital des riches. Mais après des années d'une guerre civile qui n'avait profité à personne et qui avait fait plus de morts chez les pauvres que chez les riches, même les pauvres ne souhaitaient plus que leur disparition.

Sergio était enfant de la misère. Sa mère était née sur le plancher de terre battue des petites huttes qui abritaient les employés de la famille de Dona. Sa famille était de celles qui courbent l'échine sous les ordres. Elle était tombée enceinte alors qu'elle n'était qu'une adolescente. C'était, au départ, une grossesse survenue hors mariage, une honte, un fardeau. C'était du moins ce que Dona lui en avait dit, puisqu'il avait été arraché à sa vraie famille, à ses vraies racines, alors qu'il était encore un nourrisson. « Je ne l'ai pris que pour rendre service. Sans moi, sa mère s'en serait débarrassée. Elle était beaucoup trop jeune et trop pauvre pour prendre soin de son bébé », répétait-elle, comme pour se déculpabiliser, en s'épongeant le front dans l'ombre de sa véranda grillagée. Sans qu'on sache très bien pourquoi, la mère de Sergio était ensuite partie travailler dans une autre plantation, et lui était demeuré avec Dona au ranch. Pour prouver sa bonne foi, Dona allait jusqu'à dire qu'elle avait tenté de l'allaiter, elle qui venait tout juste d'enfanter. Mais une allergie au lait donnait à Sergio des coliques et le faisait hurler durant des heures. Elle s'était découragée. C'était toujours à cette allergie qu'elle revenait, lorsque venait le temps d'expliquer l'alcoolisme de Sergio, sa manie de toujours finir les bouteilles, même les alcools les plus forts, avant de s'endormir. Il dormait d'ailleurs souvent tout habillé, sur un divan ou dans son lit. Et dans ces moments d'hébétude, il me semblait parfois plus vulnérable, plus accessible. Je l'imaginai alors bienheureux, l'espace de quelques heures, fuyant la vie à grands renforts d'alcool pour rejoindre les anges d'un paradis perdu ou impossible.

C'était sa race, il le savait, qui faisait qu'il était contraint, dans cette pension où rien ne lui appartenait en propre, à faire des tâches subalternes, sales. Pour lui comme pour les autres, c'était un fardeau dont on ne discute pas. Que l'on porte, un point c'est tout, comme une tache au milieu du visage. Quitte à finir sa vie pétri de rage et d'alcool. Nous passions de longues heures tout près l'un de l'autre, moi étudiant, lui nettoyant, cuisinant, servant. Je crois en fait qu'il m'avait jaugé au

premier coup d'œil : j'étais de ceux qui étudient et qui voyagent. Il était de ceux qui restent sur place, n'attendant pour se détendre que la première gorgée d'alcool dans la promesse du soir. J'étais de passage. Il était captif en son propre pays. Et j'étais blanche, par-dessus tout.

Est-ce par curiosité, par pitié, par amitié ou par une sorte de fascination pour l'adversité? J'avais en tout cas tenté un jour d'engager la conversation. Dans ses yeux, j'ai alors vu s'allumer une flamme amusée, vite masquée par un désespoir profond comme un gouffre. Je creusais au fond de moi pour trouver ce que j'avais d'amitié à lui offrir. Il me percevait à la fois comme une complice et une ennemie. Un soir, alors que je rentrais à la maison, je le surpris dans le jardin, en grande conversation avec un homme légèrement plus âgé que lui, vêtu d'une veste militaire comme en portaient les membres des groupes terroristes qui écumaient le pays. Pour la première fois, je le vis animé, volubile, intéressé. Quelques instants plus tard, mon regard croisa le sien à la porte de la pension. Ses yeux noirs brillaient comme la braise, et un sourire à la fois méchant et ironique s'étira sur son visage. Dona était arrivée sur les entrefaites.

Elle ne rajeunissait pas, bien sûr. Ses jambes ne lui obéissaient plus. Ce handicap était difficile à accepter pour une force de la nature comme elle, qui avait jadis marché des kilomètres en montagne sans pousser le moindre soupir. Elle s'isolait. Ses enfants, dont elle était si fière, ne la visitaient plus guère qu'un an sur deux, occupés qu'ils étaient à faire carrière à Montréal, Paris ou Londres, avec leur mari, leur femme, leurs enfants, leurs amants et leurs maîtresses. Les visites de ses amies aussi se faisaient plus rares. Elles, qui autrefois prisait l'amitié de cette puissante *ranchera*, éprouvaient maintenant un peu de pitié pour cette femme isolée, diminuée physiquement, comptant désormais sur ses dernières ressources pour vivre, dont la pension aux murs jaunis évoquait de plus en plus la beauté désuète d'un empire écroulé.

Sergio, lui, était indispensable. Tôt levé, il préparait les petits-déjeuners des pensionnaires, lavait leur chambre et leurs draps, sarclait le petit jardin, faisait la vaisselle et les commissions. Ensuite, il nourrissait et nettoyait, avec un soin obséquieux, l'infatigable perroquet. Tout cela sans salaire, bien sûr. Il avait pour toute indépendance un peu d'argent de poche, que Dona lui concédait au coin d'une table, chaque vendredi soir. Ces quelques sous, il les dépensait invariablement au bar du coin de la rue, seule destination de ses aventures à l'extérieur de la pension, et où il fixait obstinément durant des heures le fond de ses bouteilles de bière. Elle continuait de parler de lui à qui voulait l'entendre, affirmait qu'elle l'avait élevé comme son fils, bien qu'il ait toujours catégoriquement refusé son lait, qu'il ait volé l'argent de certaines de ses amies, les faisant fuir du même coup.

Il n'était pas seul à subir l'offense du racisme et il le savait. Il le voyait à la servilité avec laquelle les Indiens de son pays subissaient l'autorité des Blancs, bien que ces mêmes Blancs y fussent en minorité. C'était sans doute ce que lui avait enseigné le camarade à la veste militaire, avec lequel je l'avais croisé un soir. Au cours d'une de mes promenades quotidiennes dans le quartier, je les ai aperçus une autre fois, discutant vivement autour d'une table. Dans le sac qui se trouvait à terre, à ses pieds, on devinait la forme d'une mitraillette. Je les ai revus une autre fois encore ensemble, bavardant avec la même intensité, toujours dans le même café. Mais par discrétion, je n'en ai parlé ni à Dona ni à Sergio. Depuis des mois, on entendait régulièrement parler des méfaits des bandes armées, dans les journaux, à la radio, à la télévision, dans les rues. « Les jeunes n'ont pas d'argent », reconnaissait Dona en soupirant, au cours d'une de ses envolées sur la condition politique du pays. « Alors, ils prennent un fusil et l'appuient sur la tempe du premier venu. » Et plus le dos de Dona se courbait, plus sa haine à lui l'envahissait, remontait à la surface comme la bile des haut-le-cœur qui le secouaient parfois au petit matin, aux lendemains de longues nuits arrosées en solitaire. Je l'accompagnais de mon silence, le suivant

souvent du regard dans ces tâches ménagères qui accaparaient l'essentiel de son temps. Dans la pesanteur de l'après-midi, il n'y avait que le cri de l'infatigable ara pour nous tirer de la torpeur ambiante : « Quand la reine d'Espagne reviendra, tralala... »

Un jour que la maîtresse des lieux était partie en voyage, j'ai constaté qu'un petit montant d'argent que je cachais dans l'armoire de ma chambre avait disparu. L'Indien et moi étions alors seuls dans la pension. J'étais sûre qu'il était l'auteur de ce larcin. Il lisait dans mes pensées. Et alors que je le croisais dans l'escalier, il avait fait peser sur moi un sourire moqueur. À partir de ce jour, il m'apparut comme un vieil enfant, ou un petit homme qui refuse de vieillir. Il me semblait que sa façon de se taire, de se refermer sur lui-même comme une huître, indiquait aussi qu'il n'était pas tout à fait prêt à assumer son destin. Jusqu'aux femmes, dont il ne semblait s'approcher qu'en rêve, dans une vie adulte qu'il semblait chasser loin, toujours plus loin, devant lui. Oh! J'en étais sûre. Il lui arrivait encore parfois de rêver d'amour, de nature, et de liberté, à la tombée de la nuit, juste avant que l'ivresse ne l'assomme pour de bon. Il pouvait aussi serrer les poings de colère, arriver à la haïr, elle qui l'avait arraché à son identité, à la vie même. Peut-être avait-il déjà rêvé de la tuer.

Un matin, au saut du lit, Dona trouva le perroquet Coca éventré, baignant dans son sang, au milieu de sa cage ouverte. Était-ce l'œuvre d'un chat de ruelle? Cherchant en vain son fils adoptif pour ramasser les dégâts, elle m'appela à la rescousse. Nous l'avons attendu longtemps dans sa chambre, au bar du coin, dans les parcs environnants. En vain. Dans les semaines qui ont suivi, Dona semblait triste, accablée. Je quittai le pays quelques semaines plus tard, rappelée chez moi pour travailler à la fin de mon stage. Elle mit du temps, beaucoup de temps, à réaliser qu'il avait disparu de sa vie pour toujours.

L'ÎLE AUX CORBEAUX

L'île aux Corbeaux est un point dans la mer, un roc dur et unique sur le trajet du vent. Elle apparaît dans l'Atlantique, comme une exclamation au milieu des eaux mauvaises, un endroit où l'on peut crier « terre! terre! » au cœur d'une tempête, mais qu'un navire peut aussi heurter en pleine course, en s'éventrant sur les rochers. Vue de haut, l'île aux Corbeaux est un écrin de velours vert, au relief de collines rasées et de caps abrupts, où brille un collier de maisons. Des vaches et des chevaux y broutent et y galopent, comme égarés par les dieux. Quelque cent trente habitants, plus ou moins parents, vivent dans ses petites vallées. Tous voisins bien sûr et soumis à cette réalité des régions rurales qui veut qu'on n'échappe pas à l'œil inquisiteur de ses proches. Leur histoire remonte à la nuit des temps. On dit que ce sont des descendants de rescapés des naufrages qui ont peuplé l'île, aux tous débuts. Depuis, ils ont formé des familles, ont pris racine dans ce hameau perdu. Ils sont devenus pêcheurs, agriculteurs ou gardiens de phares, ont eu des enfants et des petits-enfants.

On atteint l'île aux Corbeaux par bateau, un traversier qui fait la navette à partir de la côte. Sur les chemins de terre où roulent quelques vieilles voitures sans immatriculation, les habitants dévisagent les visiteurs. Entre eux, ils ont développé une langue qui leur est propre, qui les met à l'abri des oreilles indiscrètes. Ils partagent aussi des valeurs, une histoire, un attachement à leurs caps. Peut-être est-ce pour cela qu'à la longue, ils se sont souvent mariés entre eux. Cette consanguinité fait en sorte que du haut d'une butte, les habitants embrassent souvent du regard à la fois

les maisons de leurs nièces et de leurs neveux, de leurs frères et sœurs, la maison de leurs parents et celle de leurs enfants.

Rythmée par les marées, les saisons des pêches, la vie dans l'île se déroule à une lenteur infinie. On y attend, des mois durant, la période de l'année où l'on peut enfin remettre les bateaux à l'eau. En hiver, on s'extasie pendant des semaines à propos de la naissance de veaux jumeaux. Certains insulaires sont beaux, cultivés, avenants et souriants. Quelques-uns ont développé le sens des affaires ou un intérêt aigu pour les arts, la peinture, la musique, la photographie. Leur regard vif se tourne chaque jour vers l'horizon infini et ses promesses de homard, de pétoncles et de maquereaux. D'autres ont payé pour trop de promiscuité. De génération en génération, ils sont devenus laids, presque difformes. Leur esprit est lent, leurs yeux sont vides à force de regarder vainement l'horizon, leurs traits se tordent au moment de sourire. Et comme les forces de l'ordre, qu'elles soient tribunal ou police, ne mettent pratiquement jamais les pieds ici, les vieux conflits sont enterrés par les habitants eux-mêmes, comme des cadavres de vaches mortes sur les buttes battues par les vents.

Marie E. avait dû être une très belle femme, autrefois. Aujourd'hui, elle était la propriétaire de l'unique restaurant de l'endroit, situé tout près du quai, où arrivaient et d'où partaient les bateaux. J'avais déjà parcouru toute l'île à pied, en quelques heures seulement, lorsque je me suis arrêtée à son établissement pour siroter un café. « Cette île est un endroit fabuleux, n'est-ce pas? » m'avait-elle lancé bien fort, Puis, après s'être penchée pour n'être entendue que de moi, elle avait ajouté : « Je pourrais

vous en faire connaître d'autres aspects. » Elle parlait le français avec un accent étrange. J'étais fréquemment des regards furtifs autour d'elle, particulièrement à un groupe de gens qui étaient assis à une table près de nous. On devinait qu'ils étaient tous de la même famille, à la couleur uniformément rousse de leurs cheveux, et au teint clair de leur peau. Ils semblaient au milieu d'une partie de cartes, mais tous s'étaient arrêtés de parler à mon entrée dans le restaurant. À les voir, serrés les uns contre les autres, j'ai pensé aux oiseaux se disputant l'espace à coups de bec que je venais d'observer sur les rochers. On les devinait médisant les uns des autres, des jours durant. Leur discussion a repris. Marie tentait manifestement de les ignorer, et m'a invitée à m'asseoir plus près d'elle encore, trop heureuse de trouver une oreille attentive encore étrangère à ses soucis. « C'est la famille des N. », m'a-t-elle glissé à l'oreille, au sujet de nos voisins. Au fil de notre conversation, son regard se posait parfois sur moi avec une attention soutenue, comme pour lire dans mes pensées. À d'autres moments, il semblait échapper au présent, suivre ses pensées dans un univers connu d'elle seule. Dès le début de notre entretien, je me suis posé des questions sur l'état de sa santé mentale.

Son père s'appelait Anselme, il était mort il y a plusieurs années. Il avait gardé le phare de l'île toute sa vie. Il avait débuté dans ce métier comme apprenti, comme il se doit, à l'âge de quinze ou vingt ans. Le métier n'exigeait pas une longue scolarité à l'époque, mais les postes de gardiens de phares étaient convoités, et souvent obtenus grâce à de solides amitiés politiques. Marie et sa famille avaient toujours fait l'envie de toute la communauté. Le matin, dès le réveil, Anselme grimpait en haut de la tour. Tout le jour durant, il taillait les mèches, nettoyait et couvrait les lampes et les

réflecteurs. Puis, une heure avant le crépuscule, au moment où on pouvait placer l'espace d'une main, en clignant d'un œil, entre le soleil et l'horizon de la mer, le phare était allumé pour la nuit. . « C'était avant l'automatisation des phares », dit-elle. Le gardien de phare avait eu trois fils, Richard, Germain et Samuel, avant de voir naître sa première fille, Marie.

Le métier de gardien de phare se transmettait alors de père en fils. Pour ne pas faire ombrage à son père, l'un des frères de Marie, Germain, était un jour parti seul prendre la responsabilité du phare du rocher aux Mouettes, à quelques heures de navigation de l'île. Il y était resté des décennies. Jour après jour, dans la solitude la plus absolue, il arpentait les quelques mètres du rocher qui surplombaient la mer, avec pour toute compagnie les cris hystériques et perpétuels des oiseaux. Il ne revenait dans sa famille que pour les vacances, les Fêtes, les mariages ou les funérailles. Au fil des ans, il s'était comme ancré dans son roc, au point que la peau de son visage avait fini par prendre la teinte sanguine des falaises. Au moment de prendre sa retraite, le retour dans l'île aux Corbeaux avait été pour lui insupportable. Il avait été trouvé mort, peu longtemps après, couché dans un lit au dernier étage de l'unique pension de l'hôtel. On avait conclu à une crise cardiaque. Il avait été enterré dans le terrain familial. On ne s'échappe pas si facilement de l'île aux Corbeaux.

Lorsque Marie pensait à Germain, elle ne pouvait s'empêcher de ressasser les histoires étranges qui entouraient le rocher aux Mouettes, cet endroit désolé où plusieurs gardiens étaient devenus fous à force d'isolement. Au tournant du siècle, un matin de printemps, alors que les bateaux n'avaient pas encore cassé la glace pour

filer vers le nord, un gardien du phare, son fils et un assistant s'étaient aventurés sur la banquise pour chasser le phoque. Le vent s'était levé, entraînant implacablement vers le large le bloc de glace sur lequel ils se tenaient. Le gardien et son assistant étaient morts de froid. Seul le fils de la famille avait survécu quelques jours, le corps secoué de frissons, jusqu'à ce que son esquif de glace frappe la côte. C'est là qu'il avait rendu l'âme, en même temps que, le souffle mourant, il avertissait ses sauveteurs que sa mère était restée seule sur le rocher maudit.

La mer, avec ses changements d'humeur subits, ses récifs et ses profondeurs insoupçonnées, était pour les insulaires aussi généreuse que cruelle. Aujourd'hui encore, des drames se déroulaient périodiquement dans ses eaux. Richard, le frère aîné de Marie E., y était mort à son tour, pas plus tard qu'il y a quatre ans, avec l'un de ses deux fils. Ils faisaient partie de l'équipage du Brenda C., un gros bateau de pêcheur parti, un matin d'avril, par une mer calme, chercher de l'essence sur le continent. En cours de route, le bateau avait été pris dans une immense tempête. Toute la journée, la famille de Richard s'était réunie au restaurant, regardant vainement les hautes vagues porteuses d'écume s'échouer sur la plage, faire tanguer de plusieurs mètres les bateaux arrimés au quai. Il avait tonné, venté, plu toute la nuit. Et la triste nouvelle était tombée au matin sur la communauté de l'île. Tout l'équipage du Brenda C. avait péri. On avait retrouvé le corps du fils de Richard, attaché avec des cordes au fond de la cale, sans doute par ses collègues, pour ne pas qu'il sombre dans la mer en furie. Le cadavre de son père avait été retrouvé sur une plage du continent plusieurs jours plus tard, les doigts recourbés comme s'il s'agrippait encore au rebord de l'embarcation.

Marie parlait, parlait, et l'île entière semblait ne plus exister que par sa bouche. J'avais oublié les verts paysages du dehors, le doux meuglement des vaches dans la campagne, toutes les beautés entrevues au cours de cette journée gorgée de soleil. « Eux, c'est la mer qu'ils craignent plus que tout », dit-elle, en désignant le groupe d'insulaires assis près de nous. « Moi, ce sont les autres êtres humains qui me tuent », laissa-t-elle tomber, en baissant les yeux pour éviter mon regard.

Très jeune, elle s'était désintéressée des choses de l'eau. Adolescente, elle avait quitté la maison de son père, était partie chercher une formation d'infirmière sur le continent. Chaque automne, comme la plupart des jeunes de l'île, elle avait pris le traversier pour la côte, seule avec ses bagages. Elle ne revenait que de longs mois plus tard, en même temps que les oiseaux qui envahissaient les caps, au moment où on pouvait jouer à se laisser pousser par le vent du haut d'une butte, pour s'étendre de tout son long dans l'herbe folle. Une fois les premières feuilles tombées, elle reprenait le bateau et repartait sur le continent. Sans regret. En ville, elle s'était mariée, avait eu deux garçons, Marc et Jean. Elle avait mené sa carrière d'infirmière, loin des vieilles chicanes de son enfance. Puis, à la mort de son conjoint, comme mue par une hérédité qu'elle avait peine à s'expliquer, elle avait choisi de revenir vivre dans l'île, d'habiter la maison de son père décédé. Elle avait ici une réputation de fonceuse. Forte tête, Marie avait voulu donner à ses enfants la meilleure formation. Elle avait rêvé pour eux de carrières de médecin ou d'avocat, loin de cette île perdue, avec ses troupeaux de bétail broutant inlassablement la même herbe, fixant le même horizon. Mais, une fois revenus dans l'île avec leur mère, les garçons de Marie étaient tombés sous le

charme de l'île, n'avaient plus juré que par ce coin de terre, seul endroit où ils se sentaient vraiment à leur place, où résonnaient leur langue et le nom de leur mère. Ils y étaient restés malgré la méfiance que tous témoignaient envers ces « étrangers », dont le père n'était pas de l'île. Et Marie s'était résignée à les voir vieillir dans cet univers restreint.

À côté de nous, la famille d'insulaires avait terminé sa partie de cartes. Un à un, ses membres s'étaient levés en silence et s'étaient dirigés vers le comptoir. Chacun d'entre eux avait déposé la monnaie de sa consommation devant Marie en faisant tinter les pièces sur le comptoir, puis avait quitté le restaurant sans dire un mot. Marie avait parlé abondamment, comme pour meubler un silence insupportable. Durant ses confidences, elle promenait régulièrement son regard autour d'elle. Sa voix, au moment de poursuivre, ne s'est plus faite que chuchotement.

« Persécution, c'est de la persécution », dit-elle à voix basse en se penchant vers mon épaule. « Il n'y a pas d'autre mot pour décrire ce qui se passe ici. » Sur l'île, c'était la loi du plus malin qui primait. Et pour l'heure, celui-là n'était pas dans le camp de la famille des E. Depuis plusieurs années, la famille des N., celle-là même qui venait de quitter le restaurant, régnait sur l'île. Par intimidation, elle assurait la réélection de ses membres à la mairie de mandat en mandat. Cette famille détestait les parents et descendants des E. et le faisait sentir. Plus tôt cette année, Marc avait échoué trois fois, sans raison, le test qui lui aurait permis d'enseigner à l'école primaire de l'île. Jean, lui, était tombé d'un étage, où il faisait de la rénovation, à

cause d'une échelle qui avait mystérieusement été déplacée, alors qu'il avait le dos tourné. Il s'en était tiré avec des mois de repos, au lit.

Le regard de Marie, fuyant le mien, sembla errer un instant aux confins de sa conscience. Sa voix ralentit encore, étranglée par la peur. Samuel, un autre de ses frères, était un célibataire endurci vivant seul dans sa maison, tout en haut d'une butte. La veille de Noël, l'année précédente, il s'était engagé, avec quelques connaissances, dans la tournée des maisons de l'île. Il avait beaucoup dansé, bien bu, bien ri, cette nuit-là. Au petit matin, on n'avait retrouvé que ses vêtements, ses sous-vêtements et une de ses bottes d'hiver en haut d'un cap tout enneigé. Son corps avait disparu dans les eaux troubles de la mer. Les garde-côtes, appelés à la rescousse, avaient longtemps cherché le corps. Mais il semblait bel et bien s'être perdu dans le golfe pour toujours. La dernière fois qu'on l'avait vu, c'était chez les N.

« Ils ont laissé croire qu'il s'était suicidé », dit Marie, le visage déformé par l'angoisse. Quelques éléments mystérieux pesaient sur cette mort. Personne n'avait expliqué, par exemple, pourquoi les gens de la maison blanche avaient peinturé leur voiture, dès le lendemain de la mort de Samuel, en pleine tempête de neige. Personne n'avait expliqué non plus pourquoi les N. avaient d'abord dit qu'ils étaient couchés quand Samuel avait quitté la maison, pour ensuite affirmer aux policiers qu'ils l'avaient vu s'éloigner en voiture, au soleil levant. Les garde-côtes avaient sillonné l'océan pendant quelques jours, à la recherche du corps, en vain. Là s'était arrêtée l'enquête. Le dossier était vite tombé dans l'oubli. Les forces policières de la côte

étaient peu enclines à se rendre dans l'île, à bousculer les habitudes de cette société homogène, repliée sur elle-même.

Le nom de Samuel avait rejoint ceux d'Anselme, de Germain et de Richard, sur la pierre tombale familiale des E., dans le petit cimetière de l'île aux Corbeaux. Mais dans la semaine qui avait suivi la gravure de ce nom, quelqu'un avait tracé un « M » très clair, à la craie, juste sous le nom de Samuel.

Marie E. avait subitement cessé de parler. Dans ses prunelles claires, son regard s'affolait. « La prochaine, ce sera sûrement moi », laissa-t-elle tomber. Instinctivement, elle posa sa main sur la mienne. J'étais restée plusieurs heures à l'écouter, une tasse de café vide reposant sur la table devant moi. La lumière posait des rayons obliques à travers les fenêtres du restaurant. Par une de ces vitres, on voyait un bateau traversier, tout coloré de bleu et de rose, accoster au bord du quai. C'était le dernier bateau à quitter l'île ce jour-là. J'hésitai quelques secondes avant de me lever. Puis, je pris congé, et me dirigeai vers la sortie.

La traversée fut difficile sur une mer houleuse. Il faisait nuit noire quand le bateau toucha la terre ferme. Alors que je hâtais le pas dans les rues d'une petite ville maritime, j'avais l'étrange impression que l'île avec ses vallons et ses vaches, ses voisins et ses meurtres, était un endroit inventé où je n'avais peut-être jamais mis les pieds, et que j'étais, en fait, sur le point d'oublier.

REQUIEM

« Sans la musique, la vie serait une erreur. »

Nietzsche

Louise suivit le bruit des pas dans le corridor, jusqu'à ce qu'ils s'interrompent. Puis elle ferma les yeux et fit un effort de mémoire. « Qui donc venait de la visiter ce matin? ». Les muscles de son front se crispèrent sous l'effort. En vain. C'était un de ses enfants en tous cas. Un de ses garçons. « Oui, oui, celui qui a une petite fille », disait la petite voix de sa mémoire, comme pour trouver son chemin jusqu'à son cerveau. Mais cette voix s'éteint avant de lui souffler le nom de son fils. Elle le remplaçait très bien, pourtant. Elle revoyait ses épaules carrées qui se penchaient sur son lit, il y a quelques minutes à peine. Étonnant comment ses grands enfants, qu'elle avait portés et allaités et qui étaient aujourd'hui des adultes, devenaient comme des maris, des pères pour elle, depuis les débuts de sa maladie. Elle ferma les yeux quelques instants pour retrouver sa tendresse.

Des pans entiers de vie la fuyaient maintenant. Son état ne s'améliorait pas. Elle s'en rendait compte. Sa maladie ne lui laissait plus de répit. Elle prenait de plus en plus de place dans sa vie, comme l'ombre des arbres s'agrandit quand vient le soir, cachant le soleil des maisons. En général, elle ne se sentait plus la force de combattre, sauf quelques rares journées où le soleil perçait par la fenêtre, où qu'un enfant venait la visiter. Alors, elle avait un éclair de lucidité heureuse, son lien avec le monde se resserrait, et elle sentait de nouveau le sang couler dans ses veines. Dans ces moments-là lui revenait le goût de vivre, et surtout l'espoir vague mais persistant qu'elle surmonterait la mort, la vieillesse, et qu'elle retrouverait cette force qui la faisait marcher pendant des heures en forêt, sans aucune fatigue, en veuve joyeuse qu'elle était encore il n'y a pas si longtemps. Mais ce matin, la tristesse la reprenait, remontant à sa conscience comme une nausée. Son corps pesait de tout son poids

dans les draps. Il lui semblait qu'il y avait des semaines qu'elle n'avait pas quitté ce lit, ce lieu sans âme où elle avait échoué, comme un bateau vivant loin de la mer. « Comme je suis vieille, se dit-elle. Mon corps est comme une coquille vide. » Elle regardait son ventre, le lieu par lequel étaient nés ses trois enfants. « Un sentier désaffecté », pensa-t-elle. Sous la jaquette, sa peau était jaunie, plissée. Elle ne la reconnaissait plus. Son corps même lui paraissait complètement étranger. Et ils étaient là, tous, ses enfants, ses amis, défilant les uns derrière les autres, parlant à une femme qui n'était déjà plus tout à fait elle-même. Une partie de son âme envolée, elle faisait des efforts surhumains pour se rapprocher d'eux tout en sachant qu'elle les quittait un peu plus chaque jour.

Louise regarda les murs de sa chambre. Sa chambre... Les gens venaient l'y visiter comme si elle était chez elle. Pourtant, il ne s'agissait que de quatre murs impersonnels, où d'autres gens, il n'y a pas si longtemps, étaient morts avant elle, peut-être dans l'indifférence générale. C'était un endroit où on l'avait placée pour pallier toutes ses pertes de mémoire, de conscience, les problèmes de santé qui l'avaient assaillie ces dernières années. Un endroit utilitaire, sans plus. C'était aussi, Louise s'en doutait, un endroit pour mourir. À son arrivée, les infirmières et les assistants lui avaient demandé de dicter son histoire, pour permettre une « socialisation avec les autres malades ». Elle avait, en une seule page, fait le tour de sa vie. Maintenant, cette feuille était collée sur la porte de sa chambre, dont elle ne sortait plus. Il lui semblait que cela ressemblait à une notice nécrologique. Quelque chose qui ornerait un tombeau.

Autour, il y avait toutes ces photos que les enfants lui avaient apportées. Elle y trônait, elle, dans ses vêtements des années cinquante, entourée de sa marmaille. Louise se remémorait sans difficulté cette maison où elle avait habité durant trois décennies. Elle se souvenait de son mari, mort il y a plusieurs années. Mais étrangement, la personne dont elle se souvenait avec le plus d'exactitude, c'était son

père, dont l'image lui était toujours si réconfortante. Elle le retrouverait bientôt, elle le savait. Il était temps enfin de redevenir la petite fille chérie de son papa, après toutes ces années de séparation. En y pensant, Louise revivait la joie qu'elle avait de lui présenter ses bulletins remplis de bonnes notes, à la fin de l'année scolaire. Alors, il l'emmenait pêcher avec lui sur la grande rivière. Elle se souvenait de cela. Mais même en fouillant dans sa mémoire, elle ne pouvait dire avec certitude le nom de son garçon qui était venu la visiter il y a cinq minutes.

Louise chassa d'un mouvement d'épaules l'angoisse qui venait de l'assaillir. Elle perdait la mémoire. Et après? Est-ce que c'était si grave? Au début, elle avait tenté de cacher ses symptômes à ses proches. Elle se souvenait encore de s'être murée dans le silence plutôt que d'avouer à une connaissance rencontrée dans la rue qu'elle ne se souvenait plus où elle l'avait connue. Au fil des mois, ses distractions s'étaient faites de plus en plus fréquentes. Ses enfants lui reprochaient d'oublier de se nourrir, et lui faisaient des scènes en découvrant le vendredi un réfrigérateur aussi plein que le mercredi. Mais le pire avait été lorsque Louise s'était retrouvée soudain au carrefour de deux rues inconnues, en plein hiver, sans se souvenir comment elle s'était rendue là. Un taxi l'avait gentiment aidé à rentrer chez elle, mais elle était restée profondément angoissée de cet incident. Plus tard, alors que l'un de ses fils était venu la visiter chez elle, il l'avait surprise en train de s'adresser à son reflet dans le miroir comme à une autre personne. « Maman, qu'est-ce que tu fais? » lui avait-il lancé. Pour ne pas l'inquiéter plus encore, elle avait délaissé sur le champ ce reflet qui s'adressait à elle d'un ton si amical. À la clinique où elle s'était présentée, il lui avait fallu subir une batterie de tests. Finalement, le diagnostic était tombé. Louise ne se souvenait plus du nom de l'étrange maladie qui l'affligeait. Mais elle savait que cette annonce avait été reçue comme une bombe parmi ses proches, et que plus personne ne la regardait depuis de la même façon.

L'infirmière de service entra dans la chambre sans frapper. « Bonjour Louise », dit-elle d'un ton joyeux. « Bonjour », répondit Louise comme à regret. Elle aurait souhaité quelques minutes supplémentaires de solitude. La présence des autres, qui la rappelaient invariablement dans le monde des vivants, lui inspirait désormais des sentiments contradictoires. À mi-chemin entre la vie et la mort, elle avait perdu la possibilité de tenir avec eux des conversations suivies, n'attrapait que des bribes de cette vie qui les animait et les occupait tout entier, les horaires de travail, les enfants, les vacances, les soucis.

Elle était si loin de tout cela maintenant. Pourtant, elle n'était pas complètement morte. La vie qu'elle avait donnée sur terre était ce à quoi elle tenait le plus, son seul trésor. Une mère est indispensable à ses enfants. Et aujourd'hui, alors qu'elle était alitée, qu'il fallait changer ses couches plusieurs fois par jour, qu'elle ne pouvait plus s'alimenter seule, alors qu'ils lui parlaient désormais comme à une enfant, il lui semblait qu'il fallait vivre encore pour eux, être cette mère qui rassure, incarner le rempart contre la mort. Mais paradoxalement, ces visites l'épuisaient, la ramenant plus loin encore sur le chemin de la vieillesse, comme le ressac d'une vague qui l'éloignait, après l'avoir approchée de la berge.

La jeune infirmière souleva délicatement le drap. Ses gestes étaient précis. C'étaient les gestes d'une femme qui change les couches de dizaines de personnes âgées chaque jour, d'une professionnelle qui rencontre les êtres au soir de leur vie, et pour qui leurs corps maigris, souvent difformes, n'ont pas de passé, pas de gloire. Louise se laissa faire. À quoi bon résister? Parfois, elle doutait même que ce corps fut le sien, puisqu'il y avait de si nombreux souvenirs qui lui échappaient aujourd'hui. C'était comme si la mort avait fait son apparition au sein même de sa vie, la rendant déjà étrangère à elle-même, alors qu'elle respirait, que son cœur battait encore.

Il y avait donc eu le déménagement de cet appartement où elle vivait seule depuis la mort de son mari. Ses enfants avaient alors entièrement pris en charge ses affaires. Et même les médecins, avec lesquels elle avait eu une série de rendez-vous, passant d'un spécialiste à un autre, ne s'étaient plus adressés à elle pour mettre à jour le diagnostic. Elle n'avait eu de nouvelles de son état depuis que par bribes. « Madame, vous êtes en observation, vous allez devoir rester ici un peu, on ne sait pas encore combien de temps », lui avait-on dit alors qu'elle logeait dans une chambre bondée et bruyante d'un hôpital du centre-ville, après une chute qui lui avait fait perdre conscience. Encore aujourd'hui, ce séjour à l'hôpital, à l'étage des soins de longue durée, lui faisait l'effet d'un passage en enfer. Les sons, entre autres, avaient traversé son corps comme des épées. Les cris des autres patients, affligés de maladie mentale ou souffrant le martyre, déchiraient l'air de façon périodique, comme des appels à l'aide survenus d'un autre monde. Les bruits des téléviseurs rivalisaient entre eux de niaiserie et de volume. L'air empestait : une odeur tenace d'urine, de couches et de toilettes mal récurées. Dans ce lieu où la vieillesse s'offrait en concentré, comme refermée sur elle-même, les patients s'émerveillaient de la visite d'un couple, d'un enfant, comme des témoins d'un monde auquel on n'avait plus accès. Les patients les arrêtaient dans le corridor, leur demandaient leur noms, leur âge, comme s'ils avaient croisé les habitants d'une vie oubliée.

C'était un univers de souffrance que la beauté avait délaissé, pour ne revenir que l'espace d'un instant dans le sourire furtif et rare d'une infirmière ou, mieux encore, d'un ami. Arrivée à l'institut, dans le luxe d'une chambre privée, avec les soins d'un personnel qui se souvenait de son nom, Louise s'était détendue. Au début, ses enfants lui avaient apporté des livres, des revues. Elle avait tant aimé lire ! Jusqu'à ce qu'elle n'arrive plus qu'à regarder les images, puis qu'elle ne réussisse même plus à identifier ce qu'il y avait sur ces images. Même chose pour la télévision, dont elle ne pouvait plus à suivre les dialogues, et qui était devenue une boîte bruyante et désagréable.

Puis il y avait eu cette douleur qui avait pesé comme une pierre sur son ventre. Et encore des visites de médecins et des examens, des conciliabules que ses enfants tenaient dans le corridor avec le personnel infirmier, de l'autre côté de la porte. Louise ne s'intéressait plus aux diagnostics. Quand ses enfants étaient revenus près d'elle, elle avait réussi à articuler : « Il y a quelque chose, hein? » L'un de ses fils lui avait répondu : « Oui, maman, tu as quelque chose à l'estomac. » Elle avait articulé : « Est-ce que c'est grave? » La voix lui avait répondu : « Oui, c'est grave. » Puis, avec un sanglot : « L'opération n'est pas possible. » « C'est bien », avait-elle murmuré. Que lui restait-il d'autre à dire? Ensuite, elle s'était laissée aller à une sorte de torpeur. Il y avait eu un silence lourd de tristesse. Quelqu'un avait fait jouer du piano, dans le petit lecteur de disques qu'on avait installé près de son lit.

De tout ce qui l'avait intéressée, en-dehors de ses enfants et de ses petits-enfants, il ne restait plus que la musique pour lui apporter encore des moments de joie. Adolescente, en jeune fille de bonne famille qu'elle était, Louise avait pris des leçons de piano. Elle avait même gagné un prix, dont elle avait fièrement gardé le trophée. À l'institut où elle vivait maintenant, les malades étaient invités à participer à une chorale. Et si Louise n'aimait pas se mêler aux groupes, elle appréciait entendre les chants, même faux, et ces airs qui avaient habité toute sa jeunesse.

Dans le petit lecteur de disques compact, il y avait cette mélodie qui s'élevait, une valse qu'elle avait jouée au piano durant sa jeunesse, dans le grand salon de la maison paternelle, devant les invités de ses parents. La musique, toute ancienne qu'elle fut, n'avait rien perdu de sa légèreté, de sa grâce. Louise ferma les yeux. C'était dans ce calme, cette fraîcheur, qu'elle espérait le paradis. Tout à l'heure, les enfants partiraient et il serait enfin temps de mourir.

APPAREIL RÉFLEXIF
L'APPROCHE DOCUMENTAIRE ET LA FORME BRÈVE

INTRODUCTION

Je suis arrivée à la maîtrise en création littéraire après avoir pratiqué le journalisme durant près de vingt ans. Toutes ces années à scruter le réel pour y trouver l'histoire à raconter aux lecteurs ont forgé tant mon rapport à la réalité qu'à l'écriture. Si l'envie d'écrire de la littérature dans sa forme pure m'est venue très tôt dans la vie, il m'est devenu presque impossible, au début de la quarantaine, et au moment d'entamer ce mémoire de maîtrise, de mettre entièrement de côté l'héritage de mon métier pour prendre l'unique posture de l'écrivain.

En fait, les années passées à pratiquer mon métier ont plutôt aiguisé mon intérêt pour la fiction, et m'ont donné des outils pour la bâtir. Car le journalisme, tel qu'il est pratiqué de façon conventionnelle dans les salles de rédaction, n'a pas tardé à me laisser sur ma faim. Au fil des ans, il m'est clairement apparu que le récit de la vie tel qu'il est raconté dans les journaux, et tel que je devais le relater en fonction des règles d'or du métier, passe à côté de grands pans de la réalité, omettant souvent l'essentiel.

Il y a longtemps, je suis tombée par hasard sur une lettre de lecteur, qui critiquait la teneur d'une enquête journalistique publiée dans un autre journal. Cette lettre reprenait une réflexion du romancier britannique Graham Greene, qui a été résumée en ces mots par Salman Rushdie :

Graham Greene n'éprouvait guère de respect envers les journalistes. Il disait volontiers que les écrivains s'occupent de la vérité, alors que les journalistes ne cessent de tricher avec la réalité¹.

Si l'on suit ce raisonnement, on peut conclure que le journalisme, contrairement à ses prétentions, relève parfois de la supercherie. Les nouvelles télévisées qui

¹Graham Greene, *Avec mes sentiments les meilleurs, Lettres à la presse, 1945-1989*, Paris, Robert Laffont, 1989, quatrième de couverture.

résumant les développements d'une guerre à l'étranger relateront rarement le combat que telle famille doit mener, jour après jour, dans un pays miné par la division. Elle ne dira ni l'espoir, ni les mille bonheurs et malheurs dont est tissée la survie quotidienne. Un reportage sur les carences des services de santé destinés aux aînés ne dira pas le drame que vivent les membres d'une famille dont un parent s'éteint à petit feu. La chronique judiciaire quotidienne des journaux ne dira pas la détresse de l'épouse qui vient de découvrir la culpabilité de son mari.

L'essentiel se trouverait donc dans tout ce qui n'entre pas dans des tableaux statistiques, tout ce qui ne se résume pas en quelques paragraphes. Seul l'écrivain, parce que son travail est intimement lié à l'imagination, serait en mesure d'exploiter et de toucher tout ce qui échappe à la compréhension et au contrôle des individus : la part de mystère des choses. Mais il n'y parviendra souvent qu'après avoir mis à l'épreuve le réel, après en avoir extrait l'essence. Ce travail sur le réel peut difficilement se faire sans emprunter au journalisme quelques techniques. Je tenterai, dans la première partie de ce mémoire, et en relevant le travail de certains écrivains, de mettre en parallèle le travail journalistique et celui de l'écrivain. Les deux genres se sont en effet passablement influencés au cours des deux derniers siècles. Et je retrouverai dans mon propre travail des techniques et des aspirations qui appartiennent tantôt à un genre et tantôt à l'autre, pour conclure que ce sont bien les forces difficiles et personnelles de l'émotion qui sont à l'œuvre dans mes nouvelles, pour désamorcer des secrets, en plein cœur de la fiction, les situant du coup bien loin des formes traditionnelles de reportage. Philip Roth décrit bien ce travail de l'écrivain dans son roman *La Tache*, lorsqu'il fait dire au personnage de Nathan Zuckerman, qui est écrivain : « Pour le meilleur ou pour le pire, je ne peux faire que ce que chacun fait quand il croit savoir : j'imagine; j'en suis réduit à imaginer. Il se trouve

que c'est ainsi que je gagne ma vie, c'est mon métier, je ne fais plus rien d'autre à présent² ».

La deuxième partie de cet appareil réflexif porte quant à elle sur le choix de la forme brève, plus précisément de la nouvelle, pour la rédaction de la partie création de ce mémoire. Forme seyant parfaitement au monde moderne, le recueil de nouvelles suggère un monde fragmenté, propose au lecteur des pistes qui mènent toutes, chacune à leur façon, à la vérité. Porte ouverte sur le temps, il place le lecteur dans les limites imposées par l'instant, et, pour reprendre les mots de Baudelaire, « la nouvelle jouit des bénéfiques éternels de la contrainte³ ». Par sa brièveté, elle donne un poids particulier à chacun des éléments qui la composent, et prend, du même souffle, son sens précisément dans l'ellipse qu'elle propose. Nous verrons aussi comment la nouvelle est proche des faits divers qui garnissent les pages quotidiennes des journaux.

² Philip Roth, *La Tache*, traduit de l'américain par Josée Kamoun, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, p. 289.

³ Charles Baudelaire, *L'art romantique*, cité dans Olivier Dexutter et Thierry Hulhoven, *La Nouvelle. Vade-mecum du professeur de français*, Paris, Didier Hatier, coll. « Séquences », 1991, p.10.

PREMIÈRE PARTIE : LE DOCUMENTAIRE ET LA FICTION

L'expérience du nouveau journalisme

Le journalisme et la fiction sont des frères qui s'ignorent. Tantôt amis, tantôt ennemis, ils se sont fréquemment côtoyés au cours des derniers siècles. Mais les écrivains qui ont le plus exploité cette parenté, et exploré les ressorts qui appartiennent à l'un et à l'autre genre, se sont particulièrement fait connaître au moment de l'avènement de ce qu'on a appelé le « nouveau journalisme ». Ce mouvement a pris naissance aux États-Unis, dans les années 1960. À cette époque, une communauté de journalistes, qui écrivaient sur des faits divers dans différents journaux et revues américains, tente d'appliquer certaines techniques utilisées en fiction, notamment le dialogue, pour rapporter des histoires vraies. Parmi les aspirants à ce nouveau genre de littérature se sont trouvés aussi bien des écrivains ayant déjà publié des œuvres de fiction que des journalistes désirant explorer de nouvelles avenues dans leur métier. En tête de file du groupe, on a retrouvé Tom Wolfe, Norman Mailer, Gay Talese, Truman Capote, qui a signé le fameux « roman non littéraire » *In Cold Blood*.

Dans son livre intitulé *The New Journalism*, Tom Wolfe explique les circonstances qui ont mené à cette bifurcation du journalisme traditionnel vers un mode plus littéraire. Au début des années 1960, raconte-t-il, le roman demeurait le genre littéraire par excellence, celui auquel bien des journalistes rêvaient secrètement d'accéder, après avoir fait leur début dans le monde journalistique. Cependant, dit-il, une idée commençait à faire son chemin dans ce milieu, celle qu'il était possible d'écrire des articles qui ressemblaient à de la fiction. Tom Wolfe écrit :

This discovery, modest at first, humble, in fact, deferential, you might say, was that it might be possible to write journalism that would... read like a novel. Like a novel, if you get the picture. This was the sincerest form of homage to The Novel and to those greats, the novelists, of course.

Not even the journalists who pioneered in this direction doubted for a moment that the novelist was the reigning literary artist, now and forever⁴.

Ces journalistes étaient loin de se douter, ajoute-t-il plus loin, que le nouveau journalisme, tel qu'on l'a appelé ensuite, allait dans les années à venir détrôner le roman comme genre littéraire par excellence. Wolfe a établi que le nouveau journalisme empruntait quatre techniques aux romanciers : 1) il raconte l'histoire en la mettant en scène au lieu de la résumer; 2) il préfère le dialogue au discours rapporté; 3) il présente les événements du point de vue de l'un des acteurs plutôt que d'adopter une perspective impersonnelle; 4) il introduit des détails concernant l'aspect ou les vêtements des personnages, leurs possessions, leur langage corporel, etc..., qui constituent, dans le roman réaliste, autant d'indices non seulement de leur caractère mais aussi de leur classe, de leur statut et de leur milieu social.

L'utilisation de la méthode documentaire dans la confection de la fiction remonte pourtant bien au-delà des années 1960 et de la contre-culture américaine. Dans le chapitre consacré au roman non fictionnel de son essai intitulé *L'Art de la fiction*, David Lodge commence par citer l'extrait d'un livre publié par Thomas Carlyle en 1837, *The French Revolution*. L'extrait raconte la fuite des membres de la famille royale, déguisés en bohémiens, durant la Révolution française. Lodge écrit : « Tout au long du passage, Carlyle emploie les vêtements d'une manière qui aurait l'approbation pleine et entière de Wolfe pour indiquer à la fois le statut réel des personnages et les efforts qu'ils doivent faire pour le cacher⁵. »

⁴ Tom Wolfe, *The New Journalism*, New-York, Harper and Row Publishers, 1973, p. 9.

⁵ David Lodge, *L'art de la fiction*, traduit de l'anglais par Michel et Nadia Fuchs, Paris, Éditions Payot et Rivages, 1996, p. 269.

Reste que Thomas Carlyle est identifié dans le *Petit Robert II*, comme étant un « historien, critique et philosophe écossais [...] influencé par les écrivains allemands ⁶ », et non un écrivain lui-même. Et Lodge d'ajouter :

Dans le roman non fictionnel, quel que soit le nom qu'on lui donne, « nouveau journalisme », « faction (fact + fiction) », etc., les techniques romanesques provoquent une excitation, une intensité et une puissance d'émotion auxquelles n'aspirent nullement le reportage ou l'historiographie orthodoxes, tandis que la garantie qu'a le lecteur qu'il lit une histoire « vraie » la rend beaucoup plus captivante que n'importe quel roman.

Tom Wolfe se rapporte d'ailleurs abondamment aux romanciers du XIXe siècle pour retracer les origines du roman réaliste et l'apport documentaire en fiction; il s'étonne que le milieu littéraire ait si longtemps « ignoré » l'importance de la recherche effectuée sur le terrain par des grands auteurs comme Balzac, Dickens et Tolstoï. Il déplore aussi que l'artiste soit essentiellement perçu dans le monde moderne comme une bête sacrée qui reçoit une inspiration des dieux sous forme de créativité, plutôt que comme un être humain qui travaille à partir d'une réalité commune à tous :

Literary people were oblivious to this side of the New Journalism, because it is one of the unconscious assumptions of modern criticism twaht the raw material is simply 'there'. It is the 'given'. The idea is : Given such-and-such a body of material, what has the artist done with it? The crucial part of story-telling, whether in novels, films, or non-fiction, is something that is not so much ignored as simply not comprehended. The modern notion of art is an essentially religious or magical one in which the artist is seen as a holy beast who in some way, big or small, receives flashes from the godhead, which is known as creativity. The material is merely a clay, a palette... Even the most obvious relationship between reporting and the major novels – one has only to think of Balzac, Dickens, Gogol, Tolstoy, Dostoyevsky, and, in fact, Joyce – is something that literary historians deal with only in a biographical sense. It took the

⁶ *Le Petit Robert 2*, Paris, éditions Le Robert, 1981, p. 342.

New Journalism to bring this strange matter of reporting into the foreground⁷.

En fait, Wolfe établit bien des similarités entre le produit du nouveau journalisme, dans les années 1960, et la venue du roman réaliste en Angleterre, aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les deux phénomènes, chacun de leur côté, ont été critiqués comme étant « superficiels, éphémères, du simple divertissement, et moralement irresponsables⁸. » En fait, le roman réaliste comme le nouveau journalisme vont à l'encontre des fonctions spirituelles et supérieures qui avaient été prêtées, avant le XVIII^e siècle, au mythe et à la poésie, et, avant le XX^e siècle, au roman.

Wolfe signale d'ailleurs que Daniel Defoe, lorsqu'il publia son *Robinson Crusoé*, a présenté l'ouvrage d'abord et avant tout comme rassemblant les mémoires d'un marin naufragé. Beaucoup plus tard, Dickens et Balzac ont aussi été critiqués pour leur intérêt pour le roman réaliste et les méthodes journalistiques. Charles Dickens s'était par exemple donné la peine de visiter trois villes du Yorkshire sous un faux nom, prétendant chercher une école pour l'enfant d'une amie veuve, pour entrer dans les pensionnats célèbres du Yorkshire et y trouver matière à écrire son roman *Nicholas Nickleby*. Et Wolfe de relever :

Neither was regarded as a literary artist in his own lifetime (Balzac was not even invited to the French Academy). From the 1860's, literary people – novelists as well as critics, I should add – began to develop the following theory : Realism is a powerful device but is of trivial interest unless it is used to illuminate a higher reality... the cosmic dimension ... eternal values ... the moral consciousness ... a road that led them right back to the classical tradition by and by, to the idea that literature has a spiritual mission, that it 'speaks to men unborn' that is is magic, fable, mythe, the mythos⁹.

⁷ Wolfe, *op. cit.*, p.14.

⁸ *Ibid*, p. 37.

⁹ *Ibid*, p. 40.

Pourtant, Wolfe ajoute du même souffle qu'à partir de la moitié du XIX^e, les critiques littéraires ont pris l'habitude de vérifier la véracité littéraire des romans, comme si celle-ci faisait partie de la promesse de la livraison.

Il est impossible d'explorer les liens entre journalisme et fiction sans parler d'Émile Zola. Il est, selon Denis Ruellan, celui, parmi les écrivains célèbres du XIX^e siècle, celui qui participa le plus à la presse¹⁰. À une époque où la sociologie connaît une montée en puissance par les voix d'Auguste Comte et d'Émile Durkheim, Émile Zola se veut avant tout le témoin de son temps. Dans son livre *Émile Zola, Les Belles Lettres*, G. Rober résume ainsi les positions de l'écrivain :

Pour Zola on ne peut restituer le réel dans le cadre d'un passé retrouvé en une vision plus poétique qu'historique; le réel ne peut guère se concevoir que comme une étude de la société contemporaine; il exige de l'artiste une participation totale à son époque; la première tâche est de discerner les traits singuliers de son temps, de les accepter franchement¹¹.

Quant à l'aspect moral du roman réaliste ou du nouveau journalisme, qui exploitent des situations de la réalité sous forme de fiction, il a été abordé de façon fort intéressante au cours d'une entrevue avec l'Américain Truman Capote, conduite par George Plimpton, au sujet de son livre *In Cold Blood*. Cette entrevue a été publiée dans une anthologie intitulée *The reporter as artist. A Look at the New Journalism Controversy*¹². En publiant *In Cold Blood*, en 1967, Truman Capote, qui avait déjà publié plusieurs œuvres de fiction, a prétendu inventer un nouveau genre : le « roman non fictionnel », ne relatant que des faits réels. *In Cold Blood* raconte l'histoire du meurtre de quatre membres d'une famille de fermiers du Texas par deux

¹⁰ Denis Ruellan, « Aux origines du journalisme, le reportage », http://www.cyberjournalisme.com.ulaval.ca/module0.2/0.2.4_origines.php, département d'information et de communications de l'Université Laval, Jou-22645, lu sur Internet le 26 août 2006.

¹¹ G. Rober, *Émile Zola, Les Belles Lettres*, cité dans Denis Ruellan, *op. cit.*

temps réel, c'est-à-dire que Capote ne savait pas plus que le reste du monde qui étaient les coupables lorsqu'il l'a entamée. Cette recherche a été particulièrement exigeante. Pour préserver l'élément de vérité de son roman, Capote s'est astreint à rencontrer personnellement chacun des protagonistes de l'affaire, y compris les deux meurtriers, qu'il a interviewés à plusieurs reprises dans les années qui ont précédé leur exécution finale. Capote a par ailleurs conduit ces entrevues sans utiliser de magnétophone et sans prendre de notes. Il s'est servi de sa mémoire, qu'il exerçait en ce sens depuis douze ans, pour enregistrer fidèlement les entretiens qu'il avait avec chacun, pour ensuite les retranscrire. Il estimait obtenir ainsi une précision et une fidélité d'environ quatre-vingt-quinze pour cent. Capote précise : « Even note-taking artificializes the atmosphere of an interview, or a scene-in-progress; it interferes with the communication between author and subject – the latter is usually self-conscious, or an untrusting wariness is induced ¹³. »

L'une des grandes difficultés du travail sur le terrain est d'approcher les principaux acteurs de l'intrigue et d'arriver à leur parler sans les effaroucher. Ceci est particulièrement vrai lorsque l'on tente de capter la psychologie d'un personnage, sans se limiter aux circonstances d'un événement. Ceci est également amplifié du fait que les personnes sont soumises à une situation délicate. L'écrivain qui emploie des faits réels s'apprête en effet à recourir à des segments parfois douloureux de la vie des gens pour créer une œuvre qui lui sera propre. L'écrivain québécois Gil Courtemanche affirme à ce sujet que « le romancier est un prédateur impudique de toutes les vies ¹⁴. » Truman Capote a mis six ans à écrire *In Cold Blood* et affirme que

¹² George Plimpton, « Truman Capote, An interview », in Ronald Weber (dir. publ.), *The reporter as artist. A look at the New Journalism Controversy*, New-York, Hastings House Publishers, 1974, p. 188

¹³ *Ibid.*, p. 195.

¹⁴ Pierre Cayouette, « Un dimanche à la table familiale », *L'Actualité*, vol. 30, no. 13, 1^{er} septembre 2005, p. 65.

toutes les vies¹⁴. » Truman Capote a mis six ans à écrire *In Cold Blood* et affirme que s'il avait utilisé vingt pour cent de l'information qu'il a amassée au moment de sa recherche, il aurait écrit un roman de deux mille pages.

Capote, qui était accompagné au début de sa recherche par une assistante-recherchiste, admet aussi qu'il a dû fréquenter la population de Garden City, au Kansas, où le meurtre avait eu lieu, durant plus d'un mois avant de pouvoir entamer ses entrevues en toute confiance. En fait, cela n'a été possible qu'une fois la population calmée après l'arrestation des deux suspects, Perry et Dick.

L'un des suspects, Perry (les deux ont finalement été condamnés à la peine de mort pour ces meurtres), a lui aussi mis du temps avant de se livrer à Capote. Plus tard, le condamné à mort a longuement interrogé le romancier sur les raisons qui le portaient à écrire ce livre. Capote lui a répondu qu'il n'écrivait pas ce livre pour changer l'opinion des lecteurs ni parce qu'il avait des raisons morales dignes de ce nom. En fait, lui a-t-il avoué, il tentait essentiellement de répondre à une théorie esthétique sur le roman non fictionnel, et visait à faire de ce livre une œuvre d'art. Capote se souvient d'un entretien avec Perry qui donne à réfléchir sur la question:

'A work of art, a work of art ', and then he'd laugh and say, 'What an irony, what an irony.' I'd ask what he meant, and he'd tell me that all he ever wanted to do in his life was to produce a work of art. 'That's all I ever wanted in my whole life', he said. 'And now, what has happened? An incredible situation where I kill four people, and you're going to produce a work of art.' Weel, I'd have to agree with him. It was a pretty ironic situation¹⁵.

¹⁴ Pierre Cayouette, « Un dimanche à la table familiale », *L'Actualité*, vol. 30, no. 13, 1^{er} septembre 2005, p. 65.

¹⁵ George Plimpton, « Truman Capote, An interview », in Weber, *op. cit.*, p. 188.

Le point de vue de l'auteur

Et où donc se situe l'auteur dans une telle forme de fiction? La question reste ouverte, mais tant Wolfe que Capote tendent à croire que le narrateur doit adopter une position effacée, voire absente de la narration, dans cette forme de roman, à moins que ce narrateur soit en plein centre de l'action, donc indispensable. À ce sujet, Wolfe mentionne que lorsqu'il s'est mis à explorer les différents points de vue alors qu'il expérimentait de nouvelles formes de journalisme, il a commencé à écrire à propos de lui-même à la troisième personne : « I would write about myself in the third person, usually as a puzzled onlooker or someone who was in the way, which was often the case ¹⁶. »

Capote, quant à lui, a décidé de s'effacer complètement du roman non fictionnel *In Cold Blood* :

My feeling is that for the nonfiction-novel form to be entirely successful, the author should not appear in the work. Ideally. Once the narrator does appear, he has to appear throughout, all the way down the line, and the I-I-I intrudes when it really shouldn't. I think the single most difficult thing in my book technically, was to write it without ever appearing myself, and yet, at the same time, create total credibility¹⁷.

Cette approche est cependant contestée dans un article que l'on trouve dans la même anthologie qui abrite l'entrevue avec Truman Capote. Dan Wakefield, l'auteur de *The Personal Voice and the Impersonal Eye*, estime que Capote fait erreur en affirmant que le nouveau journalisme est mieux servi par une narration entièrement faite à la troisième personne. Wakefield cite une entrevue que Capote a donnée au sujet d'un article intitulé « The Muses are heard », et qui portait sur la tournée de la

¹⁶ Wolfe, *op. cit.*, p.17.

¹⁷ Plimpton, *op. cit.*, p.195.

troupe de *Porgy and Bess* en Russie. Il rapporte cette réponse de Capote à l'intervieweur qui trouvait qu'il avait fait preuve d'un singulier « détachement » en écrivant cette nouvelle. « That was reporting, a répondu Capote, and 'emotions' were not much involved – at least not the difficult and personal territories of feeling that I mean¹⁸. »

L'épreuve du réel

Ancien journaliste converti à la fiction pure, l'écrivain Graham Greene fournit également d'intéressantes réflexions sur les rapports entre le journalisme et la fiction. Dans son introduction au recueil des lettres de Graham Greene aux journaux, Christopher Hawthree écrit que « la force de la fiction – l'art de celle-ci – réside dans le fait qu'elle allie l'observation et l'imagination à une conscience continue de la technique, dont une partie est de la transcription¹⁹. »

Malgré la fougue de la remarque de Salman Rushdie citée au début de cet essai, Graham Greene a fait ses débuts comme journaliste, et ses relations avec la presse, dont il a été un ardent lecteur et à qui il envoyait une correspondance soutenue, étaient ambiguës. En effet, Greene n'a jamais cessé de penser :

[qu'il] n'y avait pas de carrière plus idéale pour un jeune romancier que celle de rédacteur, pendant quelques années, dans un journal plutôt conservateur [...] D'un tel apprentissage, ne saurait vraisemblablement sortir un écrivain au style relâché²⁰.

Au cours d'un entretien avec Marie-Françoise Allain, en 1980, Greene ajoutera que « le journaliste amateur est plus proche de l'écrivain que le journaliste

¹⁸ Dan Wakefield, «The Personal Voice and the Impersonal Eye », in Weber, *op. cit.*, p. 48.

¹⁹ Voir Greene, *op. cit.*, p. 12.

²⁰ *Ibid.*, p.10.

professionnel parce qu'il est entièrement libre de ses mouvements et de ses opinions²¹. »

En 1957, le journaliste Philip Toynbee fait paraître dans l' *Observer* une entrevue avec Graham Greene qui fait partie d'une série d'articles sur la relation entre l'écrivain et les problèmes sociaux de son époque. Graham Greene y eut la remarque suivante : « Je ne vois pas comment le romancier peut écrire sur un sujet dont il n'a pas eu une expérience personnelle directe²². » Plus loin dans l'entrevue, Greene distinguera la tâche de l'écrivain de celle du journaliste, jugeant la première plus compliquée que la seconde. Au sujet de la tâche de l'écrivain, il dit : « S'y employer requiert un travail plus délicat. Cela montre aux gens quelque chose qu'ils n'ont pas su voir : que celui qui fait figure de méchant est en fait humain et mérite une plus grande compassion que celui qui fait figure de héros²³. »

Car la vérité sera toujours complexe et multiforme. Et en ce sens, l'écriture de fiction se rapproche de la démarche spirituelle, et tente de toucher à un aspect méconnu des choses, au-delà des idées reçues. L'écrivain avance en aveugle là où le journaliste prétend avoir tout compris. La démarche de l'écrivain fait d'ailleurs penser à cette fable de la tradition bouddhiste qui réunit des aveugles et un éléphant :

Il était une fois un village d'aveugles qui furent informés qu'un prince traversait la contrée à dos d'éléphant. Tous, ils étaient curieux de connaître cette bête qu'ils n'avaient jamais pu approcher. Trois aveugles du village furent donc sélectionnés pour rendre rapport aux autres de l'apparence de la bête après l'avoir touchée. Au retour, le premier des aveugles, qui n'avait touché qu'à l'oreille de l'éléphant, dit aux autres : « C'est un animal qui ressemble à un tapis rugueux battu par une corde à linge. » Ce à quoi le deuxième, qui n'avait touché que la trompe, rétorqua : « Pas du

²¹ *Ibid.*, p. 12.

²² *Ibid.*, p.16.

²³ *Ibidem.*

comme un arbre. » N'arrivant pas à s'entendre, les aveugles en vinrent aux coups. Pour les séparer, on entreprit d'envoyer une autre délégation d'aveugles à l'éléphant et de demander au prince lui-même l'aspect de sa monture, puisqu'il semblait impossible à tous que l'on puisse voyager à dos de tapis rugueux, de serpent ou d'arbre. Cependant, lorsque la deuxième délégation fut enfin formée, le prince avait déjà levé le camp²⁴.

Les aveugles de la fable étaient pourtant, chacun à leur façon, fidèles dans leur récit à l'expérience qu'ils avaient éprouvée. Et ce faisant, ils donnaient aussi des indications précises sur chacune de ses parties qui formaient le tout de l'éléphant. En ce sens, leur approche du monde rappelle celle de l'écrivain, qui témoigne de son expérience personnelle des choses pour offrir au monde un fragment de ce qu'on appelle communément la vérité.

Au sujet des liens unissant le journalisme et la fiction, il convient ici de mentionner le roman du journaliste québécois Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*. La petite histoire de ce roman, qui a connu un rayonnement considérable au Québec et à l'étranger, illustre bien comment la littérature peut trouver son origine dans le journalisme.

En fait, c'est en tant que journaliste que Courtemanche s'est d'abord rendu au Rwanda en 1992 pour effectuer un reportage sur le sida. Ensuite, après le génocide, il a voulu y retourner pour tourner un documentaire sur les gens qu'il y avait rencontrés la première fois. Le film n'a jamais pu voir le jour, puisque les amis en question étaient morts au cours du génocide. « Les personnages ont tous existé, et dans presque tous les cas j'ai utilisé leur véritable nom », écrit le romancier en préambule de son roman. « Le romancier leur a prêté une vie, des gestes et des paroles qui

²⁴ Fable indienne connue.

résumant ou symbolisent ce que le journaliste a constaté en les fréquentant²⁵. « Certaines choses ont cependant nécessairement été modifiées dans le récit de Courtemanche, ne serait-ce que la simple substitution de l'auteur au journaliste du roman, qui se nomme Valcourt. Il s'agit sans doute de l'un des nombreux détails qui vaut à l'ouvrage la mention de « roman ».

Certains, dont le chroniqueur Pierre Foglia et l'écrivain Jean Pierre Girard, ont dénoncé le roman de Gil Courtemanche comme n'étant pas une œuvre littéraire. Il est vrai que les passages les plus forts du livre sont sans doute ceux qui expliquent en théorie les tenants et les aboutissants d'un génocide jusqu'à récemment encore mal connu chez nous. Mais ce genre de catégorisation qui cherche à distinguer un roman faisant partie de la littérature d'un autre ne le faisant pas ne peut, à mon avis, que nuire à une évolution de la littérature vers d'autres sommets. Ces critiques demeurent d'ailleurs très minoritaires dans le concert d'éloges qu'a provoqué, notamment chez les libraires, la publication du roman de Courtemanche.

L'émotion génératrice de fiction : mon expérience personnelle

J'ai brossé ci-dessus un bref portrait des liens qui se sont établis, au cours des années, entre une forme de reportage factuel à l'américaine, qu'on appelle assez spécifiquement dans le milieu journalistique « feature writing », et la littérature. Mais si ma formation est bien celle d'une journaliste, la démarche menant au roman non fictionnel n'est pas celle que j'ai empruntée au cours de la rédaction de ce recueil de nouvelles. L'observation de la réalité, affinée à travers la pratique du journalisme, a bien fourni la matière première de ces récits. Mais ma démarche, à l'inverse de celle des défenseurs du nouveau journalisme, a été d'inventer la part des personnages qui

²⁵ Gil Courtemanche, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, Montréal, Boréal, 2000, p. 9.

bien fourni la matière première de ces récits. Mais ma démarche, à l'inverse de celle des défenseurs du nouveau journalisme, a été d'inventer la part des personnages qui m'échappait, pour leur donner une vie imaginée. Il n'est donc pas ici question de journalisme à proprement parler. Par ailleurs, la part de fiction a varié énormément d'une nouvelle à l'autre. Cette variation s'est établie selon la connaissance que j'avais de la réalité des personnages que je mettais en scène. Une chose demeure cependant : ce sont bien les « territoires difficiles et personnels de l'émotion » que mentionnait Capote, qui sont à la source de chacune de ces histoires, qu'elles aient été écrites à la troisième ou à la première personne. Sans ce choc émotif de départ, aucune d'entre elles n'aurait trouvé le chemin du papier.

Certaines personnes rencontrées dans la réalité semblent porter le poids d'un secret qui ne sera jamais dévoilé. C'est ce secret, que je ne pouvais pas élucider, qui est à la source de l'invention des histoires du recueil. Les instants qui ont été à la source de ces nouvelles s'ouvraient comme des portes sur différents possibles. C'est l'imagination qui a fait le reste. Chaque être porte un secret. Et parfois, ce secret, et donc la part d'imagination que l'on met à tenter de le résoudre, réside simplement dans le fait que l'on ne sait pas ce que les personnages vont devenir après notre rencontre. Écrire est alors inventer un destin à des gens de la vie réelle.

C'est dans cette perspective que s'est écrite notamment la nouvelle « Un vieil homme », qui met en scène un homme vendant sa maison. La nouvelle s'ouvre sur une scène qui s'est effectivement déroulée dans la vie réelle, à un détail près : j'avais repéré l'annonce de cette maison à vendre dans le journal plutôt que directement sur la route. L'âge du vieil homme, son apparence, son caractère, sont véridiques, même si j'ai volontairement modifié le prénom du protagoniste. En fait, la fiction s'installe au moment où entre en jeu la maladie de Georges, et c'est là aussi que s'ouvre son secret. Il convient mal, en effet, lorsqu'on visite une maison à vendre, et même lorsque s'installe une certaine intimité avec le vendeur, d'interroger quelqu'un sur les

était malade et je le savais; c'était, sans qu'il veuille bien me le dire, sans doute la raison principale de la vente de cette maison. Le secret, tout en restant caché, devenait donc le moteur de l'histoire. Roland était aussi bel et bien en instance de séparation, puisque j'ai appris par la suite qu'il vivait désormais seul dans un condominium à Montréal. Mais c'est le non-dit de sa souffrance, et aussi la force qu'il mettait à la cacher, qui ont déclenché l'émotion à l'origine de cette nouvelle. Sans secret, l'histoire de Roland aurait perdu son pouvoir de créer une œuvre fictionnelle.

La nouvelle intitulée « L'île aux Corbeaux » emprunte le même chemin de la réalité vers la fiction. La matière première de cette histoire a en effet été glanée au cours d'un voyage effectué à l'Île-d'Entrée des Îles-de-la-Madeleine. Ceux qui connaissent l'endroit savent qu'il s'agit de l'île la plus isolée de l'archipel, où les mariages entre les membres d'une même famille se sont multipliés au fil des décennies. J'y ai été reçue par une dame qui tenait un *bed and breakfast*, et qui m'a raconté avec beaucoup de verve l'histoire de l'île et certaines anecdotes qui s'y sont déroulées. Cette dame, lorsqu'elle a appris que j'étais journaliste, a tenu à me raconter l'histoire de son frère mort dans les circonstances étranges que je raconte dans la nouvelle. Elle avait manifestement entrepris de nombreuses démarches auprès des médias et de la police de l'archipel pour élucider ce mystère, mais tous l'avaient laissée tomber. Il m'est arrivé, au hasard de nos conversations, de me demander si, sous ses dehors très cohérents, mon interlocutrice avait effectivement toute sa tête. Et encore une fois, c'est ce trouble qui m'a habitée au moment où je l'ai laissée à son île, sur une vague promesse de m'intéresser à son cas, qui a généré l'écriture de la nouvelle. L'histoire de Marie E. a été complètement rebâtie en utilisant des observations et des pièces documentaires glanées au cours de mon séjour dans l'île : visite au cimetière, lecture de l'histoire de naufrages, visite au restaurant. Mais le véritable moteur de la nouvelle réside dans la double émotion, la compassion et la crainte d'affronter la folie, qui m'a liée durant quelques heures à la propriétaire du *bed and breakfast* de l'île.

crainte d'affronter la folie, qui m'a liée durant quelques heures à la propriétaire du *bed and breakfast* de l'île.

Une autre nouvelle s'est développée un peu de la même manière, c'est-à-dire à partir d'une expérience vécue. Là aussi, des éléments fictifs m'ont aidée à dénouer une crise intérieure pressentie chez les protagonistes. « Histoire de peau » a pris son envol alors que, comme la narratrice de la nouvelle, j'étais en voyage d'études au Pérou. Je vivais donc dans cette pension de Miraflores appartenant à une ancienne propriétaire terrienne. Cette Blanche, d'un certain âge, était effectivement accompagnée, voire servie par un fils adoptif d'origine quechua. Je suis restée quelques mois dans cette pension et la relation entre ce jeune homme et la propriétaire m'a fascinée du début à la fin. Intéressée par la notion de racisme, ainsi que par le phénomène de lutte des classes qui y est associé au Pérou, je ne pouvais m'empêcher de lire dans ce rapport entre un Indien et une Blanche un microcosme des grands courants qui secouaient la société péruvienne de l'époque, sujette au terrorisme. Ici donc, deux sources d'inspiration sont à l'œuvre : l'analyse sociologique de la journaliste qui tente de décoder les puissances à l'œuvre dans un pays (les rapports ancestraux entre les Indiens et les Blancs), et l'émotion qu'engendre la vue d'un jeune homme sans éducation, contraint par sa race à effectuer des travaux ménagers chez sa propre mère adoptive, alcoolique de surcroît, et dont l'avenir est tout ce qu'il y a de plus incertain.

Cette nouvelle compte plusieurs éléments inventés : d'une part, le jeune Indien n'a jamais été vu en train de frayer avec quelque terroriste que ce soit. D'autre part, le perroquet de la pension, s'il existait et chantait bel et bien des chansons patriotiques espagnoles, n'a pas été tué. Lorsque j'ai quitté la pension de Miraflores, le jeune Indien faisait toujours le ménage chez sa mère adoptive et le perroquet dormait bien sagement dans sa cage. La part de fiction a donc servi ici à résoudre deux éléments incertains de la réalité. D'un côté, je me demandais comment allait se résoudre la

manifestement pas. Encore une fois, c'est son secret à lui, doublé d'inquiétudes à propos de l'avenir du pays, qui a été au cœur du travail d'écriture et d'imagination.

Certaines nouvelles ont emprunté davantage à la pratique journalistique que d'autres. C'est le cas notamment des histoires dans lesquelles j'ai été « accueillie », en quelque sorte, en pure étrangère. Ce sont des histoires auxquelles je n'étais au départ nullement liée, pas même par une vague sympathie résultant d'un échange, et encore moins d'une expérience personnelle.

La nouvelle intitulée « La route du ciel », traite des problèmes de jeu d'un amateur de casino, et celle intitulée « Le chapelet », raconte la condamnation d'un homme pour tentative d'enlèvement d'enfant, à travers le point de vue de sa conjointe. Ces deux histoires ont d'abord été abordées en journaliste. Dans le cas de la première, je me suis tout bonnement rendue au casino de Montréal pour y observer les mœurs de la clientèle. En tant que journaliste, j'ai été à plusieurs reprises alertée par les problèmes engendrés par la présence d'un casino à Montréal. Les suicides, les faillites des familles des joueurs sont plus fréquents que ce que les opérateurs de casino veulent bien laisser entendre. Sur place, j'ai emprunté, comme le Thomas de la nouvelle, l'escalier roulant qui mène aux étages supérieurs de l'édifice. Les descriptions contenues dans la nouvelle sont donc basées sur l'expérience réelle. Au cours de ma visite au casino, certaines personnes ont attiré mon attention plus que d'autres : quelques croupiers, un Asiatique qui semblait jouer sa fortune à chaque instant, et aussi deux hommes, manifestement des ouvriers, qui semblaient faire leurs débuts dans ce temple du jeu. Je les observais jouer et perdre avec une sorte de fascination, me demandant quelle influence cette pratique nouvelle aurait sur leurs familles respectives. C'est donc de l'observation d'un pur inconnu qu'est née l'histoire de Thomas, histoire tout à fait plausible et à laquelle je n'ai pas prêté les sommets dramatiques qu'elle aurait pu atteindre. Les personnages sont inventés, mais ils prennent naissance dans le moule de leurs semblables. Par un étrange paradoxe

l'histoire de Thomas, histoire tout à fait plausible et à laquelle je n'ai pas prêté les sommets dramatiques qu'elle aurait pu atteindre. Les personnages sont inventés, mais ils prennent naissance dans le moule de leurs semblables. Par un étrange paradoxe auquel je souscris, et qui veut que la réalité dépasse la fiction, ils sont peut-être plus réalistes encore, et moins complexes, que ceux plus largement inspirés de personnages réels.

La démarche qui a mené à la rédaction de la nouvelle « Le chapelet » est analogue. Au cours de ma carrière de journaliste, il m'a été donné de constater à quel point la vie quotidienne du Palais de justice de Montréal fourmillait de petits drames, combien de petites gens s'y affrontaient dans l'anonymat des salles, combien de destins s'y bouclaient, tragiques pour les uns, libérateurs pour les autres, à la lumière d'un verdict. Encore une fois, le feu des caméras, qui crépitent autour de ces moments cruciaux, néglige de grands pans de la vie des protagonistes qui y jouent leur destinée. Ces vies, faites de moments, d'incidents, de revers, je postule que seule la fiction et le récit combinés peuvent leur rendre leur vérité.

C'est donc de passage au Palais de justice de Montréal, au hasard du rôle du jour, que j'ai choisi l'enquête préliminaire de cet homme accusé de tentative d'enlèvement d'un enfant. Au-delà de toute une démarche policière qui avait mené à l'identification de la voiture de l'accusé, c'est le chapelet qui pendait au rétroviseur, et qui avait frappé la victime parce qu'il ressemblait à celui de son père, qui avait servi de preuve déterminante contre l'accusé. Cependant, c'est bien le témoignage de la femme de l'accusé qui m'a le plus touchée au cours de cette enquête. Au plan journalistique, le rôle de cette femme pourrait être considéré comme mineur. Elle a témoigné sur l'absence ou la présence de son mari à la maison le jour de l'incident, sur ses habitudes de consommation de drogue et d'alcool, ainsi que sur un récent compte d'appels érotiques qui avaient été effectués par son conjoint la veille de la tentative d'enlèvement et qu'elle avait reçu dans les semaines suivantes. Une phrase lancée par

l'avocate de la défense, en contre-interrogatoire de la conjointe de l'accusé, et nullement reprise dans les journaux, a servi de déclencheur au déroulement de la nouvelle. À un certain moment, l'avocate a demandé au témoin s'il était vrai qu'elle et l'accusé avaient perdu un enfant quelques années plus tôt. La réponse, affirmative, s'est comme noyée dans un sanglot. Quelques secondes plus tard, l'audience était levée, et j'ai vu cette femme s'éloigner dans le corridor du palais, semblant porter le poids du monde sur ses épaules. Et plus que le verdict qui devait plus tard condamner son conjoint à quarante mois de prison, c'est le sort de cette femme qui m'intéressait. Et c'est en tentant de reconstruire, par l'imagination, une histoire dont des pans entiers me manquaient que j'ai écrit « Le chapelet ». Mais la lourdeur de l'appareil judiciaire, avec ses arrestations, ses comparutions, ses enquêtes préliminaires, puis ses procès, rend parfois la reconstitution d'une histoire laborieuse, tant dans les journaux qu'en fiction. L'écrivain doit transcender l'impersonnalité d'un système pour faire battre la vie dans les veines de ses personnages.

Il y a enfin une autre catégorie de nouvelles dans ce recueil, qui sont plus basées sur une expérience autobiographique que sur la simple force de l'observation ou du partage. « Postérité » et « L'oubli » sont inspirées plus directement de mon expérience personnelle, avec ce qu'elle charrie de troubles, d'émotions et de réflexions. Là, la pratique journalistique est entièrement mise de côté pour laisser place à la mémoire, au souvenir, à l'émotion pure.

« Postérité » en est sans doute le meilleur exemple. Écrite alors que j'abordais la quarantaine, avant que mon ventre se mette à grossir de mon premier enfant, elle témoigne des doutes et de la quête d'une femme à qui la maternité a échappé jusque-là. On peut presque parler de fiction autobiographique, même si certains passages ont été modifiés ou inventés pour donner de la force au récit : c'est le cas de ceux qui portent sur la superstition par exemple ou de la présence du conjoint lors du voyage au Pérou. N'empêche, ces passages, précisément ceux sur la superstition, tentent

d'illustrer la part de mystère auquel on doit se remettre en ce qui a trait à la maternité, dans un monde où la science et la raison prétendent avoir tout élucidé. Ils ont donc ici une fonction plus symbolique qu'autobiographique. De même, le voyage en canot des mariés de « L'oubli », s'il est effectivement survenu dans la réalité, n'en joue pas moins une fonction symbolique dans la nouvelle. Encore une fois, cette histoire est basée, à quelques détails près, sur une expérience vécue. Mais la façon d'agencer les événements dans le temps, les pensées qui sont associées à la traversée du lac par exemple, sert à souligner la symbolique de l'oubli, impossible bien que désiré. Je pourrais poursuivre dans l'analyse de la part de fiction et de réalité d'autres nouvelles, qui se sont, chacune, présentées à moi de façon différente. Je préfère pour l'instant explorer les exigences et les forces de la forme brève pour expliquer un autre aspect de ma démarche littéraire.

DEUXIÈME PARTIE : LE CHOIX DE LA NOUVELLE COMME GENRE BREF

Un univers fragmenté

Nous vivons au siècle de la vitesse. Il suffit de s'asseoir quelques secondes devant un ordinateur pour accéder à des informations venant du monde entier. Le phénomène est le même lorsqu'on allume la télévision aux informations du soir. Le simple téléphone favorise un choc constant entre des univers distincts, une fragmentation de la réalité individuelle en une mosaïque infinie. L'esprit moderne est habitué aux récits morcelés, mutilés, voire interrompus. Et peut-être trouve-t-il désormais dans le recueil de nouvelles une réflexion de cette fragmentation. Dans un livre intitulé *Les formes brèves*, Alain Montandon parle de l'engouement contemporain non seulement pour les formes brèves en littérature, mais pour « le discontinu, la bigarrure, le marginal, le presque rien, ces jets de l'émotion, des télégrammes de l'âme, ces esquisses de rêve²⁶. » José Bergamin comparait quant à lui à la foudre la forme brève. Cette foudre, reprend Montandon, « ne laisse pas le langage intact²⁷. »

L'univers moderne, éclaté en mille possibilités, a perdu sa linéarité. Et il ne nous reste plus, comme auteurs, comme lecteurs, qu'à s'accrocher aux morceaux d'un miroir fissuré dont la face lisse et initiale semble disparue à jamais. Ainsi naît le recueil de nouvelles, ensemble de réflexions éparses, visions multiples et fragmentées d'un univers rompu.

Une réponse à l'angoisse

²⁶ Alain Montandon, *Les formes brèves*, Paris, Hachette supérieur, 1992, p. 13.

²⁷ *Ibid.*, p. 14.

C'est une fois le point final écrit au terme de la dernière nouvelle que m'apparaît l'étrange cohésion de ce recueil en apparence totalement hétérogène. L'auteur, à travers ses personnages, porte successivement son regard dans de multiples directions. Dans « Histoire de peau » ou dans « L'île aux Corbeaux », il part à la recherche d'un exotisme qui le pousse à l'extérieur de lui-même pour comprendre l'autre. Dans « La visite », « La route du ciel » ou « Le chapelet », il exprime son désarroi et son impuissance devant les drames humains qui se déroulent sous ses yeux. Dans « L'oubli », ou « Postérité », il plonge à l'intérieur de lui-même pour trouver, contre vents et marées, le sens profond de l'existence : l'amour, celui du conjoint comme celui d'un éventuel enfant. L'ensemble des récits témoigne donc d'une quête qui amène le lecteur et l'auteur à explorer successivement différentes pistes pour comprendre le monde, toujours à la recherche de la même vérité.

Jean-Pierre Boucher, dans son essai *Le recueil de nouvelles*, illustre bien le drame existentiel du nouvellier (il l'appelle le nouvelliste) et l'enjeu de son travail.

Le nouvelliste est un homme pressé, mais aussi angoissé par son incapacité à comprendre le monde globalement. Le recueil de nouvelles lui permet de traduire sa perception fragmentaire d'un monde en perpétuel changement, lui permet peut-être surtout de rendre compte des limites, de l'impossibilité ou du refus d'une vision du monde unifiée, synthétique. Éclatement, relativité, mouvement, morcellement, discontinuité, instabilité, rupture, questionnement, inquiétude, incertitude, voilà autant d'aspects de la sensibilité contemporaine que le recueil exprime peut-être mieux qu'un roman suivi²⁸.

Dans un article intitulé « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire et brièveté discontinue dans l'écriture nouvellière », André Carpentier reprend cet argument de la discontinuité dans le travail du nouvellier, mais il l'étend à l'ensemble

²⁸ Jean-Pierre Boucher, *Le recueil de nouvelles. Études sur un genre littéraire dit mineur*, Montréal Fides, 1992, p. 21.

du recueil, qui peut, quant à lui, conserver son aspect épars, fragmenté, sans présenter d'unité apparente autre que celle de la sensibilité de l'auteur.

C'est la prescription interruptive du dire, écrit-il, qui incite le nouvellier à procéder de manière rompue, voire spasmée. La reprise ici s'oppose au prolongement. [...] Il faut donc comprendre la pratique nouvellière comme névrose de diversité, comme errance²⁹.

À l'intérieur d'un même texte, l'écriture nouvellière porte à la fragmentation, au télescopage d'un univers dans un autre. À même les nouvelles de « La chute des anges », les réalités se côtoient sans nécessairement s'interpénétrer, les personnages sont en butte à leurs limites, à l'enveloppe imperméable de leur individualité. Ainsi, la narratrice de « L'île aux Corbeaux » doute de la réalité de l'île une fois qu'elle a atteint la terre ferme, à la fin de l'histoire. Tout au long de sa conversation avec Marie E., elle met en question la santé mentale de son interlocutrice, ce qui laisse entendre qu'elles ne font pas partie du même monde, qu'elles ne partagent peut-être pas la même réalité. De même la Maude de « L'oubli » laisse errer sa pensée à des lieues de l'emplacement de son mariage, dans un espace-temps où même son fiancé ne peut la suivre. Dans « Un vieil homme », la narratrice ressent tout le vide laissé par Georges, qui s'est envolé dans un autre univers, auquel elle n'a pas accès, alors qu'elle demeure dans la maison qu'elle lui a achetée. Et en filigrane de la nouvelle, on peut comprendre que plane aussi sur Georges le spectre d'un autre voyage, celui qui emportera la Louise de « Requiem » vers d'autres cieux à la fin du recueil. Ce sont autant de réalités et de personnages voisins, tous proches les uns des autres, qui n'arrivent pas à communiquer entre eux. En ce sens, et parce qu'elle témoigne de cette farouche solitude des êtres, la nouvelle est un genre éminemment contemporain.

²⁹ André Carpentier, « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire et brièveté discontinuée dans l'écriture nouvellière », in Agnès Whitfield et Jacques Cotnam (dir. publ.),

Porte ouverte sur le temps

En comprimant le temps de fiction par rapport au temps de narration, (sauf dans le cas de la nouvelle-instant que je n'ai pas exploitée dans ce recueil), la nouvelle s'inscrit constamment dans l'inachevé, dans la connaissance manquante, dans l'ellipse. Dans l'article « Éloge des écrits brefs », publié dans *Le Monde*, M. Baudreau écrit que « la brièveté emporte une part d'illusion, d'inachèvement qui peut résonner en nous plus durablement qu'un texte dont l'auteur a joué toutes les notes³⁰. » Tenu par la contrainte de faire court, l'auteur sélectionne les points de vue, ménage chacun de ses regards, fait des choix déterminants qui resteront toujours aléatoires et qui donnent précisément à la nouvelle toute sa singularité. En s'attachant au point de vue de Louise, dans « Requiem », on ignorera résolument, comme elle, le drame vécu par ses enfants à la mort de leur mère, de même que les palabres entourant le diagnostic de sa maladie et sa prise en charge par le milieu hospitalier. « La route du ciel » ne permettra pas au lecteur de savoir comment Thomas se tirera du faux-pas dans lequel il s'est mis, comment sa famille réagira à sa faillite financière. Le lecteur l'ignorera parce que la nouvelle s'arrête à cet instant où Thomas lui-même ignore ces choses. La nouvelle laisse le lecteur se débattre avec cette interrogation, tandis que le roman s'en servirait vraisemblablement comme tremplin vers un autre chapitre, le tout menant à une fin éclairant tous les tenants et les aboutissants de l'histoire. En ce sens, on peut presque avancer que la nouvelle est un genre plus réaliste que le roman, puisque le point de vue qu'elle présente est celui, limité d'un seul individu, à qui l'omniscience fait défaut, comme c'est le cas pour nous tous. Mais ce serait ignorer toute la littérature romanesque qui ouvre grand la porte aux événements fantastiques. Dans son essai intitulé « Du récit et de la brièveté », dans le recueil *De la brièveté en littérature*, Dominique Rabaté relève pourtant que le roman contient le temps, tandis que la nouvelle s'ouvre sur l'infini :

tandis que la nouvelle s'ouvre sur l'infini : « On peut même dire que le temps devient l'objet romanesque propre : le roman est conscience du temps, la mémoire principe de l'écriture³¹. »

La nouvelle, quant à elle, de par les limites de son cadre narratif, s'attaque à l'inachevable, l'interminable.

À ce titre, il s'agit d'une certaine pratique fictionnelle, de l'inachevable, de l'interminable, dont une des stratégies peut précisément conduire à la forme brève. Vous voyez déjà dans quel paradoxe je m'engager puisque la forme brève sera un des modes de l'interminable³².

La nouvelle s'ouvre sur un temps infini, des possibilités diverses, tandis que le roman s'évertue à traduire une réalité circonscrite, comprise, déterminée. Ainsi, la nouvelle intitulée « Postérité » se clôt sur l'ouverture d'une possibilité, sur l'enfant qui naîtra peut-être. Et même si elle se prolongeait sur une naissance, resterait toujours la vie de cet enfant à raconter. La porte de l'avenir constamment ouverte sur le présent, est une réalité jamais épuisée.

L'urgence

Paradoxalement, tout en contenant l'infini, la forme brève, et par conséquent l'écriture de nouvelles, se définit aussi par l'urgence. L'urgence de dire une histoire, et aussi d'en arriver à la fin, avec le moins d'artifices et de détours possibles. Dans la postface d'un recueil intitulé *Les meilleures nouvelles de mon école*, André

³¹ Dominique Rabaté, « Du récit et de la brièveté », De la brièveté en littérature, Poitiers, Université de Poitiers, série « Les Cahiers Forell », no 1, septembre 1993, p.128

³²Rabaté, *Ibid.*, p. 129

Carpentier oppose l'« esthétique de l'intensité » de la nouvelle, à l'« esthétique du développement du roman » :

La nouvelle se saisit en effet d'un événement, d'une anecdote, qu'elle dépouille et qu'elle exploite de façon fulgurante. C'est en ce sens qu'elle a l'intensité d'une idée fixe. La nouvelle est au roman ce que le cent mètres est au marathon : une course brève mais intense. Là où le roman prend son temps (c'est ainsi qu'il donne à lire la fuite du temps) et exploite des avenues secondaires du récit, qui nous plonge dans une mer de détails, la nouvelle va plutôt directement au but³³.

Pour nommer cette intensité de la nouvelle, François Nourissier parle d'« alcool » :

Il paraît qu'une nouvelle n'est pas, ne doit pas être un mini-roman, mais une histoire conçue et menée autrement, une sorte d'éclair de chaleur, de prouesse fulgurante et savante : ce qu'était le sonnet à la poésie. Pourquoi pas? Je confesse mon goût : j'aime m'immerger dans une nouvelle, eût-elle dix pages, m'y perdre, y retrouver tous les prestiges et les magies du romanesque, miniaturisés certes, et chargés en alcool et cruauté pour mieux nous tourner la tête³⁴.

La nouvelle a ceci de particulier que sa fin est proche de son commencement, suggère encore Carpentier. Et peu importe que cette fin présente une résolution ou une non-résolution de l'intrigue. En fait, la nouvelle est si fulgurante qu'elle va parfois jusqu'à supprimer l'intrigue proprement dite. Les éléments se font alors plus suggestifs que descriptifs, et le lecteur retrouve la liberté d'imaginer à l'aise les détails manquants de la narration. Là, on arrive peut-être à ce qu'Adorno, cité par Carpentier, a voulu exprimer lorsqu'il dit que « l'intention des œuvres est très peu

³³ André Carpentier, « Postface sur la face cachée de la nouvelle », *Les meilleures nouvelles de mon école*, Montréal, XYZ, 1994, p. 205.

³⁴ Nourissier, François, « Vingt-quatre romans de Christiane Baroche », in *Le Figaro*, 22 juillet 1989, cité dans Olivier Dexutter et Thierry Hulhoven, *op. cit.*, p.40.

dans leur contenu³⁵. » La nouvelle offre une vision du monde où tout n'est pas dit, ou le lecteur, comme l'homme devant son destin, est dans un récit dont il ne comprend pas tous les rouages, et au sein duquel il y aura toujours des zones grises à éclairer.

Une nouvelle près du fait divers

On ne peut cependant mettre essentiellement sur le compte de la modernité cette fragmentation du discours et ce chaos du sens. En France, c'est dès le XVIII^e siècle que la nouvelle, ce genre qu'on prétend typiquement anglo-saxon, « acquiert une certaine autonomie et retrouve son aspect anecdotique, entraînant de ce fait un dépouillement de l'intrigue et une rapidité plus grande dans le déroulement de l'action³⁶ », font remarquer Olivier Dexutter et Thierry Hulhoven. À partir de ce moment, des nouvelles sont publiées dans tous les journaux et les grandes revues françaises. La parenté entre les faits divers, relatés dans ces mêmes journaux, et les nouvelles qui y prennent une place de plus en plus acquise a d'ailleurs été maintes fois relevée. Dans l'essai intitulé *Lire la nouvelle*, Daniel Grojnowski explore à fond le lien qui rapproche les deux genres :

Au XIX^e siècle, écrit-il, les deux genres figurent sur le même support, les pages d'un journal ou d'un magazine. De nombreux lecteurs (et pas seulement de la presse dite populaire) prennent plaisir à lire des nouvelles dont le statut est indistinct du fait qu'elles procèdent à la fois de l'information et de la fiction³⁷.

De fait, la nouvelle journalistique, qui désigne un élément d'information nouveau dans un dossier, et la nouvelle littéraire ne portent-elles pas le même nom encore

³⁵ Theodor Adorno, *Théorie esthétique*, p. 202, cité dans André Carpentier, « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire et brièveté discontinuée dans l'écriture nouvelle », *op. cit.*, p. 42

³⁶ Dexutter, Olivier et Thierry Hulhoven, *op. cit.*, p. 7

³⁷ Daniel Grojnowski, *Lire la nouvelle*, Paris, Dunod 1993, p. 45.

aujourd'hui? En fait, Grojnowski rapproche ces deux genres également en ce sens que tous deux n'ont pas la prétention d'expliquer le monde dans sa totalité, mais bien, essentiellement, d'en exploiter des fragments, pour en faire ressortir tout le désordre. « Les faits divers, écrit-il, rendent compte de l'actualité par un bric-à-brac qui traduit l'anarchie de la vie. Ils pullulent comme autant d'anecdotes indépendantes les unes des autres, qui jamais n'interfèrent³⁸. »

N'est-ce pas aussi le fait des nouvelles indépendantes qui forment le recueil? Dans l'éditorial présentant les lauréats d'un concours de nouvelles portant sur le fait divers, le nouvellier G.O. Châteaureynaud donnait une définition du fait divers typique qui s'applique admirablement à plusieurs nouvelles littéraires, notamment celles du recueil présenté dans le cadre de cette maîtrise :

Dans un vrai beau fait divers, la banalité et la Fatalité se conjuguent, au sens étymologique, s'épousent . (...) Dans le fait divers, c'est le destin qui se fait romancier ou nouvelliste. Oh, il ne force pas toujours son talent. Il faut le plus souvent ajouter ou retrancher quelque chose à la matière brute qu'il dispense en un jet continu. Il faut l'irradier d'un regard autre, pour en révéler les potentialités cachées³⁹.

Dans son recueil appelé précisément *La Ronde et autres faits divers*, Jean-Marie Le Clézio démontre bien cette mise en lumière, cette irradiation que l'écrivain fait sur un simple fait divers. La nouvelle titre, « La Ronde », met en scène deux jeunes filles qui décident de voler le sac d'une passante, alors qu'elles-mêmes circulent sur deux mobylettes. L'une d'elles, celle qui s'empare du sac, meurt tout de suite après, renversée par un camion. Mais ce fait divers, relaté par Le Clézio, ne serait rien sans l'ambiance suffocante de cette journée d'été, sans l'angoisse des deux jeunes filles, surtout celle de Martine, qui effectue le larcin mais qui n'en a pas eu l'idée, et qui finalement en sera aussi la principale victime. Ce travail sur la psychologie des

³⁸ *Ibid.*, p. 47.

personnages, qui fait aussi que le lecteur circule sur les mobylettes avec eux, serait évidemment absent du simple récit d'un tel fait divers dans le journal.

L'objet-symbole

Dans ce genre bref qu'est la nouvelle, les objets prennent vie, deviennent des personnages de l'histoire, et acquièrent rapidement, et sans qu'on ait besoin de le préciser, une valeur symbolique. La fulgurance même du récit donne un sens particulier aux éléments qui s'y trouvent. L'esprit de l'auteur est derrière le texte, et semble dire : « si j'ai mentionné cet élément dans ce récit très court, c'est qu'il a une signification particulière ». Ainsi, dans une nouvelle comme « Un vieil homme », le jardin, que Georges a tant amoureuxment cultivé, symbolise l'attachement à la vie sur terre. Le regard de Georges pèse sur chacun de ces éléments, apprécie leur valeur, surtout parce qu'il va bientôt les quitter. De même, le texte rédigé par Louise, et affiché sur la porte de sa chambre, dans la nouvelle intitulée « Requiem », prend une valeur symbolique importante alors qu'il est comparé à une notice nécrologique, et qu'il se situe sur une porte que l'on referme sur la malade. En fait, la nouvelle, par sa brièveté même, suggère toujours un départ prochain, une fin imminente de la lecture. Le lecteur doit donc embrasser avec intensité chaque détail qui y est relaté, puisqu'il y a fort à parier qu'il n'y reviendra jamais. Le canot, dans « L'oubli », la boîte de tisane, dans « La vie rêvée », le perroquet, dans « Histoire de peau », le chapelet et la lettre, dans les nouvelles du même nom, sont autant d'éléments cruciaux des nouvelles dans lesquelles ils figurent, alors qu'ils auraient été vus, dans un roman, comme de simples objets secondaires dans une intrigue mettant l'accent sur des personnages. En ce sens, ils ressemblent un peu aux objets que le metteur en scène a disposés sur la scène d'un théâtre, pour accompagner les protagonistes devant les minutes décisives de leur vie.

³⁹ G.O. Châteaureynaud, cité dans Grojnowski, *op. cit.*, p. 57.

La description

J'ai parlé de l'importance de l'objet en tant que symbole dans le genre littéraire qu'est la nouvelle. Il arrive que cet objet s'inscrive dans une description plus approfondie d'éléments ou de lieux. Cependant, de par la brièveté même du récit, la description prend dans la nouvelle une tout autre fonction et un tout autre sens que dans le roman, par exemple.

Dans sa « Postface sur la face cachée de la nouvelle », André Carpentier établit que la nouvelle moderne est « plus suggestive que descriptive⁴⁰ ». Prisonnière de la contrainte de brièveté, la nouvelle se doit d'aller à l'essentiel de la description, comme le regard, lorsqu'on entre dans une pièce où on ne doit rester que quelques instants, s'attardera à quelques objets seulement, leur prêtant du coup une valeur significative quant à l'esprit des lieux.

Selon Olivier Dexutter et Thierry Hulhoven, la description dans un corpus de nouvelles est souvent « organisatrice », c'est-à-dire qu'elle a une incidence directe sur l'intrigue, et plus rarement « décorative »⁴¹. Par exemple, les lieux décrits dans les nouvelles de mon recueil ont souvent une fonction aussi importante que les personnages de l'intrigue. L'île aux Corbeaux, dans la nouvelle du même nom, est aussi le tombeau de Marie E., un tombeau aux allures idylliques que la narratrice s'empresse néanmoins de quitter avec un frisson dans le dos. Seule la maison de « Un vieil homme » peut vraiment mesurer l'ampleur de l'absence de son ancien propriétaire. Enfin, le casino de « La route du ciel » est l'incarnation même de l'illusion véhiculée par le jeu, qui est le thème de la nouvelle. Et les brèves

⁴⁰ André Carpentier, « Postface sur la face cachée de la nouvelle », *Les meilleures nouvelles de mon école*, Montréal, XYZ, 1994, p.209.

⁴¹ Dexutter et Hulhoven, *op. cit.*, p. 26.

descriptions qui le définissent suggèrent peut-être cette mise en abyme de l'ensemble de la nouvelle que suggérait Michel Viegnes, dans *L'esthétique de la nouvelle française au vingtième siècle*. Citant un passage de *La mauvaise direction*, d'Alain Robbe-Grillet, où l'auteur, après avoir décrit une forêt, dépeint le reflet de cette même forêt dans l'eau, Viegnes remarque : « Mise en abyme de tout le texte, ce passage, qui affirme avec un clin d'œil la supériorité du reflet dans la profondeur fictive du miroir sur la forêt réelle, dénonce en fait la prétention du descriptif à l'objectivité exhaustive⁴². » Ainsi, les descriptions du casino dans la nouvelle « La route du ciel » démontrent à quel point Thomas vit dans un univers de rêve. Jamais, en effet, ne sont décrites en détail les scènes se déroulant à l'usine ou à la maison. Thomas ne veut vivre que dans l'illusion de la richesse, et c'est d'ailleurs là que le lecteur l'abandonne à la fin du récit, ruiné mais s'accrochant au reflet du faste, dans les jardins luxueux du casino. Dans « La lettre », également, les seules scènes où les descriptions ont une importance sont celles où Guy apparaît, puisque c'est lui qui donne tout son sens à la vie d'Anne. Sans lui, son appartement lui semble morose et terne, et le lecteur n'est même pas tenté d'y jeter un coup d'œil.

La compression du temps fictif dans un temps narratif moindre a également un impact sur la présence ou l'absence de description dans une nouvelle. Dans sa « Postface sur la face cachée de la nouvelle », André Carpentier rappelle qu'en commençant à lire une nouvelle, on monte à bord d'un train en marche. L'information consentie sur les personnages est parcellaire, un peu comme lorsqu'on rencontre des gens en temps réel.

Ouverture, clause et point de vue

⁴² Michel Viegnes, *L'esthétique de la nouvelle française au vingtième siècle*, Paris, Peter Lang, 1989, p. 144.

Et cette réflexion nous amène directement aux éléments déterminants de la nouvelle que sont l'ouverture et la clausule du texte. S'émerveillant des nouvelles d'Edgar Allan Poe, E.D. Hoch remarquait que dans un texte écrit dans un laps de temps relativement court,

L'auteur est la même personne à la fin de la nouvelle qu'à son début. Ce qui peut être un facteur important dans l'attirance du lecteur. Cette unité peut s'avérer une arme formidable pour l'auteur, qui ainsi parvient à garder une atmosphère unique, chose virtuellement impossible pour un roman de deux cents pages⁴³.

Cette continuité dans la nouvelle, entraînée par le fait que « la fin est proche du commencement », comme le soulignait Carpentier, a également un autre effet sur le texte. Elle propose également, du moins dans le recueil de nouvelles présenté dans le contexte de cette maîtrise, une certaine unité de point de vue. La nouvelle choisit en effet souvent le point de vue d'un seul personnage. Ne disposant pas de suffisamment d'espace et de temps pour développer un regard omniscient sur une situation donnée, elle limite les connaissances du lecteur. « Histoire de peau » ne pourra jamais contenir une information qui aurait échappé à la narratrice. « L'île aux Corbeaux » ne permettra pas de faire la lumière sur la santé mentale de Marie E., puisque la narratrice elle-même n'y arrivera jamais. En fait, la clausule permet souvent de revenir à l'état dans lequel le narrateur se trouvait au début de la nouvelle. Prisonnières de leur champ de perception limité, les narratrices d'« Un vieil homme » et de « L'île aux Corbeaux » sont pratiquement dans le même état d'inconnnaissance face à l'être rencontré à la fin des récits qu'elles l'étaient au début des nouvelles. Et cette étroitesse même du champ de perception est en partie créatrice de l'effet d'ellipse qui garde l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin du texte et même au-delà.

⁴³ E.D. Hoch, « Les avantages de la nouvelle », cité dans Olivier Dexutter et Thierry Hulhoven, *op. cit.*, p.40.

Comme l'écrivain de *La Tache*, le lecteur en est « réduit à imaginer » le récit complet de leur vie.

« L'homme ne coïncide pas avec lui-même », disait Dostoïevski. Et c'est pourquoi il restera toujours un effet d'étrangeté dans la nouvelle qui limite son champ de perception à celui d'un personnage. L'être humain est confronté à un univers qui lui échappe mais qu'il essaie de comprendre par la force de sa raison. En ce sens, peut-être chaque mort est-elle, finalement, un constat d'échec. Et peut-être est-ce aussi ainsi que l'on doit comprendre le titre du recueil, « La chute des anges ».

Dans le cas des nouvelles présentées dans ce recueil, cet effet est abondamment exploité en clôture des textes. Le recueil, qui devait dans un premier temps s'intituler « Histoires de vie et de mort », explore les mystères de la naissance et de la mort, ainsi que les dédales et les drames émotionnels et même politiques qui peuvent survenir chez l'un ou l'autre personnage, entre les deux. Chaque nouvelle y est une sorte de mise en abyme de l'ensemble du recueil. Elle met l'accent sur différentes situations au cours desquelles les personnages sont emmenés à douter du sens et de l'issue de la vie.

CONCLUSION

La poursuite de ce mémoire de maîtrise a d'abord permis la réalisation d'un projet longtemps chéri : l'écriture d'un recueil de nouvelles. En empruntant le chemin de la fiction, je me donnais la possibilité de tenter de répondre à des interrogations que des années d'expériences, tant personnelles que professionnelles, avaient laissées en plan. Des conversations interrompues sans qu'on puisse jamais les reprendre, des gens disparus sans que l'on sache jamais ce qu'il étaient devenus, ces souvenirs me hantaient comme autant d'histoires à finir, de mystères à éclaircir, d'écheveaux à démêler. Ce qui me brûlait et qui m'importe encore maintenant, c'est de raconter l'histoire des gens, d'explorer leur univers, au-delà des certitudes. La démarche empruntée tout au long de la rédaction de ce recueil n'a cependant pas été linéaire. D'abord engourdie par de vieilles habitudes acquises dans le cadre de mon travail de journaliste, j'ai eu le premier réflexe de me raccrocher aux faits vécus ou aux histoires réelles à raconter pour construire la partie création du mémoire. Je constate aujourd'hui qu'il n'aurait pu en être autrement. Comme le soulignait Greene, on ne pourra jamais s'inspirer que de ce qu'on a vécu, j'ajouterais de ce qu'on a su ou vu.

Mais la source journalistique à laquelle je m'abreuvais s'est vite avérée insuffisante, et en cours de route, la part de l'imagination a fait son œuvre, emportant les textes loin de la scène réelle qui leur avait donné naissance. C'est ainsi que s'est construit peu à peu un recueil de fictions. Aucun texte soumis ici ne pourrait être considéré comme purement documentaire. La part manquante des récits a laissé place à l'invention et à l'intuition. Au sujet des contes et nouvelles de Guy de Maupassant, Roger Bismut écrivait, en introduction aux *Contes du jour et de la nuit*, que nous sommes en présence « d'un dosage subtil de récits où le mystère côtoie le réel le plus

anodin et parfois le pénètre⁴⁴. » Le mystère se loge dans les choses les plus triviales de la vie, sous la lumière la plus crue. Au nouvellier, au romancier d'en exploiter les nuances, de dire le secret des choses. Point besoin de jeux d'ombres, de meurtres irrésolus ou d'assassins en cavale, pour faire valoir le voile d'étrangeté qui nimbe l'ensemble de nos vies, pour trouver la mort à proximité. La vie entière est une quête, chaque détour en annonce un nouveau développement, l'avenir est toujours à découvrir.

C'est l'émotion de la rencontre avec l'autre qui a été à la source de la plupart des nouvelles présentées ici. Que cette rencontre ait été furtive, comme c'est le cas lorsqu'on assiste brièvement à un témoignage devant un juge, ou qu'elle ait été de longue haleine, comme celle d'un premier amour déçu, elle a toujours été à l'origine d'une interrogation sur la nature des choses.

À cause de la nature même de ma pulsion d'écriture, de cette inquiétude et de ces doutes qu'elle traduit, le genre bref, la nouvelle en particulier, est celui qui me convenait par-dessus tout. « La nouvelle jouit des bénéfiques éternels de la contrainte⁴⁵ », écrivait Baudelaire dans *L'art romantique*. La contraction du temps de narration par rapport au temps de fiction permet d'ouvrir la nouvelle sur l'infinité du temps, comme j'ai tenté de le démontrer plus haut. Elle restreint le champ de perception du narrateur, et par conséquent, celui du lecteur, empruntant la fragilité du regard humain sur la vie qui passe. Ce sont les mystères laissés en plan par la vie qui me poussent à écrire, et peut-être trouvent-ils leur écho parfait dans l'ellipse qui caractérise si bien la nouvelle. Par ailleurs, le recueil de nouvelles permettait également de surmonter l'écueil de l'hétérogénéité, qui trahit un esprit porté à

⁴⁴ Roger Bismut, « Introduction », in Guy de Maupassant, *Contes du jour et de la nuit*, Paris, GF-Flammarion, 1977, p. 16.

⁴⁵ Charles Baudelaire, *L'art romantique*, cité dans Dexutter et Hulhoven, *op. cit.*, p.10.

explorer plusieurs pistes à la fois. Le recueil ne prétend pas apporter la cohérence à un univers qui l'a perdue, mais il rend au chaos un certain droit de cité.

Pour toutes ces raisons, ce genre me permet d'accéder à une sensibilité intérieure qui aurait peut-être été noyée dans la fresque d'un roman. Alliant la banalité et la fatalité, comme les faits divers décrits par Châteaureynaud, la nouvelle rejoint un quotidien vécu par tous, et devient du même souffle éminemment accessible et universelle. Comme le journalisme, mais de façon beaucoup plus sensible et réfléchi, c'est une page ouverte sur le monde.

BIBLIOGRAPHIE

Baudelaire, Charles, *Curiosités esthétiques; L'art romantique, et autres œuvres critiques*, Paris, Garnier, 1986, cité dans Olivier Dexutter et Thierry Hulhoven, *La Nouvelle. Vade-mecum du professeur de français*, Paris, Didier Hatier, coll. « Séquences », 1991, 113 pages.

Baudreau, M., «Éloge des écrits brefs », *Le Monde*, 5 janvier 1990, cité dans Olivier Dexutter et Thierry Hulhoven, *La Nouvelle. Vade-mecum du professeur de français*, Paris, Didier Hatier, coll. « Séquences », 1991, 113 pages.

Bismut, Roger, « Introduction », in Guy de Maupassant, *Contes du jour et de la nuit*, Paris, GF-Flammarion, 1977, 255 pages.

Boucher, Jean-Pierre, *Le recueil de nouvelles. Études sur un genre littéraire dit mineur*, Montréal, Fides, 1992, 220 pages.

Carpentier, André, « Postface sur la face cachée de la nouvelle », *Les meilleures nouvelles de mon école*, Montréal, XYZ, 1994, 229 pages.

Carpentier, André « Commencer et finir souvent. Rupture fragmentaire et brièveté discontinuée dans l'écriture nouvelle », in Agnès Whitfield et Jacques Cotnam (dir. publ.), *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, Actes d'un colloque présenté au collège Glendon, de l'Université York, Montréal, XYZ, 1993.

Cayouette, Pierre, « Un dimanche à la table familiale », *L'Actualité*, vol. 30, no. 13, 1^{er} septembre 2005, p.65.

Courtemanche, Gil, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, Montréal, Boréal, 2000, 290 pages.

Dexutter, Olivier et Thierry Hulhoven, *La Nouvelle. Vade-mecum du professeur de français*, Paris, Didier Hatier, coll. « Séquences », 1991, 113 pages.

Greene, Graham, *Avec mes sentiments les meilleurs. Lettres à la presse, 1945-1989*, Paris, Robert Laffont, 1989, 217 pages.

Grojnowski, Daniel, *Lire la nouvelle*, Paris, Dunod, 1993, 213 pages.

Lodge, David, *L'art de la fiction*, traduit de l'anglais par Michel et Nadia Fuchs, Paris, Éditions Payot et Rivages, 1996, 325 pages.

Montandon, Alain, *Les formes brèves*, Paris, Hachette supérieur, coll. « Contours littéraires », 1992, 177 pages.

Nourissier, François, « Vingt-quatre romans de Christiane Baroche », *Le Figaro*, 22 juillet 1989, cité dans Olivier Dexutter et Thierry Hulhoven, *La Nouvelle. Vademecum du professeur de français*, Paris, Didier Hatier, coll. « Séquences », 1991, 113 pages.

Plimpton, George, « Truman Capote, An interview », in Ronald Weber (dir. publ.), *The reporter as artist. A look at the New Journalism Controversy*, New-York, Hastings House Publishers, 1974, 315 pages.

Rabaté, Dominique « Du récit et de la brièveté », *De la brièveté en littérature*, Série « Les Cahiers Forell », Poitiers, Université de Poitiers, série « Les Cahiers Forell », no 1, septembre, 1993, 199 pages.

Rober, G., *Émile Zola, Les Belles Lettres*, 1952, cité dans Denis Ruellan, « Aux origines du journalisme, le reportage », http://www.cyberjournalisme.com.ulaval.ca/module0.2/0.2.4_origines.php, département d'information et de communications de l'Université Laval, Jou-22645, lu sur Internet le 26 août 2006.

Roth, Philip, traduit de l'américain par Josée Kamoun, *La Tache*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, 497 pages.

Ruellan, Denis, « Aux origines du journalisme, le reportage », http://www.cyberjournalisme.com.ulaval.ca/module0.2/0.2.4_origines.php, département d'information et de communications de l'Université Laval, Jou-22645, lu sur Internet le 26 août 2006.

Viegnes, Michel, *L'esthétique de la nouvelle française au vingtième siècle*, Paris, Peter Lang, 1989, 216 pages.

Wakefield, Dan, «The Personal Voice and the Impersonal Eye », in Ronald Weber (dir. publ.), *The reporter as artist, A look at the New Journalism Controversy*, New-York, Hastings House Publishers, 1974, 315 pages.

Weber, Ronald (dir. publ.), *The reporter as artist, A look at the New Journalism Controversy*, New-York, Hastings House Publishers, 1974, 315 pages.

Whitfield, Agnès et Jacques Cotnam (dir. publ.), *La nouvelle : écriture(s) et lecture(s)*, Actes d'un colloque présenté au collège Glendon, de l'Université York, en novembre 1992, Montréal, XYZ, 1993, 228 pages.

Wolfe, Tom, *The New Journalism*, New-York, Harper and Row Publishers, 1973, 406 pages.